





g. Duchazeint.

Cartes à chercher de [illegible] de
[illegible]

LA MORALE DU MONDE, OU CONVERSATIONS.

Par M. de S. D. R.

Divisées en deux Tomes.

CONVERSATIONS MORALES,

DE

L'ESPERANCE,
L'ENVIE,
LA PARESSE,
LA TYRANNIE DE L'USAGE,
LA COLERE,
L'INCERTITUDE.

DEDIE'ES AU ROY.

TOME PREMIER.

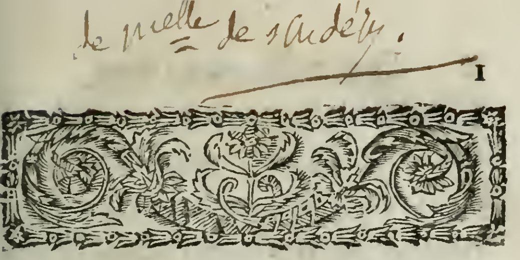


A PARIS;
Chez THOMAS GUILLAIN, ſur le Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont-neuf, à l'Image Saint Loüis.

M. DC. LXXXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

ALlez mes chers Enfans de Païs en Païs,
Celebrez mon Heros, & ses faits inoüis,
Aux plus lointains Climats faites-luy rendre hōmage;
De sa vive splendeur vous estes éblouïs,
Mais l'honneur d'estre à luy releve le courage,
Et si vous peignez bien LOUIS
Des plus fiers envieux ne craignez point la rage,
Tout respectera son Image.

DE



DE L'ESPERANCE.

TROIS Dames d'un merite fort diſtingué ſe promenant dans un de ces beaux Jardins, dont les maîtres ſe font un plaiſir du plaiſir public, & donnent la permiſſion de s'y promener en toute liberté, y rencontrerent deux de leurs Amis qui les joignirent, l'un s'appelle Telame, & l'autre Clindor; & comme ordinairement un autre de leurs Amis communs, qu'on appelle

Clitandre, avoit accoûtumé d'eſtre avec eux. Philiſte, c'eſt le nom d'une des Dames, leur demanda s'il ne viendroit pas ce jour-là, parce qu'elle avoit quelque choſe d'agreable à luy dire, qu'il y avoit long-temps qu'il eſperoit. Il y a donc long-temps qu'il eſt inquiet, dit Aſpaſie, puiſque pour l'ordinaire l'eſperance eſt accompagnée d'inquietude. C'eſt ſelon l'humeur de celuy qui eſpere, reprit Climene, car une eſperance ſage n'inquiete pas. Dans ce moment là Clitandre parut, & Philiſte, avec ſon humeur gaye, luy demanda en ſoûriant s'il eſtoit inquiet quand il eſperoit

quelque chose. N'en doutez pas, Madame, reprit-il, car je ne croy pas qu'on puisse s'assurer si fort en l'esperance, que la crainte ne s'y mesle, & la crainte est toûjours accompagnée d'inquietude, principalement si l'on desire ardemment ce qu'on espere; & c'est pour cela que les passions font naistre des esperances plus vives & plus inquietes que les choses qu'on desire sans passion, & par raison seulement. Je pensois, reprit Clindor, qu'au contraire les passions qui aveuglent ordinairement rendant l'esperance plus forte, la rendoient plus douce. Mais nous ne songeons pas, dit

Aſpaſie, que Philiſte nous a dit qu'elle a une agreable choſe à dire à Clitandre qu'il eſpere depuis long-temps: de ſorte que ſi c'eſt une eſperance qui naiſſe de quelque paſſion, il y auroit de la cruauté à l'empêcher de le tirer d'inquietude, puis qu'il dit, avec raiſon, que la crainte ſuit toûjours l'eſperance. Ah! reprit Philiſte, je ne me mélerois pas de guerir Clitandre de cette eſpece d'inquietude, ſi quelque paſſion galante la cauſoit; & pour ne donner pas de pretexte à la compagnie de me faire une guerre ſans ſujet; ce que j'ay à dire à Clitandre, eſt que j'ay reçû ce matin une lettre

d'un de ſes Amis, qui eſt mon parent, qui voyage depuis trois ans, & qui m'apprend qu'il ſera icy dans trois jours. Ah Philiſte! reprit Climene, quelque merite qu'ait voſtre parent, ces ſortes d'eſperances là ne ſont pas de celles qui donnent de ſi grandes inquietudes, principalement voſtre parent n'eſtant pas un Amy unique de Clitandre, puiſque nous en voyons deux autres icy. Il faut ſans doute, Madame, reprit Clitandre, que vous ne ſoyez pas fort ſenſible à l'amitié pour parler ainſi; car pour moy qui aime tendrement mes Amis, j'eſpere, & je crains pour eux plus vivement que

la pluſpart des Amans ordinaires n'eſperent, & ne craignent dans leur paſſion. Il me ſemble, repliqua Climene, que ce ſujet là eſt aſſez agreable, & aſſez particulier pour nous en entretenir; auſſi-bien fait-il encore trop chaud pour ſe promener. Toute cette aimable compapagnie convint de ce que diſoit Climene, & fut s'aſſeoir dans un cabinet écarté, dont l'ombrage & la fraîcheur étoient fort agreables; & comme il ſe rencontra par hazard qu'il n'y avoit qu'autant de ſieges qu'il en faloit, la Converſation n'y pouvoit eſtre interrompuë, comme elle l'eſt quelquesfois dans les Jardins

publics par des inconnus qui viennent s'asseoir proche de ceux qui parlent, sans qu'on ait droit de les en empêcher, & qui entendent tout ce qu'on dit. Je n'avois pas esperé, dit Philiste, aprés que chacun fut placé, que nous trouverions un endroit où l'on pût parler si librement. Vous mettez l'esperance à bien peu de chose, dit Climene en soûriant. Je vous assure, reprit Philiste, que je la mets à tout, & que je suis persuadée que rien n'est plus universel, ny plus necessaire, & que sans l'esperance on ne pourroit jamais estre heureux, puis qu'en possedant tous les biens imagi-

nables, il faut encore en esperer une longue possession; car si on les possedoit avec une crainte continuelle de les perdre, on seroit aussi mal-heureux qu'un avare qui craint toûjours qu'on ne luy ravisse ce qu'il possede, & j'aimerois autant qu'on m'ostast la vie que l'esperance. Je suis comme vous, dit Clindor, j'espere aisément, j'espere toûjours, & j'espere même sans craindre de me tromper : si cela estoit d'autre sorte, l'esperance ne seroit pas un bien. Je ne suis pas de même, dit Aspasie, puisque la crainte dans mon cœur se mesle toûjours à l'esperance, & je ne conçois

pas qu'on puiſſe eſperer autrement. Vous avez raiſon, Madame, dit Clitandre, la crainte eſt toûjours meſlée d'eſperance, & l'eſperance de crainte, cependant l'une n'eſt pas l'autre : On eſt dit proprement eſperer, quand on eſpere plus qu'on ne craint, & l'on eſt dit craindre, quand on craint plus qu'on n'eſpere, & lors que ces deux ſentimens ſont égaux, on peut dire qu'on eſt entre l'eſperance & la crainte. Mais l'eſperance ſans nulle crainte, ajoûta Telame, n'eſt pas eſperance, c'eſt aveuglement ; car on n'eſpere pas une choſe certaine, on l'attend, & qui dit eſperer, dit qu'il y a de

l'incertitude, & par conſequent un juſte ſujet de mêler la crainte à l'eſperance. J'en demeure d'accord, dit Climene, pourvû que cette crainte ne trouble pas abſolument cette douceur qui ſe trouve toûjours en l'eſperance, quand on eſpere raiſonnablement. En effet, ajoûta Climene, quand l'eſperance eſt bien reglée, & qu'elle n'eſt pas ſans fondement, il faut convenir qu'elle avance tous les biens qu'on eſpere quand ils doivent arriver, & qu'elle adoucit tous les maux preſens quand on en peut eſperer la fin, au lieu que la crainte les prévient & les haſte. Ce que vous dites,

Madame, reprit Telame, a esté dit par un homme ſage il y a plus de deux mille ans; car il appelloit l'eſperance une joye anticipée. Je vous aſſure, reprit Climene en ſoûriant, que je ne luy ay pas dérobé cette penſée; mais il me paroiſt que puiſque le ſouvenir du paſſé donne quelquesfois du plaiſir, l'eſperance de l'avenir en doit donner auſſi, & qu'il faut ſeulement que la raiſon luy donne des bornes. Voſtre ſentiment eſt fort juſte, Madame, reprit Telame, & l'eſperance dereglée eſt la plus folle & la plus dangereuſe choſe du monde; & mille exemples du paſſé & du preſent font voir l'incer-

titude des esperances les mieux fondées. Alexandre qui avoit dit si galamment qu'il ne se reservoit que l'esperance, en fut trompé; Il avoit esperé la conqueste du monde, il y estoit presque parvenu; mais à la fin il en fut abusé; car il est permis de conjecturer par plusieurs circonstances de l'Histoire qu'il esperoit une longue possession de ses conquestes & de sa gloire. Tout ce qui peut vray-semblablement rendre une esperance probable se trouvoit à la sienne, il estoit jeune, il estoit sain, il estoit heureux, & l'avoit toujours esté; & s'il est permis de parler ainsi, il avoit enchaîné la victoire à son

Char, & ſa liberalité magnanime ſembloit luy avoir acquis tous les cœurs. Cependant cette grande & raiſonnable eſperance le trompa, il perit, il meurt dans ſa plus belle jeuneſſe, & fait voir que l'eſperance doit toujours eſtre accompagnée d'une ſage prévoyance, & d'une crainte raiſonnable ; qu'il ne faut jamais s'y abandonner aveuglement, & qu'il faut toujours ſe preparer à voir ſes eſperances trompées, afin de n'en eſtre pas ſurpris : Car aprés tout, pourſuivit-il, l'abregé de la Sageſſe conſiſte en ce juſte mélange de l'eſperance & de la crainte, & à ne regarder jamais la bonne ny la mauvaiſe

fortune, comme devant eſtre eternelle, puiſque l'eſperance, ſans prévoyance & ſans crainte, eſt, comme je viens de le dire, un aveuglement tres-blaſmable. Ah! Telame, s'écria Philiſte, je ne ſuis pas de voſtre ſentiment, & je ne voudrois pas d'eſperance de cette eſpece; au contraire je veux qu'elle n'approfondiſſe rien, ce n'eſt pas à elle à raiſonner, il ſuffit qu'elle ſoit fondée ſur quelques apparences agreables qui me flattent, qui me perſuadent, & qui me donnent mille plaiſirs. Mais j'ay quelque envie, interrompit Aſpaſie, pour plaire à Philiſte, de luy montrer des Vers qu'on me donna hier, dont le

premier favoriſe ſes ſentimens. De grace, reprit Philiſte, dites-les nous promptement; car tout ce qui favoriſe l'eſperance me plaiſt. Aſpaſie voyant que la Compagnie ne s'oppoſoit pas à Philiſte, recita ces Vers.

Rien n'eſt ſi doux que l'Eſperance,
Les biens qu'elle promet ne le ſont pas autant,
Les plus grands quelquesfois n'en ont que l'apparence,
On les perd en les poſſedant.



La fortune capricieuſe
Fait achepter trop cher le ſupréme credit,
Et la crainte & l'eſpoir d'une ame ambitieuſe,
La font plus ſouffrir qu'on ne dit.

Les vains plaiſirs de la jeuneſſe,
Paſſent avec les ans, & n'ont point de retour;
Mais l'eſprit, le ſçavoir, & la juſte ſageſſe,
Durent juſques au dernier jour.

Heureux qui peut passer
sa vie
Sans de trop grands plaisirs, &
sans un grand ennuy:
Qui n'a rien envié, que personne
n'envie,
Et qui n'espere rien d'au-
truy.

Ces Vers là ont un fort beau sens, dit Climene, mais si le premier est favorable au sentiment de Philiste, la second de Stance & le dernier Vers de la quatriéme ne le sont pas. Je vous assure, reprit Philiste, que ce dernier vers est plutost contre le peu de generosité qui se trouve en la plus-

part des hommes, que contre l'eſperance. Mais pour bien juger qui a tort ou raiſon, ſur le ſujet de l'eſperance, dit Aſpaſie, prions Telame de nous la définir, luy dis-je, qui ſçait tout ce qu'on peut ſçavoir & des morts & des vivans, & qui par une longue étude des Livres, du monde, & de luy-même, connoiſt tout ce qui peut-eſtre connu par l'eſprit humain. Aſpaſie a raiſon, dit Climene, en regardant Telame, & pour guerir Philiſte & Clindor de leur exceſſive eſperance; dites-nous de grace preciſément ce que c'eſt, ce qui la fait naiſtre, ce qui la conſerve, comment il la faut

regler. Je me joints à Climene, dit Clitandre, car la pluspart du temps l'esperance me donne plus de peine que de plaisir; J'y consents, dit Philiste, bien resoluë toutefois d'interrompre Telame quand il plaira, & même de ne le croire pas, si ce qu'il dira ne me convient point: je me reserve le même privilege dit Clindor. Bien loin de vous l'oster, repliqua Telame, je vous l'accorde avec plaisir; car je ne pretends pas faire des loix, je ne veux que dire mes sentimens; Je declare d'abord que je ne suis pas de l'avis d'un Philosophe orgueilleux de l'Antiquité, qui disoit qu'il n'y avoit rien en l'Univers

qui fust digne de la crainte ny de l'esperance d'un homme sage, car on peut craindre & esperer beaucoup de choses raisonnablement. Mais selon moy l'esperance ne doit jamais estre sans un fondement vray-semblable, & je suis persuadé qu'il faut que la connoissance du bien qu'on desire la precede; qu'il faut que cette connoissance fasse naître le desir de posseder ce qu'on connoist ; & que ce desir fasse naistre l'esperance ; mais il ne faut pas que ce desir aveugle la raison, & qu'il fasse naistre une esperance, qui selon toutes les apparences ne peut réussir. Un homme sage, poursuivit-il, n'espe-

re jamais les choſes impoſſibles. On peut quelquefois par un premier ſentiment deſirer ce qu'on ne peut obtenir ; car le deſir qui naiſt en un moment, ſans que la raiſon s'en meſle, eſt naturellement un peu temeraire ; mais on ne doit jamais eſperer ce qu'on deſire étourdiment. Il eſt même certain que generalement parlant, la nature ne fait deſirer que des choſes poſſibles ; & quand il arrive qu'on en deſire qui ne peuvent arriver, c'eſt une foibleſſe de l'eſprit humain ſeduit par l'imagination, qui luy fait croire de la poſſibilité où il n'y en a pas : Et ce deſir univerſel qu'ont & qu'ont toujours eu tous les

hommes en toutes les Nations, & en tous les ſiecles d'une ſeconde vie, eſt une eſpece de preuve naturelle qu'il y en a une; car un ſimple particulier peut quelquefois ſe tromper, & avoir des deſirs & des eſperances ridicules; mais parlant univerſellement, la Nature ne ſe trompe pas. Nous voyons tous les jours des avares deſirer ardemment des richeſſes, & faire mille injuſtices pour en acquerir, mais nous ne voyons pas qu'ils deſirent des Palais de diamans tout couvers d'or, au lieu d'ardoiſe & de plomb, parce que la poſſibilité doit eſtre le fondement de l'eſperance. Il n'y a que la Poëſie qui s'af-

franchiſſe quelquefois de cette regle, & les Romans bien faits conſervent même toutes les apparences de cette poſſibilité, & de l'exacte vray-ſemblance. Il faut donc, pourſuivit-il, éviter toutes les chimeres de l'eſperance ſans fondement, & que la raiſon s'y oppoſe. Les Italiens, pourſuivit-il, n'ont pas tort d'avoir un Proverbe qui dit :

Guadagna aſſai chi vano ſperar perde.

Lors qu'il s'agit de la connoiſſance des choſes, ou d'une reſolution à prendre : & l'on a dit mille fois que quiconque a de grandes eſperances s'ex-

pose legerement à de grands chagrins. Cependant, interrompit Clindor, des hommes fort sages soûtiennent que sans l'esperance toute la vie est penible. Et le fameux Horace a dit en quelque endroit, que l'esperance est le partage des vivants, où les morts n'ont point de part. Je croy ce que vous dites, reprit Climene; mais j'ay lû depuis peu dans trois ou quatre endroits de cette belle Paraphrase de la Sagesse, que nous a laissé la plus admirable personne de mon sexe, que les trop grandes esperances sont ordinairement suivies de grandes douleurs. Vous pretendez donc, dit Philiste, bannir l'esperance du

du monde. Nullement, dit Telame, & quand j'aurois esté de cette orgueilleuse secte, qui ne vouloit point du tout d'esperance, je n'aurois pas suivy ce sentiment là, comme je l'ay déja dit, & je me serois rangé à celuy des autres qui n'avoient pas cette austerité. Je ne suis pas même de l'advis de ceux qui veulent que les bestes ne puissent esperer; car on voit mille occasions qui font connoître que les bestes même esperent les choses qui sont dans l'estenduë de leur connoissance. Il n'y a rien de si vray, dit Philiste, & j'ay un petit chien qui m'aime fort, & que j'aime beaucoup, qui ne manque ja-

mais à l'heure que j'ay accoûtumé de revenir de la promenade, ou de faire des visites, de sortir d'une petite maison bien propre, où il a dormy tout le jour pour m'attendre à la porte de ma chambre, & s'il n'esperoit pas il ne m'attendroit point: de grace, ajoûta-t-elle, en regardant Telame en souriant, permettez-moy d'esperer aussi bien qu'à mon chien. Je ne vous ay pas dit, Madame, repliqua-t'il, qu'il ne faut pas esperer, mais seulement qu'il faut regler ses esperances, & ne s'y asseurer jamais trop, sans substituer pourtant la crainte excessive à sa place. Vous faites bien, dit Clitan-

dre, de dire exceſſive, car il eſt certain que la crainte doit toûjours ſuivre l'eſperance. L'incertitude, qui eſt ordinairement une marque de foibleſſe dans l'eſprit humain, lors qu'il s'agit de la connoiſſance des choſes, doit eſtre la compagne inſéparable de l'eſperance dans l'eſprit d'un homme ſage, & par conſequent il doit craindre, & il eſt même difficile de ne craindre pas autant qu'on eſpere. Il faut remarquer, dit Telame, que les jeunes gens eſperent plus facilement que les autres, au lieu qu'un homme de bon ſens avancé en âge profite de l'experience qu'il a, & ſe ſouvenant que l'eſpe-

rance l'a trompé mille fois en ſa jeuneſſe, il n'eſpere plus legerement. Pour moy, dit Philiſte, qui n'ay pas aſſez vêcu pour avoir eu tant d'eſperances trompeuſes, je m'y abandonne avec plaiſir. J'en fais autant, dit Clindor, & je m'en trouve bien. Je croy pourtant, repliqua Telame, que ſi je l'entreprenois je ferois voir à la belle Philiſte, & à vous, que l'eſperance vous a trompez mille fois ſans vous en appercevoir, parce que ce n'a pas eſté en choſe de conſequence; & ſi vous vous obſervez, vous connoîtrez qu'à parler en general l'eſperance de tous les plaiſirs trompe; car pour l'ordinaire

elle les montre à l'imagination beaucoup plus grands qu'ils ne ſont,parce qu'elle ne lesfait voir que du coſté qu'ils plaiſent, & qu'elle en cache tout ce qui en diminuë l'agrément. Comme je ſuis ſincere, dit Philiſte en riant, j'avouë que j'ay eſté aſſez ſouvent de quelques parties de plaiſir qui m'en ont moins donné que je n'en avois attendu. Pour imiter voſtre ſincerité, dit Clindor, j'avouë auſſi qu'en voyageant je devins amoureux en un lieu où je devois eſtre trois mois; je ne m'en deffendis pas; & comme j'eſpere aiſément, & que de toutes les paſſions l'Amour eſt celle qui fait le

plûtost naître l'Esperance, je desiré ardemment d'estre aimé, je l'esperé de même, & je me figuré mille & mille plaisirs si j'avois seulement la liberté de parler tant qu'il me plairoit à celle que j'aimois. Cependant soit que la facilité que je trouvé à en estre regardé favorablement, ou qu'elle eust moins de charmes que je n'avois crû, ou que la pensée que j'eus qu'elle me souffroit plus par foiblesse que par estime diminuast ma satisfaction, je suis obligé d'avoüer que tous ces plaisirs inexprimables que je m'estois figurez s'évanoüirent, & que je m'ennuyé quelquesfois avec la même personne

que j'avois crû devoir toujours faire ma felicité parfaite. Il en eſt de même de tous les plaiſirs en general, dit Telame, & l'eſperance en les promettant ne montre que des illuſions. Je confeſſe à mon tour, dit Clitandre, qu'avant que d'eſtre venu à la Cour, dans le commencement de ma vie, l'ennuy que la Province donne d'ordinaire à tous les jeunes gens qui en ont entendu parler à leurs peres, qui n'y ont fait que paſſer me trompa un peu; car je me figuray une foule de plaiſirs ſans nul mélange de chagrin, & mon imagination me donnant l'idée d'une Cour magnifique, dont le

plus grand Roy du monde fait le plus grand ornement, j'en fus enchanté; j'admirois un lieu où tous les plaisirs se trouvent, où l'on ne voit que de superbes Palais, où tout le monde a de la politesse, ou en veut avoir, où les Dames ont l'art d'ajoûter beaucoup à la beauté par l'air galant, la bonne grace, & l'art de s'habiller avantageusement. Je me flattois aussi du plaisir de sçavoir des nouvelles de toutes les parties du monde; de la liberté qu'on a de joüer & de perdre son argent noblement. Je m'imaginois encor mille plaisirs par les Opera, les Comedies, les Musiques, les

promenades ; en un mot par l'idée qu'on ſe fait ſoy-même, que tout ce qui fait les plaiſirs d'un honneſte homme ſe rencontre à la Cour. Mon imagination me fit voir même que c'eſtoit le ſeul lieu où le merite pût trouver ſa recompenſe, & qu'il ne ſervoit preſque de rien dans une Province d'avoir de l'eſprit & d'eſtre brave ; & qu'enfin les plaiſirs & la fortune ne ſe pouvoient trouver que là. Je deſiré donc de venir où je ſuis, & l'eſperance s'empara d'abord de mon cœur, mais non pas ſi fortement que la crainte ne s'y meſlaſt avant même que d'y eſtre, quoy que pour y eſtre plûtoſt je

vinsse en poste à Paris, où je devois faire mon équipage à loisir. Mais dés que je commençay de joüir de ce que j'avois tant desiré & esperé, la crainte, comme je l'ay dit, commença de s'y mesler. Je craignis d'avoir l'air & l'accent de ma Province, j'écoûtois & n'osois parler; je regardois sans juger de rien; je craignois d'estre un bel esprit empressé, & de ne pouvoir prendre cet air que je voyois aux gens de la Cour, & qui ne s'apprend pas comme on apprend la Musique, & la crainte enfin troubla mes premiers plaisirs. Oüy, dit Telame en l'interrompant, mais c'est à cette sage crainte que

vous devez une partie de vôtre merite; car si vous fussiez venu à la Cour avec l'esperance d'un étourdy, qui croit aporter de son païs tout ce qui ne s'apprend que par le bel usage du monde, & du monde choisi, vous ne seriez pas ce que vous estes. Je serois peut-estre plus heureux, repliqua Clitandre, car j'ay éprouvé que si l'on ne porte son bonheur avec soy-même, on ne le trouve en nulle part, & qu'on est malheureux à Paris & à la Cour comme ailleurs; & c'est proprement ce qui m'a accoûtumé à mesler la crainte à l'esperance par les revolutions que j'y ay veuës; de sorte que je ne puis plus

joüir de cette esperance trompeuse & tranquile qui charme l'aimable Philiste. Vous avez raison Clitandre, reprit Telame, car toute la vie de la Cour n'est qu'esperance, & c'est là proprement qu'on meurt toûjours en esperant; & dans toutes les Cours où j'ay esté, j'ay vû des Courtisans remplis de vaines esperances, qui dans la suite leur sont devenuës de veritables chagrins. En effet j'ay vû de ces Courtisans là esperer des Charges sans nulle apparence d'y parvenir, & sans nulle capacité pour les exercer s'ils y estoient parvenus. J'en ay vû s'accabler par une grande dépense, sans nulle ressource que des

esperances chimeriques, fondées les unes sur le jeu, les autres sur des mariages, sur des graces extraordinaires des Princes qu'ils ne meritoient pas, & que même ils n'osoient demander. J'en ay vû même esperer diverses choses sans nul fondement que l'instabilité ordinaire de la Cour, & j'en ay vû en dernier lieu fonder toutes leurs esperances sur des Horoscopes qui leur promettoient de grandes fortunes, ce qui est sans doute la plus folle de toutes les esperances; & je me suis étonné mille fois qu'on ait pû voir tant de gens se laisser abuser par une science où le seul cas fortuit fait rencontrer avec assez

de justesse, & qui manque presque toujours. Tout ce que dit Telame, reprit Clitandre, ma passé mille fois dans l'esprit aussi bien qu'à luy, & c'est pour cela que je ne puis plus joüir, comme je viens de le dire, de tous les charmes de cette esperance tranquile dont Philiste est enchantée. Dites plûtost, repritelle, que vous ne pouvez plus joüir des plaisirs & du repos qu'elle me donne : Car enfin elle me suit par tout, quand je me porte bien j'espere que je ne seray jamais malade, & quand je suis malade je me persuade que je seray bientost en santé, & que ce sera le dernier mal de ma vie; & puis

qu'il faut de neceſſité craindre ou eſperer, je prends le party le plus agreable. Ajoûtez, dit Clindor, le plus neceſſaire, & même le plus inévitable, car l'eſperance & la crainte ſont deux mouvemens dont la volonté n'eſt pas la maîtreſſe; on les peut cacher, mais on ne les change pas; quand on eſt nay pour craindre on craint, & pour eſperer tout de même. Je conviens, dit Telame, qu'il y a un premier mouvement de crainte ou d'eſperance qu'on ne peut retenir, mais la raiſon en peut corriger l'excés, & la longue habitude qu'on prend de s'oppoſer à ces deux mouvemens qui nous trompent ſi ſouvent,

fait qu'on ne les ſent preſque plus ; car ſi l'eſperance fait des illuſions , la crainte en fait auſſi , & je ſuis aſſuré qu'Aſpaſie & Clitandre , qui paſſent toute leur vie entre la crainte & l'eſperance, ont apprehendé mille choſes qui ne leur pouvoient jamais arriver, comme ils en ont eſperé qui ne leur arriveront jamais. Il vaudroit donc bien mieux ne meſler pas la crainte à l'eſperance , dit Clindor. Je vous avouë, reprit Telame, que ces deux mouvemens exceſſifs cauſent mille maux dans le monde. En mon particulier, dit Philiſte , je connois une femme qui accable tous ceux qu'elle voit , parce qu'elle n'eſpere

n'eſpere jamais rien, & qu'elle craint toutes choſes. Dés qu'elle a la migraine elle croit qu'elle mourra : ſi elle plaide, elle croit auſſi qu'elle perdra ſon procés ; ſi elle entend le moindre bruit la nuït quand elle s'éveille, elle ſe figure que c'eſt un eſprit, elle croit qu'on prend le rhume comme la petite verole, & fuit tous les enrhumez. Le Tonnerre la trouble à tel point, qu'elle ne ſçait plus ce qu'elle fait, & quoy qu'ordinairement elle ne ſoit pas trop devote, le premier éclair luy donne une devotion tremblante, qui divertit ceux qui la voyent, car dés que l'orage eſt ceſſé la devotion s'en va; Et j'en connois en-

core une autre, ajoûta-t'elle, qui craint la médiſance comme ſi elle pouvoit la rendre coupable des choſes dont on la pourroit accuſer. Elle apprehende preſque également d'eſtre trompée par ſes amis, & par ſes ennemis, & craint auſſi, à mon avis, de ſe tromper elle-même. Pour cette derniere crainte, reprit Telame, elle n'eſt pas auſſi déraiſonnable que vous le croyez, car en cas d'eſperance, il ne faut non ſeulement jamais eſperer trop fortement ce qui dépend d'autruy, mais encore ce qui ne dépend que de nous-même, parce que qui preſume trop de ſoy s'abuſe ordinairement. Croyez-moy,

dit Clitandre, il n'y a point de regle generale à rien, & le deſeſpoir à la guerre fait faire quelquesfois des actions auſſi hardies que l'eſperance; & la crainte d'eſtre vaincu peut aſſez ſouvent donner plus d'intrepidité que l'eſperance de vaincre. J'ay ſi bonne opinion de voſtre courage, dit Telame, que je ſuis perſuadé que vous ne voudriez pas devoir une belle action à cette eſpece de deſeſpoir; je ſoûtiens même hardiment qu'un homme qui a le cœur grand & l'ame ferme, qui ſe trouve dans un grand danger, ne doit pas s'amuſer ſimplement à eſperer d'en ſortir, & qu'il faut qu'il l'affronte, & que quand même

il le verroit inévitable, il s'y prepare courageusement, sans chercher le secours d'une trompeuse esperance; & l'on voit en effet que les gens simples esperent plus facilement que les autres. Je vous assure, reprit Philiste, que les simples craignent aussi facilement qu'ils esperent. Mais de grace, dit Climene, dites-moy si l'esperance est aussi ordinaire en ambition qu'en amour. Elle y est même encore plus necessaire, dit Clindor, car l'esperance est le ressort le plus universel qui fait agir heureusement dans le commerce du monde : en effet, poursuivit-il, un homme qui n'espere rien ne fait rien, ou

fait toutes choſes negligemment. Un Courtiſan & un homme de guerre ſans eſperance ne font rien de tout ce qui peut conduire à la fortune, & même à la gloire; car ils ont d'ordinaire une crainte continuelle qui les trouble, & qui les empêche de voir les choſes telles qu'elles ſont. Au contraire, dit Clitandre, c'eſt la crainte qui donne de la vigueur à l'eſperance, c'eſt elle qui fait agir la prudence, & l'eſperance qui ne craint rien fait agir étourdiment. Ce que Clitandre dit eſt tres-raiſonnable, reprit Telame, mais il ne faut pas que cette crainte ſoit exceſſive, & à proprement

parler, il faut plûtôt prévoir que craindre : En un mot, poursuivit-il, je ne connois que la crainte de déplaire à ses Amis, à qui je ne donne point de bornes, encore y a-t'il des occasions où il ne faut pas craindre de les fâcher, quand il s'agit de leur donner un bon conseil pour les empêcher de faire une faute. Quoy que je ne sois pas sçavant comme Telame, reprit Clindor en soûriant, je me souviens pourtant d'avoir lû quelque-part qu'un Philosophe interrogé en quoy l'habile homme est different du sot, & l'homme de bien du méchant, répondit que c'est *en bonnes esperances*; le sot n'a point de ressour-

ce, l'habile homme espere toujours, & ne se rend qu'à l'extremité. Les Chrestiens même n'ont pas de plus grand avantage sur les méchants que de mieux esperer qu'eux; en un mot l'esperance a fait tous les Heros, la crainte pas un. Ce que vous dites, repliqua Telame, me fait souvenir de ce que dit un jour un grand Capitaine, qui estoit aussi un fort honneste homme, *qu'à la guerre on se trompoit souvent à force de raisonner, & en croyant que l'Ennemy feroit ce qu'il devroit faire, au lieu que bien souvent il ne le faisoit pas* Ce discours montre, ajoûta Telame, que Monsieur de Turenne ne s'abandonnoit jamais ny à la

crainte, ny à l'eſperance, car ce que vous raportez eſt de luy. Mais tout ce que vous dites, interrompit Climene, ne répond pas à la queſtion que je vous ay faite, dites-nous donc ſi l'eſperance eſt égale en amour & en ambition. Elle ſe trouve ſans doute Madame, dit Telame, dans le cœur d'un Amant, & dans celuy d'un ambitieux, mais avec cette difference, qu'en amour l'eſperance eſt plus forte, & pourtant plus douce qu'en ambition, où elle eſt plus inquiette. En Amour la paſſion toute ſeule fait naître l'eſperance dans ſon commencement, & en ſuite aſſez ſouvent la jalouſie; mais en ambition c'eſt la

la bonne opinion que l'ambitieux a de luy-même, qui fait naiſtre l'eſperance dans ſon cœur; s'il a de grandes qualitez, & de l'honneur, il ſe confie à ſon merite, & s'il n'a que de l'eſprit, de l'intereſt, & de l'audace, c'eſt ſon ſçavoir faire, ſa vanité & ſa fineſſe qui luy donnent de l'eſperance. Quoy qu'il en ſoit, dit Clindor, l'eſperance fait ſouvent faire à un Courtiſan ambitieux plus de choſes difficiles que l'amour n'en fait faire au plus paſſionné de tous les Amans: mais un ambitieux ſans eſperance ſe rebute beaucoup plûtoſt qu'un Amant mal-traité. Cela vient, repliqua Telame, de ce qu'à parler en general, l'Amour fait

plus esperer que craindre, & l'ambition plus craindre qu'esperer. Tout ce que vous dites est plein d'esprit, dit Clindor, mais il ne me fera pas renoncer à l'esperance; elle, dis-je, qui a fait mille biens au monde : sans elle on n'auroit jamais découvert les Indes, on luy doit l'or, les perles & les diamans qui en sont venus; & pour dire quelque chose de plus considerable, le Christianisme n'y seroit pas étably. L'esperance, si l'on peut parler ainsi, est l'Astre qui conduit tous les grands Voyageurs, à qui on doit tant de belles connoissances, elle est l'ame du commerce, qui attache toutes les Nations les

unes aux autres ; car par une eſpece de force magique, comme l'Ayman , elle attire tous les hommes par mille motifs differents. Les uns eſperent de faire leur fortune par la guerre , les autres par les ſciences ; & la Chimie même qui avoit donné au fameux & illuſtre Prieur de Cabriere de ſi admirables ſecrets pour la Medecine, dont les effets merveilleux ſemblent eſtre au deſſus de la nature , n'auroient peut-eſtre jamais eſté trouvez, ſi ceux qui l'ont precedé n'avoient eſperé de trouver cette fameuſe pierre tant vantée, & ſi peu connuë. Il eſt vray, reprit Telame , mais cette ſorte d'eſperance a ruiné mille per-

ſonnes. Ce n'eſt pas la faute de l'eſperance, repliqua Clindor, c'eſt celle de ceux qui eſperent ſans jugement; car la veritable Philoſophie n'apauvrit pas. L'Aſtronomie, ajoûta-t'il, eſt encore fille de l'eſperance, & tant d'habiles gens qui ont paſſé, ou qui paſſent encore les nuits à obſerver les Aſtres n'auroient pas fait tant de belles découvertes, s'ils n'avoient eſperé de les faire. Nous tremblerions encore, comme l'Antiquité faiſoit au premier aſpect des Comettes; & comme les Indiens, & même le peuple parmy les Grecs & les Romains, faiſoient aux Eſclypſes de Lune & de Soleil; car en un mot,

l'esperance de la gloire, de l'utilité, ou du plaisir, est ce qui remuë tout l'Univers. Je suis du sentiment de Clindor, repliqua Philiste, car on ne me fait pas voir bien clairement quels maux l'esperance peut causer. Vous en avez pourtant beaucoup souffert, luy dit Climene, & vous ne pouvez pas avoir oublié que vous aviez un vieux parent fort riche qui vous aimoit beaucoup, qui devoit vous faire son heritiere par son Testament, & qui mourut à quatre-vingt-dix ans sans l'avoir fait, parce que se portant bien il esperoit toujours qu'il vivroit autant que cet homme d'Angleterre, qu'on dit avoir vêcu

cent trente-deux ans. Il eſt vray, dit Philiſte, que cette eſperance là m'a coûté cher, mais cela arrive rarement. Point du tout, dit Aſpaſie, & quelque choſe d'approchant arrive tous les jours en cent manieres differentes, & la pluſpart des femmes eſperent cent choſes ſans rien craindre, qui ſont un grand déreglement en leur conduite. En effet, ajoûta-t'elle, ne voyons-nous pas des Coquettes d'une mediocre beauté, qui eſperent pourtant qu'elles donneront une amour conſtante à une multitude d'Amans, quoy que la connoiſſance du monde doive leur avoir appris qu'à peine s'en trouve-t'il un en un

ſiecle, & que depuis Petrarque, que vous aimez tant, nous ne voyons nulle marque publique, ny en Vers, ny en Proſe, ny en Hiſtoire, qu'il y ait eu un Amant fidelle. Cela eſt plaiſamment exageré, dit Philiſte en riant, mais je ne parle pas de ces ſortes d'eſperances-là, & pour vous en raporter quelques exemples à mon tour afin de marquer ma ſincerité, je connois des femmes que je voy quelquesfois, qui eſperent conſerver leur beauté juſqu'à cent ans, & qui reglent leur conduite ſur ce pied là. J'en ſçay de plus blâmables que vous, dit Climene en riant, car j'en connois qui l'ont perduë il y a long-temps, qui pen-

ſent que l'on ne s'en apperçoit pas, parce qu'elles eſperent qu'on ne remarquera point je ne ſçay quel fard delicat qu'elles croyent eſtre imperceptible, & qui les faiſant paroiſtre plus belles pour un peu de temps quand on les voit de loin, avance l'extrême vieilleſſe de plus de dix ans. Je conviens, reprit Philiſte, que cette eſperance eſt ridicule, & je n'en ſeray jamais capable; car encore que je ſois jeune, je me prepare déja à ne l'eſtre plus, & à trouver dans mon eſprit & dans mon humeur ce que je ne pourray plus trouver dans mon taint & dans mes yeux, je veux dire l'art de plaire à mes Amis ſans nulle

beauté. Il eſt encore certain, dit Climene, que la pluſpart des femmes qui ont le malheur de s'engager à faire galanterie, ne s'y engageroient point ſi elles n'eſperoient pas qu'on n'en ſçaura jamais rien, & que celles qui ont la hardieſſe d'écrire des billets doux ne les écriroient point ſi elles n'eſperoient qu'ils ne ſeront jamais vûs. Cela eſt certain, dit Aſpaſie, & je ne comprends pas qu'une femme d'eſprit, qui doit aimer ſa reputation, puiſſe ſe faire tant d'eſperances mal fondées, quand elle écrit des lettres de cette eſpece; car enfin il faut qu'elle eſpere que ſon Amant l'aimera toujours, qu'il ſera

diſcret, qu'il n'aura point d'amy particulier à qui il montre ce qu'elle luy écrit, qu'il ſera ſoigneux de bien garder ſes billets, que ceux qui les porteront ſeront exacts & fidelles, & que cet Amant les brûlera s'il ſe voit en danger de mourir; car pour en eſtre tout à fait en repos, il faut que ces Dames galantes ayent toutes ces eſperances là; de ſorte que de l'humeur dont je ſuis, quand j'aurois eu le malheur & la foibleſſe d'aimer quelqu'un, la ſeule crainte m'auroit empêché d'écrire des lettres où il auroit falu du myſtere. Ce n'eſt pas encore aſſez, ajoûta Climene, de parler des eſperances dangereuſes,

& des esperances mal fondées, il faut parler aussi des esperances criminelles. Voila une terrible parole, dit Philiste, pour parler d'une chose aussi douce que l'esperance. Elle ne l'est pas encore assez, reprit Climene, pour exprimer ma pensée; car ne voyons-nous pas des gens qui ne se contentent pas d'esperer les biens qu'ils desirent, mais qui desirent & esperent les malheurs d'autruy. Vous avez raison, Madame, reprit Telame, de faire cette remarque, & les Romains qui ne firent point de loix contre le parricide, supposant qu'il n'y en pouvoit avoir, seroient bien surpris de voir de jeunes emportez, qui

desirent la mort de ceux dont ils peuvent heriter, ce qui est un parricide de volonté execrable. Ah ! pour ces esperances-là, s'écria Clindor, elles sont detestées de tous les honnestes gens, & je ne veux pas croire qu'il y en ait. Je vous asseure, reprit Telame, qu'il y a de tout, & que le cœur humain est capable de toutes sortes de foiblesses. Mais sçavez-vous bien, ajoûta-t'il en regardant Climene, que vous avez employé une expression plus sçavante que vous ne pensez, quand vous avez dit, en parlant des esperances criminelles, qu'il y a des gens qui esperent les malheurs d'autruy ; car il ne seroit pas peut-

estre impossible que l'aimable Celie, qui par son merite extraordinaire a si tendrement engagé vostre cœur à l'estimer, n'eût appris de son illustre mary, qui avoit beaucoup de merite & beaucoup de sçavoir que l'admirable Autheur qu'il a si bien traduit & si bien expliqué par des notes sçavantes & raisonnables, il ne seroit, dis-je, pas impossible que vostre Amie n'eût sçû que les Langues anciennes confondoient souvent le mot d'esperance & celuy de crainte, comme on le void dans cet Autheur, qui passe pour le Dieu de la Medecine; car on y trouve souvent, *qu'il y a esperance que le malade mourra*; com-

me *esperance qu'il guerira.* Je vous asſure, repliqua Climene, que Celie ne m'a point apris cela, car ſa modeſtie luy fait cacher beaucoup de choſes qu'elle ſçait. Vous vous eſtes donc auſſi, reprit Telame en ſoûriant, rencontrée avec un tres-grand Poëte, qui a dit ſans ſcrupule, *Je ne pouvois pas eſperer une ſi grande douleur;* mais noſtre langue ne s'accommederoit pas de ces ex-
Virgile. preſſions Grecques & Romaines, & il me paroiſt tres-à propos de faire eſperer le bien & craindre le mal; & pour faire voir que la crainte & l'eſperance ont toujours eſté conſiderées comme deux choſes tres-importantes dans la mo-

rale, un autre Ancien s'eſt diverty dans une Comedie à repreſenter deux caracteres differens en deux perſonnages, où l'un s'appelle *bien eſperant*, & l'autre *mal eſperant*. Sans connoiſtre l'Autheur dont vous parlez, interrompit Climene, je trouve que le monde eſt cette Comedie, & qu'on la joüe tous les jours, puiſqu'on ne voit rien de ſi frequent que cette diverſité de temperamens pour bien ou mal eſperer; mais ce qu'il y a de plus important, c'eſt que du temperamment cette diverſité paſſe aux ſentimens, aux reſolutions, & à la pratique dans les choſes les plus capitales: & quelquesfois,

ajoûta-t'elle, jusqu'à la Religion même; car je connois des Dames qui par une esperance qui bannit presques entierement la crainte de leur cœur, se persuadent qu'un grand chemin tout semé de fleurs est aussi bon qu'un autre pour la seconde vie, & j'en connois aussi d'autres qui étouffant l'esperance par une crainte excessive, pensent qu'il faut toujours vivre dans un desert tout herissé d'épines, sans nulle consolation. Et les unes & les autres, reprit Telame, sont dans l'erreur, & la raison se trouve entre ces deux extremitez; car en cas de Religion il faut un juste meslange de ces deux sentimens. Ah! Telame,

lame, interrompit Philiſte, voila des craintes & des eſperances bien ſerieuſes pour moy : Permettez-moy donc, pour me delaſſer un peu l'eſprit, de propoſer à la compagnie une petite queſtion moins épineuſe & plus divertiſſante, que j'entendis agiter il y a quelques jours en une compagnie de beaux eſprits, où l'on parloit auſſi de l'eſperance, à l'occaſion du choix de deux expreſſions dans une Stance d'une tres-belle Ode, qui n'a pas la grace de la nouveauté, mais qui ſera trouvée belle tant que la Langue durera, & qui n'a pas eſté imprimée, elle commence de cette ſorte :

Damon avant que la vieillesse
Nous approche du monument,
Il faut mesler adroitement
Des momens de folie à des jours de sagesse,
Croy-moy, la severe raison
Est quelquefois hors de saison ..

Ces Vers sont fort beaux, dit Climene, mais il n'y a pas d'esperance. Non, reprit Philiste, mais vous en trouverez à la penultiéme Stance que je vay vous reciter, & que l'Autheur fit pour porter celuy à qui il l'adressoit, de faire des Vers pour divertir un de leurs illustres Amis.

Chante ce que l'indifference
A de triste & de languissant,
Les plaisirs d'un amour naissant,
Par quels secrets appas la flateuse esperance,
Au milieu des plus longs tourmens
Trompe les credules Amans.

Cette Stance est tres-belle, reprit Climene, & je n'y voy pas de matiere de contestation. Je m'en vay vous la montrer, repliqua Philiste, elle consiste en ce que l'Autheur avoit fait le Vers de l'esperance de deux façons, & l'avoit

donnée à choisir, car au lieu de flateuse esperance, il avoit mis,

Par quels secrets appas la cruelle Esperance,

Et il fut decidé dans la compagnie où j'estois, que flateuse est plus intelligible, mais plus ordinaire; que l'Epithete de cruelle est un peu plus obscure, mais plus forte, & plus nouvelle. Cela est fort bien jugé, dit Clitandre: Et l'on peut encore dire, ajoûta Telame, qu'en effet en quelques occasions l'esperance est cruelle, & en d'autres flateuse. Une Dame soûtint, reprit Philiste, que l'expression de cruelle

convenoit mieux aux petites occaſions qu'aux grandes. Je ne ſuis pas de cet avis, dit Climène, & le mot de cruelle eſt plus juſte pour les choſes importantes que pour les autres; & en un mot s'il m'apartenoit de juger, je dirois que toutes les deux expreſſions ſont tres-belles & tres-juſtes. C'eſt pourquoy, dit Telame en ſoûriant, je n'aime pas les trop grandes eſperances, qui peuvent eſtre plus ſouvent appellées cruelles que les petites. Mais encore, dit Philiſte, en parlant à Telame, permettez vous l'eſperance à un priſonnier, qui eſt la plus grande des occaſions. Je n'entends pas, pourſuivit-elle, de ces pri-

ſonniers criminels que le remords tourmente plus que la priſon même, j'entends de certains priſonniers honneſtes gens, dont il y a quelquesfois dans tous les ſiecles, & dans toutes les Cours, & qui par des malheurs honorables ſouffrent une longue priſon; car ſans l'eſperance ils ſeroient fort à plaindre. Je conſens qu'ils eſperent en l'inconſtance des choſes du monde, reprit Telame, quand même ils n'auroient nulle autre raiſon d'eſperer; mais je ne veux pas que cette eſperance ſoit ſi forte qu'elle puiſſe ſe changer en un ſurcroiſt de douleur, ſi elle ſe trouvoit ſans fondement, & en ces triſtes occa-

ſions, il faut s'accommoder au preſent, ſans s'aſſurer trop de l'avenir. Je dis la même choſe d'un diſgracié qui doit encore moins s'impatienter de ſon exil, qu'un priſonnier de ſa priſon. Mais, interrompit Philiſte, en condamnant toutes les eſperances trop fortes dont vous venez de parler, n'aurez-vous pas encore l'inhumanité de vouloir qu'un homme parfaitement heureux ſe faſſe luy-même une eſpece de malheur par la ſeule penſée de pouvoir ceſſer d'eſtre heureux. Ah! Philiſte, s'écria Climene, ces gens qui ſont ſi heureux ſont d'étranges gens, s'ils ne penſent pas quelquesfois qu'il ne peut jamais eſtre

absolument impossible de ne passer pas de cet excés de bonheur à un excés d'infortune. Il y en a mille exemples en tous les siecles, & la bonne fortune, sans nulle reflection, est ordinairement accompagnée d'orgueil & d'injustice; c'est pourquoy il est bon que ces heureux là pensent quelquesfois qu'ils peuvent cesser de l'estre. Climene a raison, dit Telame, & une sage prévoyance, pour ne pas dire une sage crainte, doit se trouver dans le cœur de tous les hommes. Si Alexandre & Cesar n'eussent pas eu de ces esperances qui aveuglent les plus habiles, & qu'ils eussent craint les revolutions subites, ils eussent

eussent tenu une conduite plus moderée , Alexandre envers ses amis, & Cesar envers ceux dont il vouloit estre le maistre trop absolu , & par là ils auroient évité la tragique fin qu'ils ont faite. Mais l'Empereur Adrien, ajouta Telame, témoignoit bien connoistre l'incertitude de l'Esperance, lors qu'il fit cette Epigramme qu'un de mes amis a traduite.

Fortune en tes grands exemples
Ie ne voy rien de nouveau,
Pompée esperoit des Temples,
Pompée est mort sans Tombeau.

Cela est fort bien appliqué, dit Clitandre , & ce sçavant Empereur fit bâtir un Tombeau

magnifique à Pompée, qui fit encore plus d'hõneur au vivant qu'au mort. Mais il me semble, dit Aspasie, qu'en parlant des femmes qui esperent tout sans rien craindre, nous n'avons pas parlé de celles qui esperent retenir leurs Amants par des faveurs, & les engager à les épouser. Ah! pour celles-là, dit Climene, elles ont grand tort, & les rigueurs font plus de maris que les faveurs. Mais les médisants, dit Clitandre, qui ne craignent jamais qu'on leur rende calomnie pour calomnie, ne déchireroient pas autant le genre humain qu'ils font, sans l'esperance ridicule qu'ils ont qu'ils se sont rendus si redoutables, qu'on n'ose-

roit leur rédre mal pour mal, & la confiance qu'ils ont en leur propre malignité fait qu'ils ne respectent rien, & qu'ils attaquent la vertu mesme jusqu'au pied des Autels. On peut encore ajouter, dit Telame, que presque tous les grands criminels ne le seroient point, sans l'esperance qu'ils ont euë de pouvoir cacher leurs crimes. Me voila bien attrapée, dit Philiste, de trouver parmy mes amis de si grands ennemis de l'esperance; car de la façon dont vous parlez tous, ajouta-t'elle, je pense que vous ne me voulez permettre que l'esperance d'une seconde vie. Ah! ma chere Philiste, reprit Climene, quand on espere un aussi

grand nombre de petites choſes, & auſſi divertiſſantes que celles dont voſtre cœur eſt remply, on ne s'arreſte pas trop à celle-là à l'âge que vous avez, quoy qu'elle ſoit la plus importante qu'on puiſſe avoir, & que l'incertitude de la vie doive la rendre familiere dés qu'on a de la raiſon. Je vous aſſure, dit Philiſte, que malgré toutes ces petites eſperances que vous me reprochez, celle-là eſt ſolidement dans mon cœur; mais j'avouë de bonne foy que je ſens bien que dans dix ans d'icy j'y penſeray plus ſouvent; Car enfin comme cette eſperance ne peut pas eſtre ſans crainte, je n'y penſe pas toujours, & il

faut, s'il vous plaiſt, me laiſſer toutes ces agreables & innocentes eſperances dont je ne me ſçaurois paſſer. Je ſuis même contrainte d'avoüer, ajouta-t'elle en riant, que de tous les vers qu'on a faits pour moy, j'ay eſté plus touchée d'un couplet de Chanſon, qui parle d'eſperance, que de tous les autres, en voila la fin.

L'Eſperance eſt un bien ſi doux,
Helas pourquoy me l'oſtez-vous?

Tout de bon, pourſuivit-elle, ces deux vers eſbranlerent plus ma rigueur, ſi l'on peut parler ainſi, que les ſoûpirs, les larmes, les fers, & les chaînes

dont les vers de galanterie ſont ordinairement remplis. J'admire, dit Climene, qu'on puiſſe avoir des ſentimens ſi differents, car j'ay une amie tres-raiſonnable qui s'eſt preſque trouvé offenſée de deux couplets de Chanſon, quoyque faits en badinant, les voicy.

CHANSON.

Rien n'eſt égal au plaiſir de vous voir
Mon cœur eſt tout preſt de ſe rendre ;

Mais belle Iris il faut un peu d'eſpoir,
Si vos beaux yeux le veulent prendre.

Si l'on n'esperoit pas un jour
De ses tourmens la recompense,
On n'auroit point de veritable amour,
On n'aime pas sans Esperance.

Vostre Amie avoit raison de se fâcher, reprit Philiste, & je m'en serois fâchée comme elle, car un Amant qui veut capituler est un audacieux qu'il faut bannir ; mais pour mon petit couplet, ajouta-t'elle en soûriant, qui finit par

L'Esperance est un bien si doux,
Helas pourquoy me l'ostez-vous?

Je vous aſſure qu'il a un caractere tendre & reſpectueux qui merite qu'on me loüe de ma rigueur pour celuy qui l'avoit fait. Vous dites cela ſi joliment, dit Climene, que je ſuis d'avis que nous vous donnions la permiſſion d'eſperer tout ce qu'il vous plaira, excepté de trouver un Amant fidelle. Clitandre & Clindor, quoy que de ſentimens differents, s'oppoſerent à Climene, mais pour Telame il avoüa qu'il n'y en avoit guere, n'oſant dire qu'il n'y en avoit point. Mais ne peut-on pas eſperer du moins de trouver un amy à toute épreuve, & une amie ſincere & conſtante, dit Philiſte: Ah! ma chere Phi-

liste, interrompit Climene, cette question nous meneroit trop loin, il est trop tard pour l'entreprendre, nous en parlerons un autre jour; mais encore faudroit-il nous dire, reprit Philiste, comment il faut esperer pour esperer raisonnablement; je me joints à la belle Philiste, reprit Clindor: il faut, répondit Climene, si j'ay bien retenu ce que Telame nous a dit, n'esperer rien trop fortement, mesler toujours une sage crainte aux plus fortes esperances, & se preparer à les voir toutes manquer sans estre ni surpris ni fort affligé, & regarder toutes les esperances frivoles sans nul fondemét comme des songes de gens éveillez, avec cette

difference qu'il eſt permis de ſonger toutes les extravagances du monde, & point du tout d'eſperer folement. Mais, interrompit Telame en ſoûriant, le même qui a fait les deux Stances de la cruelle ou flateuſe eſperance, fit enſuite une Ode Chreſtienne qui decide cette queſtion contre tout ce que nous ſommes. De grace, reprit Philiſte, dites-nous cét endroit là ; car puiſque je ne puis gagner pleinement ma cauſe, ce me ſera quelque conſolation que Climene & vous perdiez la voſtre auſſi bien que moy. Je veux bien vous obeïr, reprit Telame, & vous allez voir voſtre condamnation ; car aprés que l'Autheur a parlé

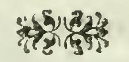
magnifiquement de la puiſſance de Dieu, il dit,

L'impenetrable obſcurité
Dont il couvre l'ordre arreſté
Des peines & des recompenſes
De nos biens & de nos ſouffrances
Condamne de temerité,
Nos craintes & nos eſperances.

Ah ! Telame, s'écria Climene, je me rends à cette deciſion que je trouve tres-juſte & d'un ſens fort noble. Tout ce que vous dites eſt tres-beau, Madame, reprit Clindor, mais comme l'eſperance eſt un ſentiment naturel, elle durera autant que le monde, & ſe trouvera dans le cœur de tous les

hommes ſelon leur temperamment & l'eſtenduë de leur eſprit. Dans ce moment là Philiſte ſe leva en chantant admirablement bien le couplet de Chanſon, dont elle avoit parlé, repetant pluſieurs fois en ſe promenant avec toute la compagnie.

L'Eſperance eſt un bien ſi doux,
Helas pourquoy me l'oſtez-vous.





DE
L'ENVIE.

Comme la peinture avoit esté une des plus fortes passions de Timagene dans le commencement de sa vie, il ne pouvoit voir de Tableaux sans s'y arrester, sçachant même assez bien peindre pour un homme de qualité. Il fit donc une partie avec trois Dames de grande beauté, & de beaucoup de merite, & deux de ses Amis

pour aller voir dans une fort belle maiſon, un grand nombre de tres-beaux Tableaux rangez avec ordre, & expoſez en leur jour pour ceux qui les voudroient achetter. Cete aimable compagnie regarda d'abord avec plaiſir tous ces rares Tableaux, dont Timagene connut auſſi-toſt les manieres, ſans avoir beſoin de s'informer s'ils eſtoint de Raphaël, du Carache, du Tintoret, de Paul Veroneſe, du Titian, du Pouſſin, du Brun, ou de Mignard; car comme il connoiſſoit également les ouvrages des Peintres anciens & modernes, & qu'il diſtinguoit finement les plus belles copies des originaux, la belle Artelice,

qui sçavoit assez bien dessiner, prenoit beaucoup de plaisir d'entendre Timagene. Cleonte qui avoit en son particulier un cabinet de peintures, n'y en prenoit pas moins. Mais pour Ericlée, quoy qu'elle eût beaucoup d'esprit, elle avoüoit ingenument qu'elle ne se connoissoit qu'à la ressemblance des Portraits, & ne jugeoit de leur bonté que par là seulement. Pour moy, dit Melanire, sans rien sçavoir en ce bel Art, on m'assure que je m'y connois assez bien ; car je prends pour unique regle de ma connoissance, qu'en cas de Tableaux ceux où l'on voit que l'imitation de la nature est la plus parfaite, ne peuvent

manquer d'eſtre bons. Mais avec auſſi peu de ſçavoir, ajoûta-t'elle, que j'en ay, je n'entreprendray pas de juger finement entre deux beaux Tableaux, je craindrois de m'y tromper ; mais je crois eſtre aſſurée de ne loüer jamais ce qui ſera mauvais, & qu'on ne me verra pas blâmer ce qui ſera excellent. En mon particulier, dit Ericlée, je cherche la reſſemblance aux portraits, comme je l'ay déja dit, & de belles couleurs bien vives à tous les autres tableaux. Ah ! ma chere Ericlée, reprit Melanire, vous ne pouviez rien dire qui marquât mieux voſtre peu de connoiſſance en peinture, & je ne ſçay pourquoy vous avez voulu

voulu estre de cette partie. C'est, reprit-elle agreablement en soûriant, pour essayer de me corriger de mon ignorance, & même pour vous divertir par les bizarres jugemens que vous m'entendrez faire; Mais pour vous découvrir toute l'ignorance dont je fais profession, c'est que n'ayant jamais pû trouver beaucoup de plaisir à me remplir la memoire de ce qu'on appelle Fable; je ne connois rien à tous les tableaux dont le sujet est pris de là, & excepté quelques-unes que j'ay apprises aux Opera & aux Comedies, comme Phaëton, Circé, Pyrame, & Thisbé, je n'y entends presque rien, & je serois forcée de

demander ce que c'est. De grace, reprit Artelice, dites-nous si vous vous connoissez mieux en Histoire, car il y a autant de sujets de tableaux pris de l'une que de l'autre. Je connois fort bien Alexandre, repliqua Ericlée, car le fameux le Brun en a fait un Tableau, que tous les connoisseurs disent estre admirable, où l'on voit la mere de Darius à ses pieds, accompagnée de plusieurs Princesses; & je viens de connoître Didon qui se tuë sur son bucher, qu'une belle Traduction de Virgile en Vers, faite par Segrais, m'a fait connoître: Mais aprés cela, continua-t'elle en riant, ne m'en demandez pas davantage. Je

ſuis pourtant un peu plus ſça-
vante en Tableaux de devo-
tion, pourſuivit-elle, car ma
mere en a un grand cabinet
tout remply, & je diſcerne fort
bien la Madeleine d'avec ſain-
te Catherine; mais cela ne fait
pas que je connoiſſe ſi ces Ta-
bleaux ſont bien ou mal peints;
& pour vous parler ſinceremēt,
je ne m'occupe qu'à connoî-
tre le monde vivant, & je laiſ-
ſe & la Fable & l'Hiſtoire pour
les Sçavans, qui veulent ap-
prendre à vivre parmy les
morts. Mais, reprit Melanire,
ſi on ne ſçait un peu la Fable
on ne peut pas prendre plaiſir
à la pluſpart des beaux Vers
en toutes langues; & vous ne
pouvez donc comprendre un

endroit de Malherbe ſi delicatement exprimé, que je vais vous reciter.

Telle n'eſt point la Cytherée
Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle ſort pompeuſe & parée
Pour la conqueſte d'un Amant;
Telle ne luït en ſa carriere,
Des mois l'inégale courriere,
Et telle deſſus l'oriſon
L'Aurore au matin ne s'eſtale,
Quand les yeux meſme de Cephale
En feroient la comparaiſon.

En effet, ajoûta Melanire, quiconque n'aura pas apris par la Fable que Cephale eſtoit fort amoureux, ne trouvera

rien en cet endroit qui luy plaiſe, ni en mille autres. L'Hiſtoire ancienne, reprit Timagene, a beſoin qu'on ſoit inſtruit de la Fable pour eſtre entenduë, & ce ſçavant Academicien des Ricourati de Padouë, qui eſt preſentement un des premiers hommes du monde pour la connoiſſance des Medailles, n'y entendroit ſouvent rien, s'il ne ſçavoit pas la Fable auſſi bien que l'Hiſtoire ; car un grand nombre de Medailles ont des revers que l'on n'entendroit pas, ſi on ne connoiſſoit tous les Dieux, toutes les Deeſſes de l'Antiquité payenne, & tous les Temples qu'on leur avoit dédiez. Cette

connoiſſance eſt encore neceſſaire pour connoître les belles Statuës, auſſi bien que les Medailles, comme on le vient de voir par la ſçavante conteſtation qui s'eſt faite pour decider ſi cette belle Statuë que la ville d'Arles a donnée au Roy eſt une Venus, ou une Diane. Mais toute ignorante que je ſuis en Fable, & en Deeſſes de l'Antiquité, reprit plaiſamment Ericlée, il me ſemble que ces deux Deeſſes ne devoient pas ſe reſſembler, & qu'elles devroient eſtre auſſi differentes l'une de l'autre, qu'une Veſtale l'eſt d'une Courtiſane de ce temps-là. Ah! ma chere Ericlée, dit Melanire, voſtre pretenduë igno-

rance est une affectation. Point du tout, repliqua-t'elle, car j'ay apris à connoître ce que c'est qu'une Vestale par un Tableau que l'illustre Theodamas avoit à son agreable maison de Carisatis, parce que l'incomparable Artenice, qui estoit l'ornement de son sexe & de son siecle, en beauté, en merite, & en vertu, luy avoit donné pour devise d'amitié, une Vestale qui gardoit le feu sacré, avec un mot Latin qu'on m'a dit qui signifie *Je le conserve* ; & cela estoit d'autant plus beau, qu'Artenice contoit parmy ses predecesseurs des Romains fort Illustres dés le temps de la Republique. Cela est bien

coloré, dit Timagene; mais qui vous a dit qu'il y avoit des Courtiſanes dans ce vieux temps-là. Je l'ay ſceu, dit-elle, dans un des volumes des Converſations nouvelles, où j'ay leu que le ſage Socrate avoit eſté une fois chez une femme de cette eſpece par curioſité, pour eſſayer de luy faire changer de vie. Croyez-moy, reprit Timagene, vous avez trop d'eſprit pour eſtre auſſi ignorante que vous le dites, & je veux vous en convaincre en vous montrant des peintures qui ſont icy. En diſant cela, il l'obligea de regarder un Tableau où la Fable de Narciſſe eſtoit repreſentée. Voyez, dit Timagene à Ericlée, ſi vous connoîtrez

connoîtrez ce que represente cet admirable paysage, où l'on voit un tres-beau garçon qui se regarde dans un ruisseau si tranquile, que vous y discernez son image fort distinctement ; & vous pouvez même remarquer qu'il la regarde avec tant d'affection, & avec un air si charmant & si amoureux, qu'il semble qu'il la veüille embrasser. Vous pouvez voir aussi, poursuivit-il, sur le derriere du tableau, entre des rochers environnez d'arbres, une figure de femme qui tend l'oreille, comme si elle attendoit que ce beau garçon parlât pour luy répondre ; mais avec un visage si maigre, si triste, & si

décharné, qu'on a beaucoup de peine à connoître qu'elle ait eu de la beauté. Je ne m'arreste point, ajoûta Timagene, à vous faire remarquer que ce paysage est merveilleux, sans avoir de ces couleurs vives que vous aimez tant; mais je vous demande seulement, si le dessein du Tableau est de l'Histoire ou de la Fable. Je vous ay déja dit, repliqua-t'elle en riant, que je sçay tout ce que j'ay vû en Opera; de sorte qu'ayant entendu chanter un Echo admirable aux Italiens, je voy bien que ce beau garçon est Narcisse, & que cette figure de femme si maigre & si hideuse, est une Nymphe dont on suppose qu'il estoit aimé,

& qu'il avoit méprisée. A ce que je voy, dit Polemon, la belle Ericlée est tout le contraire de celuy qui sçavoit toutes choses, & qui se trouva ne sçavoir rien; car elle dit ne rien sçavoir, & il se trouvera qu'elle sçait tout ce qu'elle feint d'ignorer. Timagene faisant alors passer la compagnie dans un autre lieu, il montra à Ericlée un Tableau de la décente d'Orphée aux Enfers, qu'elle soûtint ne connoître que pour l'avoir veuë en un Balet. En suite Timagene luy montra Atalante qui jettoit des pommes d'or, mais elle feignit de l'ignorer. Pour le Jugement de Pâris, qu'on luy fit voir, elle avoüa le connoî-

tre ; mais elle critiqua cette invention fort plaiſamment, & prit de là occaſion de dire, que la Fable ne mettoit devant les yeux que des folies, & qu'elle n'avoit jamais pû comprendre toutes les belles moralitez que des gens d'eſprit diſoient qu'elles contenoit. J'en excepte pourtant, ajoûta-t'elle fort agreablement, les Fables d'Eſope, dont je prefere les inventions à toutes les autres Fables ; car en un mot ſon Loup qui voit des Bergers qui mangent un Mouton, & qui leur dit, que ne diriez-vous point ſi je faiſois ce que vous faites, a un tres-bon ſens. Et ſon Rat de Village qui ſe tient plus heureux qu'un

Rat de Ville, eſt encore une morale fort juſte. Mais pour vos trois Deeſſes plus effrontées que la Courtiſanne que Socrate fut voir, quelle utilité peut-on tirer de cette Fable? Elle apprend aux Dames en general, reprit Melanire, que le trop grand deſir de paſſer pour belles les peut faire renoncer à toute la modeſtie de leur ſexe, & que la grande beauté met la conſtance des hommes à une dangereuſe épreuve, puiſqu'elle rend Pâris inconſtant. Cela eſt fort bien dit, reprit Timagene, & puis, les Fables qui repreſentent les vices ne laiſſent pas d'avoir un bon ſens; car en repreſentant la foibleſſe hu-

maine, elles en inſpirent l'horreur. Quoy qu'il en ſoit, dit Ericlée, ſi je voulois ſçavoir quelque choſe, j'aimerois mieux ſçavoir l'Hiſtoire que la Fable. Mais l'Hiſtoire, reprit Melanire, apprend une choſe qui me fait trembler, c'eſt qu'en toute l'eſtenduë des ſiecles, on voit plus de vices que de vertus; & je n'ay jamais pû lire la vie des douze premiers Ceſars que je trouvay à la campagne chez une de mes Amies, & le mal eſt qu'on ne voit pas toujours dans l'Hiſtoire, comme dans la Fable, & les Romans bien-faits, ou dans les Comedies regulieres, le vice puni, & la vertu recompenſée. Ce que vous dites eſt veritable,

reprit Polemon, mais on peut dire en faveur de l'Hiſtoire, qu'il paroiſt que puiſque l'homme eſt citoyen du monde, ſi on peut parler ainſi, il eſt honneſte qu'il ſçache qui ſont ceux qui l'ont habité avant luy. Il eſt vray, dit Ericlée, mais il me paroît qu'on le ſçait ſi douteuſement, que j'aime preſqu'autant n'en rien ſçavoir, ou n'en ſçavoir guere. Et puiſque j'ay entendu dire à un de mes Amis fort ſçavant, que ſept Villes ont diſputé à qui ſeroit honnorée de la naiſſance d'un grand Poëte, que mon ignorance ne me permet pas de nommer : On peut juger de là, de combien de choſes douteuſes l'Hiſtoire eſt

composée, & si en pensant remplir son esprit de veritez, on ne le remplit pas souvent de mensonges. Cela est fort bien appliqué pour une belle ignorante, reprit Timagene en riant, qui n'ose nommer Homere, & vous parleriez encore plus fortement, si on vous disoit qu'on ne peut decider avec certitude de quelle maniere mourut Calistene; car les propres Courtisans d'Alexandre, qui le fit mourir, en parlent si diversement, qu'on peut prendre telle opinion qu'on veut là-dessus, quoy que la plus generale soit qu'il mourut d'une mort violente & fort cruelle, & il faut convenir sincerement qu'on ne trouve

pas toujours la verité exacte dans le détail des évenemens, ni de l'Hiſtoire ancienne, ni de la moderne : de ſorte qu'il faut la regarder comme on regarde une Carte univerſelle du monde, qui vous fait du moins voir la juſte ſcituation de ſes principales parties, les diverſes Mers, les grands Fleuves, les bornes des Empires, des Royaumes, des Provinces, & les Villes principales, & qui vous cache ce qui fait pourtant la plus grande étenduë de l'Univers. Mais cependant ce grand & vaſte objet de toute la terre ne laiſſe pas d'inſtruire & de plaire. Il en eſt de même de l'Hiſtoire, & quand on s'y veut appliquer, il eſt fort

agreable de ſe remplir l'eſprit de cette viciſſitude continuelle qui a fondé & détruit tant d'Empires differens, dont on ne connoît plus que le nom; tant baſti de fameuſes Villes dont il ne reſte que le doute du lieu où elles eſtoient ſcituées; tant de belles inventions perduës, & tant d'autres nouvellement trouvées. La naiſſance & la perfection de tous les Arts, & de toutes les Sciences, l'enfance de la Philoſophie, s'il faut ainſi dire, & tous les changemens qui y ſont arrivez: Tant de Dieux, de Deeſſes, & de fauſſes Religions renverſées pour honorer le triomphe de la veritable; en un mot ce nombre innombra-

ble de choſes paſſées que l'Hiſtoire montre à un eſprit bien-fait, l'inſtruit en le divertiſſant. Vous voyez donc bien, dit Ericlée, que j'ay raiſon de dire que ſi je voulois ſçavoir quelque choſe je prefererois l'Hiſtoire à la Fable. Perſonne ne vous diſputera cela, repliqua Timagene, mais la belle Melanire & moy vous diſons que la connoiſſance de la Fable eſt neceſſaire à celle de l'Hiſtoire, & que la pluſpart des beaux Vers, comme on l'a déja dit, demandent qu'on la ſçache pour les bien entendre, & pour les loüer juſtement: Et puis, pourſuivit-il, j'ay encore à vous dire, que la pluſpart des Fables ont un fondement

historique, que l'opinon des peuples a changées, & que ceux qui ont travaillé en ſuite ont ajuſtées à leur deſſein. Mais permettez-moy, ajoûta-t'il en donnant la main à Ericlée, de vous montrer encore un Tableau qui vous fera peut-eſtre comprendre que la Fable n'eſt pas ennemie de la morale, & qu'elle a des objets d'horreur qui peuvent contribuer à faire aimer la vertu. En diſant cela Timagene fit entrer Ericlée, ſuivie de toute la compagnie, dans un cabinet fort propre & fort bien meublé, qui donnoit ſur un beau Jardin, & luy montra un grand Tableau dont l'ordonnance eſtoit tres-belle, où le jour & l'ombre eſtoient

admirablement bien placez, & qui estoit parfait en sa maniere. Cependant dés qu'Ericlée eut jetté les yeux sur ce Tableau, elle fit un grand cry, & regardant Timagene, ah! pour ce Tableau-là, luy dit-elle, on ne peut pas douter que le sujet ne soit pris de la Fable, car la Nature n'a jamais fait de femme qui ait eu de couleuvres à la teste au lieu de cheveux, ni un air si malin, si triste, si have, ni si affreux, que la figure que je voy à l'entrée d'une caverne. Hastez-vous donc, poursuivit-elle, de m'expliquer cette peinture. Pour moy, dit Melanire, je croy connoître que c'est une Fable des Metamorphoses

d'Ovide; & Pallas qui parle à cette terrible perſonne me le fait juger. La belle Melanire a raiſon, dit Timagene à Ericlée, l'Envie, que repreſente cette terrible figure, eſtoit parmy les anciens une Deeſſe pleine de malignité, à qui ils rendoient des honneurs pour ſe garantir de ſa fureur, ou pour l'employer à leur vengeance. Virgile la met entre les domeſtiques de Pluton; & Ovide la peint comme on la voit dans ce Tableau. Vous voyez derriere elle cet Antre obſcur qu'il feint qu'elle habite, où le Soleil n'entre jamais, où il dit qu'il fait toujours froid, eſtant remply d'un broüillard épais. Vous entre-voyez pourtant,

ajoûta-t'il, plusieurs viperes à demy mangées, dont on dit que l'envie fait sa nourriture ordinaire. Vous voyez encore que l'envie est pasle, qu'elle a les yeux enfoncez, & le regard de travers, & l'on juge assez à sa mine qu'Ovide a raison de supposer qu'elle ne soûrit jamais, si ce n'est des malheurs d'autruy; qu'elle ne dort point, que ses dents sont toutes jaunes, & que le venin qu'elle a dans le cœur sort de sa bouche, & envenime toutes ses paroles. Vous voyez qu'outre ses cheveux en serpens noüez au haut de sa teste, elle en porte trois plus grands d'une main, & que de l'autre elle tient une hydre à sept

reſtes. Vous voyez même qu'un autre grand ſerpent luy ronge le ſein, & que le Peintre a fort bien fait remarquer que l'air noble de Pallas la chagrine, & que ſa preſence luy fait peine. Je voy tout ce que vous dites, repliqua Ericlée, & je louë fort Ovide d'avoir repreſenté l'Envie d'une maniere ſi affreuſe, car c'eſt le plus lâche de tous les vices. Adjoûtez, reprit Melanire, que c'eſt pourtant le plus ordinaire, & le plus difficile à connoître, & en autruy, & en ſoy-même, & qui cependant eſt la ſource de mille méchantes actions. Mais comme je me connois peut-eſtre moins mal en monde qu'en peinture, ny

en

en Fable, ny en Hiſtoire, dit Ericlée, ne ferions-nous pas mieux, ne fuſt-ce que pour vous accommoder à mon ignorance, d'examiner l'envie en elle-même, au lieu de la repreſenter telle qu'elle eſt ſortie de l'imagination du Peintre & du Poëte: Je connois des envieux & des envieuſes en grand nombre, & peut-eſtre n'y aura-t'il qu'à vous dire ce que je leur voy faire tous les jours pour vous peindre l'envie au naturel de ſes plus vives couleurs. Ericlée a raiſon, dit Melanire, & comme il n'y a que ce ſeul Tableau dans ce cabinet, nous ne ſerons guere interrompus par les curieux en peinture. Il

me ſemble même, ajoûta-t'el-le, que de toutes les paſſions l'envie eſt celle qu'on diſtingue le plus imparfaitement, comme je l'ay déja dit. Vous avez raiſon, Madame, repliqua Timagene : une grande partie des vices, pourſuivit-il, ſont quelquesfois des vertus dans leur commencement, mais pour l'ordinaire l'envie eſt envie dés ſa naiſſance, elle n'a même point de nom qui la déguiſe comme les autres mauvaiſes habitudes. L'avarice pour ſe cacher s'appelle œconomie ; le prodigue dit qu'il eſt liberal ; le temeraire veut paſſer pour vaillant, l'hypocrite pour devot, mais l'envieux ne peut colorer

ſon vice, il faut qu'il le cache, ou qu'il le nie; car l'honneſte émulation, que de grands hommes ont appellée l'aiguillon de la vertu, & qui bien loin d'eſtre blâmable merite d'eſtre loüée, n'eſt pas envie. J'en conviens, dit Ericlée; mais de l'émulation exceſſive, il eſt aiſé de paſſer à l'envie. Cela peut quelquesfois arriver, dit Polemon, mais pour l'ordinaire l'envie eſt toujours vice, & elle naiſt ſouvent de la propre malignité de l'envieux: l'orgueil & la preſomption la font naiſtre quelquesfois, & cette lâche paſſion eſt ſi deteſtable, qu'on ne tombe jamais d'accord d'eſtre envieux,

non plus que d'eſtre ingrat. Je penſe même, dit Artelice, qu'on peut dire ſans menſonge, que les envieux ſont plus ſujets à l'ingratitude que les autres. Vous avez raiſon, reprit Timagene, car un veritable envieux porte même envie à ceux qui luy font du bien. L'ambition, ajoûta-t'il, fait auſſi quelquesfois naiſtre l'envie, comme l'amour fait naître la jalouſie : mais quoy qu'elles produiſent ſouvent des effets qui ſe reſſemblent, elles ſont pourtant fort diſſemblables. En effet, dit Ericlée, c'eſt un excés d'amour qui fait naître la jalouſie, & l'envie, comme on l'a fort juſtement dit, naiſt de la ma-

lignité de l'envieux. Un jaloux, ajoûta Melanire, peut ceſſer de l'eſtre par la connoiſſance qu'il aura de l'innocence de ſa femme, ou de ſa maîtreſſe; mais l'envieux ne peut ceſſer d'avoir de l'envie qu'en voyant perir tous ceux qui ſont l'objet de cette lâche paſſion dans ſon cœur. Mais ſi l'envie meurt avec celuy qu'on envioit, pourſuivit-il, la haine qu'elle a fait naître ne meurt pas, & l'envieux hait & ternit la memoire de ceux qu'il avoit enviez pendant leur vie; & la malignité de cette lâche paſſion eſt ſi grande, qu'on diroit que la mort de celuy à qui l'envieux porte envie le doit rendre immortel. Cela eſt fort bien

examiné, dit Timagene, & c'eſt ce qui a fait raporter à un Autheur fort connu ce qu'a dit agreablement un ancien Pere, pour bien inſpirer l'horreur de ce vice ; que ſi un envieux pouvoit eſtre en Paradis ſans eſtre heureux, il y ſouffriroit plus qu'en Enfer. Cela eſt plaiſamment, & juſtement exprimé, dit Ericlée, car rien n'eſt plus malheureux qu'un envieux. Je connois une Dame, ajoûta-t'elle, que je ne nommeray pas, dont l'envie ronge le cœur ; & comme cette paſſion multiplie tous les objets, elle luy fait voir les plus legeres imperfections d'autruy comme d'horribles defauts, & de mediocres richeſſes de ſon

prochain comme des treſors immenſes, & l'envie dans ſon cœur s'attache à toutes ſortes de choſes : En effet, elle porte envie à la beauté, à la danſe, à l'eſprit, à la voix, & même aux habillemens de toutes celles qu'elle appelle ſes Amies ; mais comme elle eſt aſſez adroite, il eſt aſſez difficile de s'apercevoir qu'elle eſt envieuſe, parce qu'elle n'eſt pas de ces envieuſes groſſieres qui blâment tout ce que les autres loüent ; elle eſt plus fine que cela, car elle ſçait l'art d'affoiblir toutes les grandes loüanges qu'on donne en ſa preſence à ceux qu'elle envie, ſans s'y oppoſer directement. Cela me paroiſt aſſez difficile à

faire, reprit Artelice, & je ne le conçois pas bien. Elle le fait pourtant admirablement, reprit Ericlée, & il n'y a que trois jours que loüant devant elle une perſonne qui danſe en effet auſſi bien qu'on peut danſer, elle dit d'un ton douteux & languiſſant, il eſt vray qu'elle danſe aſſez bien, mais je vy une autre Dame maſquée au dernier Bal où je fus, qui danſe mille fois mieux. Comme je connois le fond de ſon cœur, pourſuivit Ericlée, & que j'ay eſté quelquesfois l'objet de ſon envie, je pris plaiſir à loüer toutes ſortes de gens, & elle épuiſa ce jour-là toutes les ruſes malignes que l'envie peut ſuggerer ; tantoſt en m'accu-

ſant

ſant d'eſtre flateuſe ; une autre fois de loüer un peu trop par intereſt ; quelquesfois même ſon ſilence ſervoit à cacher ou à montrer ſon envie ; en un mot, ſans s'oppoſer directement à ce que je diſois, on peut dire qu'elle fit autant de Satyres que je fis d'Eloges. Je devine de qui vous voulez parler, dit Timagene, & cela eſt aſſez ordinaire, car la conſolation d'un envieux, lorſqu'il ne peut faire qu'on le croye auſſi homme d'honneur que celuy à qui il porte envie, eſt de dire du moins que celuy qu'on loüë n'eſt pas le ſeul vertueux ; & que d'autres qu'il nomme, & qu'il loüë avec excés pour le

rabaiſſer, le ſont plus que luy. Pour l'envieuſe dont parle Ericlée, dit Melanire, c'eſt une des moins malignes ; car j'en connois une autre qui ſans ſe donner la peine de ſe contraindre, joint la médiſance & la calomnie à l'envie, & ne fait nulle difficulté de dire qu'elle a ſçû & qu'elle a vû des choſes qui n'ont jamais eſté. Mais ne vous ſemble-t'il pas, reprit Ericlée, que les veritables envieux ont une phiſionomie particuliere, qui découvre le venim de leur cœur. Il y en a ſans doute de cette eſpece, dit Timagene, & c'eſt ce qui a fait dire à un Philoſophe de l'Antiquité, que l'envie conſume l'en-

vieux, comme la roüille le fer; mais il y en a aussi qui se déguisent admirablement. Un Poëte de la même Antiquité, reprit Polemon, a dit la même chose que le Philosophe, mais en d'autres termes. Voicy les Vers.

Puisque l'Envie au teint blesme,
Sans raison comme sans choix,
Hait tout ce que le Ciel aime,
C'est une injustice extresme;
Elle est juste toutesfois
Se punissant elle-mesme.

Ces Vers sont fort jolis & fort justes, dit Artelice, mais

apprenez-moy où il faut borner l'émulation, dont ce me ſemble on a déja dit un mot en paſſant; car je ſuis contrainte d'avoüer que dans le commencement de ma vie, je n'aurois rien apris ſi on n'avoit loüé devant moy des perſonnes qui faiſoient fort bien ce qu'on vouloit que j'appriſſe. J'en puis dire autant, dit Polemon, & je ne croy pourtant pas eſtre envieux. Cela eſt fort aiſé à diſtinguer, interrompit Timagene, & pour s'en éclaircir en voicy ce me ſemble les regles. Quand on loüe juſtement quelqu'un en la preſence d'une perſonne dont le cœur eſt bien-fait, elle le loüe elle-

même avec quelque ſorte de plaiſir, & ſent naiſtre dans ſon cœur le deſir d'égaler, même de ſurpaſſer ceux qu'elle louë ; cela eſt noble, cela eſt juſte, cela eſt loüable ; mais l'envieux ſonge moins à égaler & à ſurpaſſer la gloire des autres, qu'à la ternir, & qu'à l'aneantir. L'émulation, pourſuivit-il, parmy les honneſtes gens produit le même effet, qu'ont produit tous ces jeux celebres de l'Antiquité, comme les jeux Olimpiques, ceux de Nemée, & tant d'autres. En effet tous ceux qui pretendoient à l'honneur de remporter le prix, avoient cette noble émulation qui fait deſirer de ſurpaſſer les autres ; mais ſans haine ;

ſans chagrin, & ſans jalouſie; & pour marque de cela les plus ardents à remporter la victoire, eſtoient les premiers à s'aller réjoüir avec le victorieux. Cela eſt fort galemment apliqué, dit Ericlée, mais je ne voudrois pas aſſurer qu'il n'y eût pas eu quelque pretendant qui paſſaſt les bornes de l'émulation. Je n'en voudrois pas répondre non plus que vous, dit Polemon, car l'envie ſe trouve par tout; & puiſque dans l'Antiquité il s'eſt trouvé un envieux qui entendant loüer un tres-bon Prince, eut l'audace de dire, pour ternir cette juſte loüange, & comment ſeroit-il bon, il n'eſt pas mauvais aux méchants, il n'eſt pas im-

possible qu'il se soit trouvé des envieux en ces occasions. L'envie, reprit Timagene, naist plûtost entre personnes égales qu'entre les autres ; & c'est pour cette raison qu'elle est plus ordinaire & plus dangereuse dans les Republiques, que dans les Monarchies ; & generalement parlant les Rois sont plus exposez à estre haïs qu'enviez, & ceux qui se sont élevez par leur vertu font plûtost naistre l'envie que les autres. Mais pour les grands Rois qui se sont distinguez par leur valeur, par leurs conquestes, & par d'heroïques vertus, on peut dire qu'ils sont au dessus de l'envie, & même de la haine ; & c'est pour cela

que Plutarque a dit qu'il n'y a rien dans l'Hiſtoire qui donne lieu de croire que Cyrus & Alexandre ayent jamais eſté l'objet de l'envie ; ajoûtant que comme le Soleil fort élevé à midy ne fait point d'ombre, de même les grands Roys qui s'élevent par leurs grandes actions & par leurs vertus au deſſus de tous les autres de leur rang, ne font pas naiſtre l'envie. Selon cette regle, dit agreablement Ericlée, Loüis Quatorziéme ne ſera jamais envié. Non, reprit Timagene, & l'envie eſt un monſtre qu'il a ſurmonté, en ſurmontant, comme il a fait, la triple alliance, qui eſtoit pourtant un eſpece de monſtre que l'envie

& la jalouſie avoient fait naî-
tre ; & ſi le Cavalier Bernin s'é-
toit aviſé de repreſenter le
Roy en Hercule, il auroit mis
en baſſe taille au pied deſtal
de ſa belle ſtatuë, la défaite de
ce monſtre parmy toutes ſes
grandes actions, auſſi bien que
l'Hereſie vaincuë. On peut
même ajoûter, pourſuivit-il,
qu'il eſt humainement impoſ-
ſible qu'il ait jamais eu un ſeul
mouvement d'envie, n'y ayant
rien en toutes les quatre par-
ties du monde qui puiſſe luy
en donner la moindre tenta-
tion; & ſi quelque choſe man-
que à ſon bon-heur, c'eſt de
n'avoir pas dans ſon ſiecle des
Rivaux tels qu'il les luy fau-
droit en l'amour qu'il a pour

la Gloire. Mais de grace, dit agreablement Melanire, ditesmoy un peu ſi ces larmes d'Alexandre pour les victoires de ſon pere, qu'on a tant loüées, n'eſtoient pas en quelque ſorte des larmes d'envie, revêtuës d'une apparence d'amour heroïque de gloire? Cette penſée eſt fort delicate, & n'eſt pas ſans fondement, dit Timagene, puiſque dans la ſuite de la vie d'Alexandre on crut que l'envie fut la veritable cauſe de la mort de Clitus, & cela contribua peut-eſtre à la grandeur du repentir d'Alexandre; & il ne faut pas s'imaginer que l'envie ne ſoit pas quelquesfois un defaut paſſager dans l'ame des plus grands

hommes, parce qu'il arrive assez souvent qu'on ignore soy-même qu'on est envieux: l'Histoire en montre plusieurs exemples, & tout le monde sçait qu'Aristide, reconnu pour le plus sage de tous les Grecs, portoit envie à la gloire de Themistocle, & ne la pouvoit souffrir. Ce grand Capitaine, reprit Polemon, eut donc ce qu'il avoit desiré, car estant jeune il s'affligeoit de n'avoir encore rien fait qui meritât qu'on luy portât envie. Mais, comme je l'ay déja dit, ce petit mouvement d'envie passe comme un nuage que la vertu dissipe, & pour preuve de ce que je dis, l'interest public reconcilia genereuse-

ment les deux grands Hommes que je viens de nommer. L'envie n'eſt pas ſeulement le vice des particuliers, c'eſt celuy des Villes, & des Nations; on a vû même quelquesfois des peuples entiers ingrats, dont l'envie faiſoit naître l'ingratitude. Les Etoliens devinrent envieux de la gloire des Achayens, ils ſe liguerent lâchement avec Antigonus; mais le prudent & vaillant Arate acquit une nouvelle gloire, & les punit comme de foibles envieux. Je ne mets pas en ce rang la grande émulation qui ſe trouva entre Rome & Cartage; car ce qui fait faire de grandes actions n'eſt pas envie. On a vû dans ce ſie-

cle le Cardinal de Richelieu, & le Comte Duc d'Olivarés, avoir de cette noble émulation, & s'il y eut quelque mouvement caché d'envie, ce fut ſans doute dans le cœur du Miniſtre Eſpagnol, & point du tout dans celuy du François. Ne remarquez-vous pas, dit Cleonte, qu'il eſt fort ordinaire que l'envie nuiſe plus à l'envieux qu'à ceux qui ſont enviez, & l'on peut même aſſurer que l'envieux ſe met luy-même au deſſous de celuy qu'il envie. C'eſt une maxime aſſez commune, dit Ericlée, de dire qu'il vaut mieux eſtre envié que de faire compaſſion, mais pour moy j'aimerois mieux faire compaſſion que

d'eſtre envieuſe ; car aprés tout l'envie eſt une petiteſſe de cœur. Ce qu'il y a de remarquable, dit Polemon, c'eſt qu'on ne peut connoiſtre à l'air d'un envieux s'il luy eſt arrivé quelque malheur, ou quelque bonheur à celuy qu'il envie, eſtant également affligé de l'un & de l'autre. Cependant quelque lâche que ſoit l'envie, c'eſt ſouvent l'orgueil & la preſomption qui la font naiſtre, & c'eſt pour cela qu'il eſt plus dangereux de ſe flatter ſoy-même, que de flatter les autres; car ſi on ne ſe flattoit jamais, les loüanges ne donneroient ny orgueil, ny preſomption, & par conſequent l'envie ne pourroit naiſtre par

cette voye; de ſorte que comme l'humilité eſt proprement l'unique preſervatif de l'envie, & que la preſomption l'attire, il faut bien ſonger à ne ſe flatter jamais ſoy-même. Cela eſt un peu difficile, dit Artelice, & je ſuis perſuadée que les plus ſages ſe flattent quelquesfois un peu en quelque choſe. Vous avez raiſon, dit Melanire, mais je ſuis perſuadée que pour éviter l'envie dans ſon propre cœur il faut l'accoûtumer à rendre juſtice au merite des autres, & même à ſes propres ennemis, & qu'il eſt encore bon de conſiderer l'inutilité de l'envie pour en connoiſtre la baſſeſſe, & la mépriſer. Cela eſt fort bien dit, reprit Ericlée,

mais je voudrois bien ſçavoir pourquoy il n'y a point de loy contre l'envie. C'eſt Madame, reprit Timagene, parce que c'eſt un vice qu'on ne peut prouver, & qu'il ſe cache dans le cœur de l'envieux, & qu'il n'a qu'à le nier pour n'en pouvoir eſtre convaincu : ce n'eſt pas qu'on ne la voye & qu'on ne la connoiſſe, mais c'eſt d'une maniere qui ne peut paſſer pour preuve ſelon les loix humaines, & c'eſt un crime dont la punition eſt reſervée au Ciel. Mais, dit Artelice, y a-t'il eu des Rois envieux. Ouy, Madame, reprit-il, on peut dire que l'envie s'étend depuis le ſceptre juſqu'à la houlette, depuis la couronne juſqu'à la

cale, pour parler comme Sarrasin a parlé dans la Pompe funebre de Voiture. En effet, Neron fut si envieux de choses au dessous de luy, qu'il fit mourir un Poëte par l'envie qu'il portoit à ses Vers : & l'Empereur Adrien fit aussi mourir Apollodore Architecte par une même cause. Il ne faut donc pas oublier, dit Polemon, que ce terrible Empereur qui souhaitoit que tout le peuple Romain n'eût qu'une teste pour la pouvoir couper, forma le dessein de faire mourir Seneque, parce qu'il avoit admirablement bien plaidé une cause en plein Senat ; & il auroit executé ce dessein que l'envie luy avoit fait prendre, si une de

ses Esclaves, qu'il aimoit, ne l'eût assuré que Seneque estoit pulmonique, & qu'il mourroit bien-tost, & ce dangereux mal qui fait souvent mourir ceux qui en sont atteints sauva la vie à ce grand homme. Enfin, reprit Timagene, l'envie s'estend par tout, & nous voyons tous les jours, poursuivit-il en riant, des miserables qui demandent l'aumône, porter envie aux aveugles des Quinze-vingts. Mais Neron & Caligula estoient des monstres comme l'envie, dit Melanire. J'en conviens, dit Timagene, mais ce monstre là n'est pas comme les autres monstres, dont il y en a plus en Affrique qu'aux autres parties du mon-

de, & cela a eſté connu dés les temps les plus anciens, car Heſiode que la modeſtie d'Ericlée luy fera dire n'avoir connu que dans Clelie, dit dans un de ſes Poëmes, qu'il y a une bonne & une mauvaiſe Diſcorde, voulant dire une bonne & une mauvaiſe émulation; & il dit en plus forts termes en un autre endroit, que l'envie eſt inſéparable de ceux qui ſont de profeſſion égale, ſoit parmy les Guerriers, les Sçavans, & ceux qui s'appliquent aux beaux Arts: mais puiſqu'il ſe trouve quelquesfois de l'envie parmy les Philoſophes de l'Antiquité, & qu'il y en a encore parmy leurs décendans à travers tant de

siecles, il ne faut pas s'estonner de voir tant d'envieux dans l'Histoire de tous les temps, & dans le nostre. Je vous assure, dit Ericlée, que l'égalité de la profession n'est pas toujours necessaire à faire naistre l'envie, car je connois un Cavalier naturellement fort envieux que j'ay vû porter envie à un homme à qui le Roy donnoit un Evesché ; & j'ay vû aussi un Abbé envier un de ses Amis qu'on faisoit Lieutenant General dans une grande Armée. Je devine de qui vous voulez parler, reprit Polemon, mais ce qu'il y a encore de rare à remarquer, c'est que lors qu'un grand Roy fait quelque chose d'éclatant pour quel-

qu'un, tout le monde s'empresse à loüer ce quelqu'un en public, & à le déchirer en particulier: Cependant on va visiter celuy qui a receu la grace, & on luy fait de grands complimens, & le jour même si plusieurs envieux se trouvent ensemble ils changent de discours; il faut avoüer, dira l'un, que cet homme a une étoile bien favorable, car le merite tout seul ne fait pas de ces choses là; au contraire, dira un autre, le merite nuit souvent à la fortune, mais l'intrigue vient à bout de tout: dites plûtost la bassesse rempante, dira un autre. Enfin, poursuivit Polemon, il arrive assez souvent qu'avant que se separer

ces envieux, malgré tous les complimens qu'ils ont faits, murmurent contre le Prince qui a donné, & contre celuy qui a reçû le bien-fait ; de sorte qu'on ne peut trop loüer la Fable d'avoir voulu faire horreur de l'envie en la dépeignant si affreuse. Elle a même fait encore plus, ajoûta-t'il, car elle a exposé à nos yeux de beaux exemples contre l'envie. En effet, elle suppose que l'amitié de Pollux & de Castor son frere estoit si pure & si parfaite, que Pollux ne voulut pas estre Dieu sans son frere, & aima mieux n'estre que demy-Dieu avec Castor: & Homere nous represente l'amitié d'Achilles & d'Ajax

ſans envie; quoy qu'en un autre endroit il nous montre Dedale envieux de ſon neveu Achille, & de Palamede; car comme la Fable eſt un tableau de la vie humaine, il y a de bons & de mauvais exemples, les uns pour en inſpirer l'horreur, les autres pour eſtre imitez; & ceux qui les premiers ont inventé les Fables ont bien connu que ſi on ſeparoit la gloire de la vertu, il y auroit peut-eſtre moins de vertueux. En effet, toutes les Apotheoſes dont l'Hiſtoire Romaine eſt remplie, ne ſe faiſoient que par la raiſon que je dis, ou pour ſatisfaire la vanité de ceux qui ſuccedoient à ceux qu'on Deïfioit. Mais à ce que

je voy , dit Ericlée, l'envie ſe peut trouver par tout. N'en doutez nullement , Madame, dit Timagene, l'eloquence eſt fort ſuſceptible de cette paſſion, & ceux-même qui par la ſainteté de leur caractere ſont obligez de faire deteſter l'envie , & qui parlent effectivement contr'elle, peuvent quelquesfois eſtre envieux eux-mêmes. Ah ! s'écria Melaniré, c'eſt porter l'envie bien loin, & j'ay eu des Amis , & en ay encore , qui loüent avec plaiſir ceux qui font fort bien les mêmes choſes en quoy ils excellent : J'ay auſſi des Amis tres-braves qui loüent avec exageration les belles actions des autres , & ne parlent jamais des

des leurs. Je connois encore des gens qui écrivent parfaitement, & qui ne blâment que dans leur propre cœur ceux qui écrivent mal, soit en Vers, soit en Prose. Ces gens-là, reprit Timagene, seroient donc capables de parler comme fit une fois Socrate, aprés avoir lû un livre d'Heraclite remply de beaucoup d'obscuritez en plusieurs endroits; car il dit avec une modestie admirable, que tout ce qu'il en avoit entendu luy sembloit tres-beau; & qu'il ne doutoit pas que ce qu'il n'entendoit point ne le fust aussi. Ah! pour cela, dit Ericlée, c'est porter la modestie trop loin, & si je voulois je dirois que Socrate voulut seule-

ment faire connoître, d'une maniere fort delicate, qu'il y avoit du galimathias dans ce Livre; car assurément ce qu'il n'entendoit pas ne pouvoit estre entendu. Mais sçavez-vous bien, Madame, reprit Timagene en soûriant, que presentement à la veuë de l'affreuse figure de l'envie, & en parlant contre l'envie, je suis moy-même devenu envieux. En effet, poursuivit-il, vostre pretenduë ignorance me la fait devenir; car le moyen de ne porter pas envie à une personne, qui sans avoir eu la peine de rien apprendre, en sçait plus que Polemon, que Cleonte & moy n'en pouvons sçavoir. Ah! Timagene, s'écria

Ericlée en ſe levant, vous vous trompez au nom que vous vous donnez, car vous n'eſtes pas envieux, vous eſtes flateur; & comme vous avez dit que la flaterie fait naître la preſomption, & la preſomption l'envie, ne me flatez pas davantage, car je ne veux jamais eſtre envieuſe. Polemon & Cleante ſe joignirent à Timagene, & Melanire & Artelice la remercierent d'avoir eſté cauſe d'une Converſation où il y avoit tant à profiter. Et pour n'en perdre pas le ſouvenir, cette aimable troupe achetta le Tableau de l'envie, le joüa, & le hazard le donna à Timagene, qui en avoit ſi bien parlé; mais il l'envoya le len-

demain à Ericlée, qui fut contrainte de l'accepter par le jugement de la Compagnie.





DE
LA PARESSE.
A MADAME****

Vous m'ordonnez, Madame, de vous rendre un conte exact d'un petit voyage que j'ay fait à la campagne, & sur toutes choses de vous raporter fidelement une Conversation dont on vous a parlé, & je vois bien qu'il faut vous obeïr. Je n'ay du moins pas à vous represen-

ter le merite des perſonnes qui furent de cette partie, vous connoiſſez toutes les grandes qualitez de Clarinte, chez qui nous eſtions, la beauté & l'agrément de Nerée, & les charmes de Meliſſe, malgré la langueur pareſſeuſe dont on luy fait ſouvent la guerre. Vous n'ignorez pas non plus que Poligene ſçait tout ce qu'un homme de ſa qualité peut ſçavoir. Que Tiſandre & Telamon ſont auſſi de fort honneſtes gens, & que la diverſité de leur humeur ſert à rendre la Converſation plus divertiſſante. Mais comme vous n'avez jamais eſté à l'agreable maiſon de Clarinte, je veux vous en donner une idée, ſans

vous en faire une deſcription fort étenduë, parce que ce fut en quelque ſorte la ſingularité de ce lieu-là, qui ſervit à tourner la Converſation de la maniere que je vous la raporteray. Comme j'eſtois partie matin j'arrivé environ à onze heures chez Clarinte, & je puis vous aſſurer que jamais ſolitude ne fut plus ſolitaire que celle-là; car depuis qu'on a quitté le grand chemin, & qu'on eſt entré dans la Foreſt, on ne rencontre perſonne, à peine le chemin eſt-il frayé, & comme il n'eſt pas fort large on eſt toujours ſous des berceaux naturels, tres-agreables en Eſté. Au ſortir de la Foreſt on trouve de fort belles prairies, &

l'on voit dans un valon peu profond d'une assez vaste étenduë, traversé d'une petite riviere, une maison regulierement bastie sans beaucoup de magnificence. L'avant-cour est gazonnée, la seconde est pavée d'une espece de pavé qui ressemble à du marbre, avec une fontaine au milieu qui ne jalit pas. Le vestibule est clair & d'une belle structure, sans grands ornemens. Comme j'arrivay on me dit que la compagnie se promenoit dans un bois que je vis au delà d'un parterre, & comme c'estoit un de ces beaux jours d'Esté sans Soleil, & pourtant sans pluye, sans vent, & sans grande obscurité; je traversay le

parterre avec plaiſir, conduite par un Eſcuyer de Clarinte, & j'entray dans une allée fort ſombre & fort agreable, croiſée de pluſieurs autres, toutes avec des veuës ſolitaires & mélancoliques à chaque bout. Je tournay dans une plus petite que celle où j'eſtois, qui aboutiſſoit à un Rondeau ruſtique, bordé de roſeaux, & couvert de Cygnes. Je vis en pluſieurs endroits de ce bois de fort belles figures, mais fort particulieres; car tout y parle de l'humeur de celuy qui avoit fait baſtir cette maiſon. Il eſtoit Ayeul de Clarinte, & comme il fut rebuté de la Cour par quelques mauvais ſuccés, il laiſſa des marques de ſon averſion

pour le monde, & de ſon inclination pour tout ce qui peut avoir raport à l'oiſiveté. En un endroit eſt une belle figure de marbre qui repreſente le Dieu du ſilence ; en un autre on voit une Venus couchée negligemment, & trois petits Amours endormis auprés d'elle. D'un autre coſté paroiſt une fort belle perſpective qui repreſente Morphée accompagné d'une multitude de ſonges, & de tout ce qui luy convient ſelon la Fable ; & en une autre on voit encore un Berger apuyé nonchalemment contre un arbre, & ſes moutons couchez à l'ombre qui ruminent, & ſon chien endormy couché auprés d'eux. Mais ſans

m'arrester davantage à vous décrire mal tout ce que je vis, j'arrivay à un cabinet où estoit la compagnie que je cherchois, & je vis sur la porte ces Vers gravez en gros caracteres d'or sur du marbre blanc :

Qui cherche le repos le peut
trouver icy,
Mais quiconque a le cœur remply
d'un vain soucy,
Porte ailleurs son inquietude,
Car cette aimable solitude
Ne donne la felicité
Qu'à la charmante oisiveté.

Pendant que je m'amusois à lire ces Vers, l'Escuyer de Clarinte qui me conduisoit s'avança, & ouvrit la porte du

cabinet, de ſorte que Clarinte vint m'embraſſer, Nerée en fit de même, & Poligene & Tiſandre parurent fort aiſes de me voir. Ils me demanderent pourquoy je n'avois pas amené Telamon, à qui ils avoient écrit de la part de Clarinte de me ſervir d'eſcorte, & je leur dis que je n'avois pas entendu parler de luy. Je ne m'en étonne pas, dit Clarinte, car comme il eſt auſſi pareſſeux que vous eſtes diligente, nous ne le verrons qu'avec Meliſſe. Mais Meliſſe, luy dis-je, n'eſt-elle pas venuë avec vous il y a trois jours? Oüy, reprit Clarinte; mais ſuivant ſon humeur elle dort encore, ou du moins elle joüit dans ſa

chambre de cette felicité que promettent les Vers que vous venez de lire ſur la porte de ce cabinet. Comme je n'ay jamais eſté icy, repliquay-je, permettez-moy d'en regarder les ſingularitez dont on m'a tant parlé. Je le veux bien, dit Clarinte, en me faiſant remarquer que ce cabinet eſtoit au bout d'un tres-beau canal ſans nuls jets d'eau, parce que celuy qui a autrefois baſty cette maiſon, avoit deſiré que tout y fuſt tranquille juſqu'aux aux eaux; & il n'euſt pas voulu de fontaines jaliſſantes ny de boüillons d'eau, ny de Caſcades, ne voulant, diſoit-il, que des eaux dormantes; & dans la bizarrerie de ſon humeur il pre-

feroit les Cygnes à tous les autres oiſeaux, parce qu'ils ne chantoient qu'en mourant, & ne troubloient jamais le ſilence de ſa ſolitude, comme faiſoient les Roſſignols & les Fauvettes. Aprés avoir regardé ce Canal bordé de gazon & de fleurs ſauvages, je regarday les peintures de ce cabinet, & je vis pluſieurs belles figures de femmes negligemment habillées repreſentant la Pareſſe, la Nonchalance, l'Oiſiveté & la Negligence dans des payſages ſombres en des actions differentes, mais toutes languiſſantes; & tou à l'entour du cabinet de diſtance en diſtance on voyoit des inſcriptions en Vers: Mais ce qui me parut fort

nouveau, c'est que comme on y avoit fait un chant, on le voyoit noté sur une lame de cuivre doré qui estoit attachée au bas d'un quadre de marbre du Tableau du milieu. Voicy les premiers Vers que je lûs, & tous les autres de suite.

Fuyez les passions, n'aimez que l'indolence,
N'ayez jamais d'ardens desirs,
C'est à l'oisive nonchalance
A vous donner de vrais plaisirs

Un heroïque Amour n'est jamais sans souffrance,
Il vit de pleurs & de soûpirs,
C'est à la seule nonchalance
A vous donner de vrais plaisirs.

La grande ambition par la vaine
esperance
De ses Amans fait ses martyrs,
C'est à la douce nonchalance
A vous donner de vrais plaisirs.

Joüissez donc en paix de l'aimable
silence,
Des fleurs, de l'ombre, & des
Zephirs,
Et preferez la nonchalance
A tous les penibles plaisirs.

Aprés avoir lû ces Vers je les chantay; car comme je sçay passablement la Musique, je voulus voir si l'air estoit aussi

ſingulier que les paroles, & le trouvant fort agreable ; c'eſt dommage, dis-je à Clarinte, que ces Vers là, tous jolis qu'ils ſont, n'ayent un ſens plus noble, & plus à l'uſage des gens qui ont le cœur & l'eſprit bien-fait. Je vous aſſure, reprit Clarinte, que Meliſſe & Telamon que nous attendons, n'y voudroient rien changer ; mais je voudrois bien que nous les puſſions corriger de la pareſſe exceſſive qui ternit en eux mille bonnes qualitez. Par exemple, ajoûta Clarinte, ſi je n'avois ordonné à mes gens de nous faire dîner tard nous dînerions bien mal, car je ſuis aſſurée que Meliſſe eſt encore dans les bras de la

nonchalance, pour parler dans le ſens de la Chanſon, & que Telamon eſt encore aſſez loin d'icy étendu négligemment dans ſon caroſſe entre la réverie & le ſommeil, ſans ſçavoir bien à quoy il penſe, ny à quoy il veut penſer; quoy qu'il ait infiniment de l'eſprit quand il veut ſe donner la peine de le montrer. Si vous l'approuvez, Madame, dit Poligene, nous reviendrons tantoſt icy, & nous leur en ferons la guerre. Vous me ferez un extrême plaiſir, dit Clarinte, & il n'y a point d'innocente malice que je ne leur vouluſſe faire pour les corriger d'un ſi grand defaut. Tout le monde en convint, & Tiſandre même, quoy

qu'un peu pareſſeux, mais non pas comme Meliſſe & Telamon. En ſuite de cela nous ſortîmes du Cabinet, & Clarinte nous mena en divers endroits que je n'avois pas vûs en allant la trouver. Poligene nous quitta, diſoit-il, pour aller voir s'il apercevroit Telamon d'une terraſſe qui eſtoit au delà d'une allée. Comme Clarinte a l'eſprit charmant, que Nerée l'a tres-agreable, & que Tiſandre parle fort bien, noſtre longue promenade ne m'ennuya point: Mais comme le Soleil ſe découvrit, Clarinte vit à un Cadran magnifique qu'il eſtoit deux heures; de ſorte qu'elle nous propoſa d'aller, diſoit-elle, éveiller Meliſ-

ſe, & de dîner ſans attendre Telamon. Nous reprîmes donc le chemin de la maiſon par une allée détournée, qui nous y conduiſit toûjours à l'ombre par un coſté du parterre. Nous trouvâmes Meliſſe qui décendoit l'eſcalier à demy habillée, qui nous dit que la peur de nous faire attendre l'avoit obligée de ſe montrer à nous en cet eſtat là. Vous eſtes ſi perſuadée, luy dit Clarinte, aprés que je l'eus embraſſée, que l'air negligé ajoûte beaucoup à la beauté, que vous ne nous devez point faire d'excuſes de la negligence de voſtre coiffure, & de voſtre habillement ; & je ſuis bien fâchée, ajoûta-t'elle en riant, qu'un

repas negligé que je vais vous donner ne ſoit pas auſſi bon que voſtre negligence eſt belle. Je ne ſçay, reprit Meliſſe en ſoûriant auſſi, ſi ma negligence eſt belle, mais je ſçay bien qu'elle eſt fort commode. Nous entrâmes alors du veſtibule dans une grande ſalle où le couvert eſtoit mis; nous paſſâmes pour un quart d'heure dans une fort belle chambre, ornée de miroirs & de grands vaſes de porcelaines remplis de fleurs, & l'on vit arriver Telamon en habit de campagne, auſſi negligé que Meliſſe eſtoit negligée. Clarinte luy fit la guerre de venir ſi tard, & de n'eſtre pas venu avec moy, il s'en défendit non-

chalamment, & Clarinte demanda où eſtoit Poligene, qu'on n'avoit pas vû depuis que nous eſtions ſortis du Cabinet de la nonchalance, car on appelle ainſi celuy d'où nous venions. Comme Poligene, reprit Telamon en riant, eſt fort de mes amis, il n'a pas voulu que je fuſſe le ſeul pareſſeux. Pour l'en punir, dit Clarinte, nous ne l'attendrons pas. En effet l'on ſervit, & le repas loin d'eſtre negligé fut propre, delicat, & magnifique. Poligene revint de ſa promenade écartée, au milieu du premier ſervice, on luy en fit la guerre, il s'excuſa, & dit qu'il s'eſtoit arreſté à voir travailler un Peintre qui peignoit la

voûte de la Chapelle. L'entretien fut fort divertiſſant pendant le repas; on paſſa en ſuite dans le Cabinet de Clarinte; on propoſa de joüer une heure ou deux, mais Meliſſe dit qu'elle iroit achever de s'habiller, pendant que Nerée, Tiſandre & moy joüerions à l'ombre. Poligene nous regarda joüer un quart-d'heure, & diſparut encore, & Clarinte & Telamon joüerent aux Eſchets; mais enfin deux heures aprés Meliſſe revint, qui n'eſtoit guere plus habillée que quand elle eſtoit partie, s'eſtant contentée de ranger ſes cheveux negligemment, de changer de rubens, & de jetter ſur ſa teſte une de ces belles coiffes d'un

ouvrage delicat, ſans eſtre fort blanc, qui ſient ſi bien aux belles & jeunes perſonnes. J'admire, luy dit Clarinte en ſoûriant, que vous nous ayez quittez ſi long-temps pour ne vous parer pas davantage. Comme elle alloit répondre, Poligene parut, l'on quitta le jeu, & l'on propoſa d'aller au Cabinet du bout du Canal entendre des Hautbois qui faiſoient un effet charmant en ce lieu là, par un Echo qui répondoit toujours fort juſte. C'eſt proprement au Cabinet de Meliſſe que nous allons, dit Clarinte. Il eſt vray, répondit-elle, que je ne hais pas la nonchalance, que l'affectation qui luy eſt oppoſée n'eſt nullement
de

de mon goût, & que je ſuis de l'avis de tous les Vers du Cabinet où nous allons. J'en ſuis auſſi bien que vous, dit Poligene en ſoûriant. J'en ſuis ravy, reprit Telamon, qui eſtoit venu plus d'une fois en ce lieu-là. Je ne dis pas la même choſe, dit Clarinte, car je ſerois bien fâchée que Poligene dît la verité. Je vous aſſure, Madame, reprit-il, que je parle fort ſincerement. Quoy Poligene, s'écria-t'elle, lorſqu'ils arriverent à la porte du Cabinet où ils alloient, vous eſtes de l'avis de cette inſcription, le forçant de lever la teſte pour regarder celle de cette porte, & la regardant elle-même; mais elle fut bien ſurpriſe de

voir qu'on avoit appliqué fort proprement un carton ſur l'inſcription ordinaire, & qu'on y avoit mis celle qui ſuit, écrite en gros caractere avec du crayon.

Qui ne cherche que le repos
Ne peut jamais trouver la gloire;
On peut voir quelquesfois délaſſer des Heros,
Pour courir mieux à la Victoire;
Mais on ne vit jamais la molle oiſiveté
Servir à leur felicité.

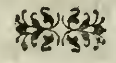
Ah! Clarinte, s'écria Meliſſe, vous avez bien fait preparer cette nouvelle inſcription pour

recevoir cette belle Compagnie toute composée de personnes diligentes, à la reserve de Telamon. En verité, reprit Clarinte, je suis plus surprise que vous de ce juste & ingenieux changement; car Artemire, c'est le nom qu'on me donne parmy nous, Nerée, Poligene & Tisandre, peuvent témoigner qu'avant le dîner cela n'estoit pas ainsi. Il est certain, dit Poligene avec une hardiesse sans pareille, que la belle Clarinte dit la verité. Nerée, Tisandre & moy dîmes la même chose, & nous entrâmes dans le Cabinet, sans que je pusse m'imaginer qu'il fust possible que Poligene, qui fait quelquesfois fort

agreablement des Vers en badinant, eût pû changer toutes les inſcriptions, comme celle de la porte; car nous jugeâmes bien Clarinte & moy que ſes deux petites abſences avoient eſté employées à cette galanterie, & qu'il s'eſtoit ſervy du Peintre dont il avoit parlé pour écrire les Vers avec du crayon ſur du carton, & pour l'appliquer auſſi proprement qu'il l'eſtoit: mais nous fûmes encore plus ſurpriſes de voir les Vers qui ſuivent ſur la meſure des premiers pour les pouvoir chanter ſur le même Air, & placez preciſément au deſſous des autres inſcriptions: Les voicy ſelon le même ordre.

Fuyez, fuyez toujours la tiedeur, l'indolence,
Quiconque a de nobles deſirs,
Connoît bien que la nonchalance
Ne peut donner de vrais plaiſirs.

Un Amour pareſſeux, ſans ardeur, ſans ſouffrance,
Qui ne connoît pas les ſoûpirs,
Dans les bras de la nonchalance,
Ne peut trouver de vrais plaiſirs.



La belle Ambition vit toûjours d'esperance,
Et quand elle auroit des martyrs,
Ce n'est pas à la nonchalance
A luy donner de vrais plaisirs.

Joüissez quelquesfois de l'ombre & du silence
Le cœur remply de beaux desirs,
La gloire fuit la nonchalance,
Qui n'a jamais de vrais plaisirs.

Tout de bon, dit Clarinte, cela me paroît un enchantement. Quoy que ces Vers là soient contre mes Maximes, dit Melisse, je les trouve heureuse-

mentretournez. Si j'en ſçavois faire, dit Telamon, j'y répondrois ce me ſemble facilement. Répondez-y en Proſe, dit Clarinte, qui cherchoit à engager la Converſation ſur ce ſujet là. Je le veux bien, repliqua-t'il, pourvû que la belle Meliſſe m'aide à ſoûtenir nôtre party. Mais penſez-vous, reprit-elle agreablement avec ſon air negligé, qu'il en ſoit beaucoup plus fort, & que la pareſſe qu'on me reproche me permette de dire toutes nos raiſons ? Pour vous donner le temps d'y penſer, luy dis-je, il faut que Telamon, qui a de la voix, chante avec moy tous ces couplets là en Dialogue; cela fut executé, & réuſſit

agreablement : les Hautbois que Clarinte nous avoit promis commencerent de joüer, mais elle les remit pour le ſoir, car nous ne devions partir de là qu'à minuit, pour revenir au clair de la Lune. Clarinte nous ayant rangez comme elle voulut commença agreablement la converſation, en demandant à Meliſſe pourquoy eſtant auſſi belle qu'elle eſtoit, ayant autant d'eſprit, & aimant autant la vie, elle l'accourciſſoit par la nonchalance dont elle faiſoit profeſſion : Car enfin, ajoûta-t'elle, vous ne vivez pas la moitié de ce que je vy, & j'auray plus vécu à trente ans, que j'auray bien-toſt, que vous n'aurez vécu à ſoi-

xante, si vous allez jusques-là, dont je doute ; car l'excessive nonchalance n'est pas bonne à la santé. Je ne suis pas de vostre avis, dit Melisse, & je crois qu'on peut vivre long-temps en toutes sortes de temperamens, & que quand on veut s'opposer directement à celuy dont on est, on détruit plûtost sa santé qu'en si abandonnant. En effet, ajoûta-t'elle en me regardant, si je m'estois levée aussi matin qu'Artemire je serois malade tout le jour. Et moy, repris-je, si je dormois tous les jours dix ou douze heures, que j'en fusse encore deux ou trois à m'habiller, sans estre habillée, quatre ou cinq à ne rien faire, & le reste

du temps ſur un lit de repos à écoûter les autres, ſans me vouloir donner la peine de parler, je crois que je deviendrois paralytique de corps & d'eſprit tout enſemble, ſi l'on peut parler ainſi; & j'admire comment il eſt poſſible que vous puiſſiez conſerver tout l'agrement de voſtre eſprit entre la pareſſe, la langueur, la nonchalance, & l'oiſiveté dont vous faites profeſſion; & cependant quand il vous plaiſt de ſortir de cette letargie pareſſeuſe rien n'eſt plus charmant que vous. Je voy bien, dit agreablement Meliſſe, que pour mon honneur il faut que je ſurmonte aujourd'huy cette pretenduë letargie que vous

me reprochez ſi plaiſamment en me flattant, pour me le faire ſouffrir plus doucement, & que pour me défendre je vous demande ſi vous aimeriez mieux que je fuſſe comme certaines femmes diligentes, dont tout le monde connoît, qui trouvent toujours les jours trop courts, parce qu'elles ſe meſlent de cent choſes dont elles n'ont que faire, & qui paſſant continuellement d'une intrigue à une autre, ou pour elles-mêmes, ou pour autruy, s'accablent volontairement pour rien. De ces femmes, ajoûta-t'elle, qui veulent eſtre de tout ce qui ſe paſſe dans le monde, de toutes les promenades, de tous les plaiſirs, qui

vont s'affliger avec cent affligées qu'elles ne connoissent point, & se réjoüir de même, qui pour paroître sçavoir toutes les nouvelles, courent pour en apprendre, ou pour en dire, ou en inventent quand elles n'en sçavent pas. Aimeriez-vous mieux, poursuivit-elle, que je fusse comme cela, au lieu de joüir d'un paisible repos, sans faire mal ny à autruy, ny à moy-même. La belle Melisse a raison, ajoûta Telamon, car enfin quel mal peut faire un paresseux, qui laisse faire aux autres tout ce que bon leur semble, sans se donner la peine de s'y opposer, qui satisfait de son oisiveté tranquile ne trouble jamais personne;

qui voit toutes les ſottiſes des autres ſans en parler, qui ſe contente de n'en point faire, qui laiſſe en paix ceux qui en font, & qui ſe dérobe à la tyrannie de la pluſpart des paſſions pour conſerver le repos dont il joüit. Appellez-vous un veritable repos, interrompit Clarinte, la pareſſe exceſſive qui rend le pareſſeux inutile à tout le monde & à luy-même? Car à ne vous flatter pas, la pareſſe dont je parle eſt la ſource de la nonchalance, de la lenteur, de la negligence, de l'indiference, de l'oiſiveté, de l'amitié tiede, & d'une certaine indolence de cœur & d'eſprit, qui rend un pareſſeux également inſenſible à la

gloire, & à la honte ; qui laisse dire de luy tout ce qu'on veut pour demeurer dans cet oisif repos dont il fait sa felicité, sans se donner même la peine d'examiner s'il est honneste de s'y abandonner. Tout ce que vous dites contre la paresse excessive, reprit Tisandre, est fort bien dit & fort juste, mais je pourrois pourtant ce me semble dire qu'un peu de paresse en un honneste homme est souvent l'effet d'une espece de mépris genereux qu'il fait de la plusspart des choses du monde qu'il ne trouve pas dignes de l'occuper, comme elles occupent en general tous les hommes ordinaires : Car, poursuivit-il, quand le pares-

ſeux dont je parle ſera réveillé par la gloire, il y courra plus viſte que ces diligens qui courent à tout, & qui s'eſtant laſſez en mille petites occaſions de rien, ne font bien ſouvent rien qui vaille aux grandes quand elles ſe preſentent. Mais il faut, ajoûta-t'il en ſoûriant, que le pareſſeux dont j'entends parler ſoit un pareſſeux qui penſe, & non pas un pareſſeux abyſmé dans la nonchalance, qui ne ſçait pas même penſer, & qui reſſemble fort à ce qu'on appelle des Automates, ſelon la nouvelle Philoſophie, car je croy qu'il m'eſt permis de parler ainſi devant des Dames, en un temps où beaucoup de leurs Amies la

connoissent & l'apprennent. En verité, dit Melisse en riant, je ne suis pas de cet avis, car un peu de paresse ne sert de rien au paresseux, il en faut beaucoup, au hazard de ressembler à un Automate, ou il n'en faut point du tout. La belle Melisse a raison, reprit Telamon, & ce mélange de paresse & de diligence ne m'accommode point du tout. Pour moy, dit Poligene, je m'en tiens à ce qu'un homme qui a merité le nom de divin dans tous les siecles a dit, lorsqu'il a avancé qu'un grand dormeur n'est jamais un grand personnage. Mais est-il possible, dit agreablement Nerée, qu'on vueille se parer de la pa-
resse

resse comme d'une vertu, au lieu de s'en excuser comme d'une foiblesse. Ah! Nerée, s'écria Clarinte en soûriant, ne les flattez point, & dites hardiment, comme d'un grand defaut, si vous ne voulez pas dire une parole plus opposée à la vertu, quoy qu'on le pust faire avec équité. Mais, reprit Melisse, ne faites-vous nulle distinction entre cette paresse qui vous fait tant d'horreur, & une simple nonchalance, ou pour mieux dire une honneste oisiveté, & cette grande suitte de negligence, d'indiference, de lenteur, d'amitié tiede, & cette indolence d'esprit & de cœur dont vous avez parlé est-elle toujours avec la

pareſſe ? A n'en point mentir, reprit Clarinte, on les voit ſouvent enſemble, quoy qu'elles ſe ſeparent quelquesfois, & je regarde cette affreuſe pareſſe que je hais tant comme une mer noire, d'où partent toutes les mauvaiſes qualitez que j'ay dites, & qui y retournent toujours pour en reſſortir comme des ruiſſeaux bourbeux: Je demeure pourtant d'accord qu'il y a divers degrez à la pareſſe, & que vous & Telamon n'eſtes encore qu'à moitié chemin de celle qui ternit toutes les bonnes qualitez, & c'eſt pour cela qu'on ne peut trop vous la repreſenter avec toutes les ſombres couleurs qui la rendent mépriſable. La pareſ-

ſe, dit Poligene, eſt fort ſinguliere en une choſe, c'eſt qu'elle ne peut jamais produire aucun bien. Elle peut eſtre commode pour un peu de temps, elle peut même ſe trouver quelquesfois avec du merite, mais elle ne peut jamais ceſſer d'eſtre une mauvaiſe qualité. La colere augmente ſouvent la valeur, la haine qui s'attache à haïr le vice eſt loüable; l'Amour honneſte porte à la liberalité, & fortifie toutes les bonnes inclinations; l'avarice même, quand elle n'eſt pas accompagnée d'injuſtice, enrichit du moins ſans honte les enfans de ceux qui en ſont poſſedez, & je compare volontiers la pareſſe ex-

cessive à l'envie, & à l'ingratitude, qui ne peuvent jamais non plus qu'elle causer aucun bien. Cela est un peu fortement exageré, dit Melisse. Je vous assure, reprit Clarinte, qu'il ne l'est point du tout. Mais encore, dit Telamon, où mettez-vous les bornes de la paresse ? car il me paroist que rien n'est plus difficile que de les bien connoître. Au contraire, reprit Clarinte, rien n'est plus aisé; les autres vices ont des frontieres qui se confondent souvent avec les vertus ; la liberalité & la prodigalité se touchent, l'œconomie & l'avarice, & plusieurs autres de même ; mais tout ce qui est paresse est mauvais, & doit

eſtre corrigé. Du moins, dit Meliſſe, un pareſſeux n'eſt-il pas étourdy; il ne laiſſe pas de l'eſtre en un certain ſens, dit Clarinte, car en s'y abandonnant il renonce ſouvent aux devoirs de l'amitié: Il néglige le ſoin de ſes affaires, il ne connoît pas même qu'il les gaſte, un étourdy ne peut faire pis. Il y a des defauts, dit Poligene, que le déreglement de l'eſprit fait naiſtre, on les acquiert, & ils ne naiſſent pas avec nous. Il n'en eſt pas ainſi de la pareſſe, elle naiſt du temperemment, & ſouvent la raiſon ſeduite la flatte au lieu de la retenir. Un pareſſeux heſite à ſervir ſon amy, un diligent y court. Il y a donc bien

des pareſſeux au monde, reprit Meliſſe en ſoûriant, car nous ne voyons gueres de gens courir pour ſervir leurs Amis, ſur tout quand ils ſont malheureux, & les Amis heureux ſont ordinairement les mieux ſervis. J'en conviens, dit Poligene, mais cela n'excuſe pas la pareſſe. Un pareſſeux, ajoûta Poligene, s'endort non ſeulement dans la ſimple oiſiveté, mais dans les vices: Il les connoît quelquesfois, il en a honte, mais la nonchalance l'empêche d'en ſortir, il s'y endort, il y meurt, nous en connoiſſons tous de cette eſpece. Ah! Poligene, dit Meliſſe, je ne défends pas cette horrible pareſſe dont vous parlez, j'en

ſoûtiens une plus agreable & plus commode. Le loiſir, pourſuivit-elle, n'a-t'il pas quelque choſe de doux ? J'en conviens, Madame, reprit Poligene, mais ſi le loiſir eſt un bien, ce n'eſt pas pour ne rien faire ; c'eſt ſeulement pour faire ce que l'on veut, & non pas pour s'aneantir par la pareſſe exceſſive. Je vous ay déja dit, reprit Meliſſe, que je défends une pareſſe plus douce ; par exemple, j'aime mieux entendre chanter Artemire que chanter moy-même. Je ne danſe pas mal à ce qu'on dit, mais le Bal me fatigue, je n'y vais plus que par force. J'ay renoncé aux grandes viſites pour en éviter la contrainte. J'aime aſſez à li-

re, mais c'eſt pour ne rien ſçavoir, & je ne voudrois pas avoir plus d'eſprit que j'en ay; car il me paroît que c'eſt une ennuyeuſe fatigue d'avoir à ſoûtenir une grande reputation de bel eſprit. Ah! pour ce ſoin là, dit Nerée, on vous en diſpenſe, il ne le faut jamais avoir. Il eſt vray, dit Clarinte, mais en general il ne faut pourtant jamais ny en grandes ny en petites choſes mépriſer l'approbation des honneſtes gens; & une Dame qui n'a nul ſoin de la reputation de ſon eſprit, peut ne ſe ſoucier pas trop de celle qui doit faire ſa principale gloire, & quand cela eſt je la trouve en un aſſez grand peril. La pareſſe, reprit Poligene,

Poligene, est ennemie de tous les beaux Arts, & les Noms des grands Peintres, des fameux Sculpteurs, & des sçavans Architectes de l'Antiquité ne seroient pas venus jusqu'à nous s'ils avoient esté paresseux, & ceux qui ont vêcu ou qui vivent dans nostre siecle n'iroient pas aussi loin qu'ils iront dans les siecles à venir, si la paresse les possedoit. Mais ne trouvez-vous pas, dit Tisandre, qu'il y a certains diligens en apparence qui gastent ce qu'ils font par une paresse cachée dans le fond de leur cœur, parce qu'ils ne songent qu'à avoir fait promptement ce qu'ils ont entrepris, sans penser à le faire bien, afin de re-

tourner plûtost à l'oisiveté. Cela est bien remarqué, dit Clarinte : Il me semble même, ajoûta-t'elle, qu'un veritable pareſſeux n'eſt pas ordinairement trop propre ; le repos eſt le but de toutes ſes actions ; ne rien faire eſt un plaiſir pour luy; & il eſt même pareſſeux à chercher les plaiſirs où il peut encore eſtre ſenſible. Je demeure aiſément d'accord de cela, dit Telamon, car je veux que les plaiſirs me cherchent, ou les trouver du moins en mon chemin ſans les chercher moy-même, parce que ſouvent ceux qui les cherchent avec tant de ſoin connoiſſent quand ils les ont trouvez qu'ils n'en valoient pas la peine. Ne pen-

ſez pas, dit Clarinte en blâmant les pareſſeux, que je vueille loüer les empreſſez, nullement; mais puiſque les raiſons ne les convainquent pas, ajoûta-t'elle en regardant Poligene, cherchons des exemples; car puiſque ces ſages Romains, comme j'ay lû quelque part, faiſoient enyvrer leurs Eſclaves pour corriger leurs enfans de ce vice-là, nous pouvons bien montrer des pareſſeux à nos Amis pour les guerir de la pareſſe. J'ay vû mourir un homme depuis peu, dit Poligene, que mon pere avoit connu en ſa jeuneſſe, qui pourroit paſſer pour le plus parfait oiſif qui fut jamais. On le mit au College, il ne voulut

rien apprendre par pure oisiveté ; on l'envoya en suite à l'Academie, il n'y réussit pas ; car l'air nonchalant ne peut pas faire un bel homme de cheval, & il semble plûtost que le cheval le mene qu'il ne le dompte ; on voulut du moins qu'il s'appliquast à lire l'Histoire, il répondit qu'il l'avoit voulu faire, mais qu'y trouvant beaucoup plus de mauvais exemples que de bons, & plus de vices que de vertus, il se contentoit de connoistre tous les defauts de son siecle, sans aller chercher à s'instruire de ceux des siecles passez. On l'envoya à la guerre, il n'y fut pas propre, & la paresse & l'oisiveté luy firent refuser des

emplois qu'on eût accordez à sa qualité; de sorte qu'il se contenta d'estre volontaire; l'on remarqua même que dans les occasions où il se trouva, il estoit aussi lent à la retraite qu'à aller à la charge, & qu'il estoit également nonchalant à tout. Ses parens prirent alors le party de le rapeller, & de le marier, pour n'estre qu'un Gentilhomme de Province. Ils luy proposerent d'épouser une riche heritiere qui demeuroit à trente lieuës de sa maison, & voulurent qu'il allast voir si elle luy plairoit avant que de rien signer, quoy que le Tuteur de la fille le voulust faire si on le vouloit, parce qu'il connoissoit le bien du pares-

ſeux ; Il refuſa de s'en donner la peine, & ſigna les articles de ſon mariage ſans avoir demandé ſi celle qu'il épouſeroit eſtoit blonde ou brune, grande ou petite. Quand il fut marié il laiſſa agir ſa femme comme elle voulut, quoy que d'humeur tres-differente à la ſienne. Il eut deux enfans à qui il ne voulut rien faire apprendre que ce qu'il leur plût, diſant qu'il vouloit leur laiſſer la liberté qu'il avoit priſe. Il perdit ſon pere & ſa mere, & ne les regretta que parce qu'ils prenoient ſoin de ſes affaires, & ſi vous voulez connoiſtre tout ce qu'il fit en toute ſa vie, le voicy. Le Tonnerre eſtant tombé ſur un Donjon d'un

vieux Chaſteau qui eſtoit à luy, il le fit abattre tout entier ſans l'avoir fait rebaſtir, quoy qu'il vêcut dix ans aprés, & la même pareſſe qui l'avoit maîtriſé toute ſa vie l'empêcha de faire un Teſtament à ſa mort, par lequel il euſt pû empêcher ſes enfans de plaider contre leur mere, comme ils firent, faute d'avoir expliqué un article un peu obſcur de ſon Contract de Mariage, qu'il avoit ſigné ſans l'avoir entendu lire, & ſans écoûter même le Notaire, qui l'avoit lû en ſa preſence ſuivant la coûtume. Ah! Poligene, s'écria Meliſſe, voſtre oiſif eſt un tableau fait à plaiſir ſans aucun modele. Non, non, dit Clarinte;

c'eſt un portrait d'aprés nature, je ſçay de qui Poligene veut parler : Mais la nature même, dit Poligene, qui ſemble eſtre pareſſeuſe en quelques endroits du monde, où l'on ne trouve que des Deſerts ſteriles, ſans arbres, ſans herbes, ſans fontaines, ne les rends pas beaux, & je ſoûtiens qu'on trouve encore plus étrange que l'eſprit humain, qui eſt capable de toutes les belles connoiſſances, de toutes les vertus, juſqu'à ſçavoir l'art de regner & ſur autruy & ſur ſoy-même, demeure oiſif & endormy ſans rien produire de bon, qu'il ne l'eſt de voir les Deſerts de Libie ſans arbres, ſans herbes, ſans fruits, & ſans

fontaines. Cette pensée là est tres-belle, dit Tisandre, & de peur d'avoir quelque raport à cette comparaison, je veux me corriger du peu de paresse que j'ay. Pour moy, dit Melisse en soûriant, j'en ay l'esprit en repos, & je croy qu'il peut y avoir des Deserts assez agreables, & des esprits paresseux de même. Il n'est pas jusqu'à la mer, reprit Poligene, ou le trop grand calme est quelquesfois aussi dangereux que l'orage. Ne voyez-vous pas même qu'en tout l'Univers rien de ce qui est vivant n'est loüé d'estre oisif, les plus grands Philosophes, & les plus grands Poëtes se sont amusez à admirer & à décrire le travail des Abeilles & des Fourmis, &

ce pareſſeux animal, qu'on appelle une Marmote, & qui dort ſix mois de l'année, n'a qu'un petit mot en paſſant dans toute l'Hiſtoire des Animaux. Il ne faut pas même, ajoûta Poligene, chercher des excuſes à l'oiſiveté par le grand âge; car de quelque profeſſion qu'on ſoit, il y a mille exemples qui favoriſent ce que je dis. La pluſpart des grands Philoſophes ont vêcu long-temps; Maſſiniſſe avoit quatre-vingt-dix ans quand il gagna une grande bataille. Antigonus conquit toute l'Aſie dans ſa vieilleſſe. Iſocrate ſi fameux par le grand nombre d'Orateurs qu'il a faits, fit ſon plus bel Ouvrage à quatre-vingt-

dix ans, & vêcut encore long-temps aprés, & cet homme là fut ſi celebre, que pour marquer aprés ſa mort que nul n'étoit digne de chanter ſa gloire, on repreſenta ſur ſon tombeau une Sirene qui tenoit un doigt ſur ſa bouche. Il ne faut donc jamais chercher d'excuſe à l'oiſiveté ; car toute la vie doit avoir quelque occupation ſolide, proportionnée à ce que l'on eſt. Il me ſemble, ajoûta Poligene, que je puis juger équitablement de ce que j'avance, car n'eſtant pas ce qu'on appelle jeune, & n'eſtant pas auſſi ny fort proche, ny fort éloigné de la vieilleſſe, on peut dire que je puis parler raiſonnablement de tous les âges. Mais

encore, dit Telamon, voudrois-je bien sçavoir ce qu'on appelle proprement un veritable oisif; car je suis persuadé qu'on abuse souvent de cette expression. Pour en bien juger, dit Poligene, il faut remarquer que tous les hommes en general ont un temps égal à employer, rien n'est mieux partagé en toute la nature; il faut donc voir ce qu'on en fait; car aprés tout bien ou mal, il en faut faire quelque chose, & ne pas estre comme ceux qui ne vivent que pour dormir & pour manger, au lieu qu'il ne faut manger & dormir que pour vivre; & tout le monde sçait qu'un des plus grands Hommes de l'Antiquité a fort bien

remarqué, que le bon-heur parfait consiste en l'action, & que jamais en nulle Nation nul homme de bon sens n'a mis la felicité à ne rien faire. De sorte que comme un veritable oisif passe sa vie dans cette profonde oisiveté, on ne peut pas le regarder comme un homme heureux. Cela est bien appliqué, dit Telamon, cependant de grands Hommes ont autrefois fort loüé les Lacedemoniens d'estre les seuls d'entre les Grecs qui eussent étably la felicité dans le repos; & un fameux Romain a même dit hautement, qu'il n'y a que le repos qui soit amy de la sagesse, & qu'il n'y a que le sage qui puisse dans un honneste

loiſir apprendre veritablement à vivre. Je ſçay ce que vous dites, reprit Poligene, mais ce fameux Legiſlateur d'Athenes que tout le monde connoît, qui eſtoit moins riche & plus moderé que Seneque dont vous voulez parler, eſtoit tellement ennemy de l'oiſiveté, qu'il fit une loy par laquelle les enfans n'eſtoient pas obligez de nourrir leurs peres dans leurs vieilleſſes, lorſqu'ils ne leur avoient rien fait apprendre qui pût leur faire trouver leur ſubſiſtance ſans eſtre à charge à perſonne. Et le ſage Caton à quatre-vingt-dix ans diſoit s'eſtre toujours repenty de trois choſes, dont la principale, eſtoit lors qu'il avoit paſ-

ſé un jour ſans rien faire. Je ſçay ce que vous dites, repliqua Telamon, & je ſçay même qu'il apprit le Grec dans ſa vieilleſſe, & qu'il para ſes Ecrits en imitant Tucidide, & plus encore Demoſthene. Mais ce Caton là eſtoit encore plus cenſeur par l'auſterité de ſa vertu que par ſa dignité, & la vertu ſevere n'eſt pas à l'uſage de noſtre ſiecle: Et puis, pourſuivit-il, la fortune ne permet pas à tout le monde d'eſtre occupé, c'eſt elle bien ſouvent qui donne les charges & les emplois. J'en conviens, dit Poligene, mais il faut premierement s'en rendre capable, & enſuite ſe preſenter à elle. Mais ſi un homme, dit

Telamon, n'eſt pas né pour la vie tumultueuſe, & que par la foibleſſe de ſon temperamment il ne ſe ſente propre ny à la guerre, ny aux affaires, que voulez-vous qu'il devienne? Je veux qu'il s'occupe noblement dans ſon loiſir, repliqua Poligene, qu'il étudie, qu'il écrive, & qu'il puiſſe montrer quelque choſe à la fin de ſa vie qui puiſſe prouver qu'il a vécu; car le veritable feneant aprés avoir vécu un ſiecle ne peut rien montrer de ſa vie paſſée, qui ne luy faſſe honte, & qui ne merite qu'il s'en repente. Mais un homme qui ne bouge de ſon cabinet, reprit Telamon, peut-il paſſer pour un homme occupé? N'en doutez pas, re-
pliqua

pliqua Poligene, pourvû qu'il écrive des choſes utiles & agreables. Car un homme qui fait un ouvrage aſſez ſolide pour eſperer raiſonnablement qu'il ſervira d'inſtruction à toute la poſterité, & qu'il donnera à tous ceux qui naîtront dans toute l'eſtenduë des ſiecles, le même ſecours qu'il a receu des grands hommes qui l'ont precedé : cet homme, dis-je, ne pourra pas paſſer pour un oiſif. En effet, il eſt aiſé de connoiſtre combien Alexandre eſtoit touché des grandes leçons qu'il avoit trouvées dans Homere, non ſeulement parce que l'Illiade le ſuivoit par tout, mais encore parce qu'ayant vû arriver

un Courrier avec un air guay & soûriant, il luy dit en le regardant favorablement, *qu'elle bonne nouvelle m'aporte-tu? Homere est-il ressuscité?* comme ne pouvant imaginer rien qui luy pust estre plus agreable que la resurrection de ce grand Homme. Alexandre n'a pas esté le seul, ajoûta Tisandre, qui l'ait distingué; car Alcibiade, suivant son humeur gaye & emportée tout ensemble, luy fit bien autant d'honneur par son chagrin, lors qu'il donna un souflet à un homme qui enseignoit dans Athenes, parce qu'il n'avoit pas d'Homere. Pouvez-vous aprés cela, interrompit Clarinte, ne convenir pas qu'en toutes sortes de pro-

fessions le temps est un tresor inestimable quand il est bien employé. Mais n'est-ce pas assez, dit Melisse, de vivre pour soy, pourvû qu'on ne nuise à personne. Nullement, dit Clarinte, & il faut de necessité vivre aussi en quelque sorte pour autruy, comme pour soy-même. Ce qu'il y a de remarquable, dit Tisandre, quoy qu'un peu paresseux, c'est que je suis forcé d'avoüer que la nonchalance n'a jamais esté ny loüée, ny deffenduë par nul des grands Hommes de l'Antiquité. La raison de cela, repris-je, c'est qu'elle est nuisible à toutes sortes de gens, & à toutes sortes de professions. En effet, dit Clarinte, des do-

mestiques paresseux sont insupportables, les plus nobles Artisans de même, un homme puissant & riche possedé par la paresse laisse aller toute sa maison en décadence, on le trompe, on le vole sans qu'il s'en doute, & il ne s'aperçoit de rien. La pluspart des jeunes gens du monde qui passent toute leur vie dans des plaisirs ruineux, & qui ne veulent jamais s'occuper à rien d'honneste, ny d'utile, perissent enfin par la nonchalance voluptueuse : Un Magistrat paresseux fait bien souvent autant d'injustice par la paresse, qui est presque toujours accompagnée d'ignorance, que par un sordide interest, ou par

une lâche complaiſance pour la faveur. La pareſſe, ajoûta-t'il, peut même nuire à ceux qui nous annoncent les veritez de la Religion, car on en voit qui ſe contentant de quelques talens naturels qu'ils ont reçûs en naiſſant, negligent d'étudier, & penſent que parce qu'ils ont plû une fois, ils plairont toute leur vie ; cela n'eſt pourtant pas ainſi ; puiſqu'il faut qu'un homme de cette profeſſion ſe faſſe par une étude laborieuſe, un fonds inépuiſable de belles & bonnes choſes tirées de l'Ecriture, qui eſt une ſource qui ne tarit jamais, s'il veut que ſon éloquence ſoit comme le Nil, qui aprés avoir arroſé l'Egypte, laiſſe l'abondance par

tout où il a passé. Vous pouvez ajoûter, reprit Tisandre, qu'un Autheur pareſſeux ne corrige rien, il croit que les autres qu'il penſe eſtre moins éclairez que luy ne verront jamais les negligences qu'il connoît, & il arrive même ſouvent qu'il laiſſe dans ſes écrits des fautes qu'il reprend dans ceux des autres. Mais que dirons-nous, reprit Clarinte, ou que ne dirons-nous pas de ces meres nonchalantes qui abandonnent leurs filles à des gouvernantes pareſſeuſes, qui par une mauvaiſe éducation deviennent elles-mêmes nonchalantes comme Meliſſe, & même quelquesfois coquettes. Ah pour cela, s'écria Meliſſe, je

m'y oppose; car à parler en general les Coquettes sont diligentes, & les paresseuses ne le sont pas souvent : Ne voyez-vous pas, poursuivit-elle, que pour estre Coquette avec succés, il faut estre vive, enjoüée, brillante, aller & venir par le monde, courir les Bals, les Opera, les Comedies, regarder de tous les costez avec art, tous ceux qu'on veut captiver, & avoir mille petits soins ridicules, dont les nonchalantes comme moy sont incapables. Je demeure d'accord, reprit Clarinte, que vous n'estes pas Coquette, mais je connois des nonchalantes qui le sont, & qui le sont plus dangereusement que beaucoup de dili-

gentes ; car par nonchalance elles écoutent tout ce qu'on leur dit, ſans ſe donner la peine de s'y oppoſer : En un mot, ajoûta-t'elle, il y a des Coquettes de toutes ſortes, d'enjoüées, de mélancoliques, de ſpirituelles, de ſtupides, d'évaporées, & même de prudes, qui quelquesfois n'en ſçavent rien, & qui ne laiſſent pas de l'eſtre. Et puis, ajoûta Clarinte, il y a encore une choſe à remarquer, c'eſt qu'il eſt bien plus difficile à une nonchalante de ſe corriger qu'à une Coquette diligente ; car ordinairement l'âge augmente la nonchalance, & diminuë la Coquetterie. En effet, comme les Coquettes qui ont de l'eſprit voyent

voyent que les femmes les plus accomplies, & si vous voulez les plus fidelles à ceux à qui elles peuvent avoir promis quelque affection, ne trouvent point d'hommes qui ne leur donnent mille sujets de plainte, & qui soient veritablement constans, il est impossible qu'elles n'ayent pas cent dégoûts par les mêmes choses qui ont fait leurs plaisirs. En effet elles s'entre-dérobent continuellement leurs conquestes, les Beautez naissantes les font desesperer, & l'on peut dire qu'elles haïssent mille choses sans en aimer veritablement pas une; de sorte qu'à la fin elles se détrompent de leur fausse felicité, & puis

quand elles ne quitteroient pas la coquetterie, les Galants les quiteroient, & il vient un temps où elle ne peuvent plus estre coquettes : mais pour la nonchalance, comme elle dépend purement de la volonté de la Nonchalante, elle dure ordinairement toute la vie, & il est tres-difficile, si l'on ne s'en corrige pas jeune, de s'en corriger dans le declin de l'âge. Avoüez du moins, reprit Telamon, que les paresseux ne sont pas aussi souvent coquets que les empressez. J'en demeure d'accord, repris-je, mais c'est que generalement parlant les nonchalants n'ont pas le cœur tendre ; l'amour & la negligence ne peuvent

durer long-temps enſemble, & le froid de la pareſſe éteint l'ardeur de cette paſſion. Mais de grace, interrompit Meliſſe, dites-moy ſi la langueur apartient à la pareſſe. Elle eſt quelquesfois, dit Clarinte, une pure affectation toujours blâmable, & quelquesfois auſſi, elle eſt un effet d'une ame paſſionnée ; mais cette langueur ſe trouve pourtant plûtoſt en une perſonne nonchalante qu'en une autre ; car quoy que l'Amour ſoit un Tyran, il ne change guere le temperamment de ſes ſujets, il s'en ſert ſans le détruire. Mais n'y a-t'il pas des occaſions, dit Meliſſe, où la diligence eſt plus blâmable que la pareſſe ; car

un diligent à mal faire eſt plus dangereux qu'un pareſſeux à faire le bien. Ce n'eſt pas la diligence qui eſt blâmable, dit Clarinte, c'eſt l'action en elle-même; mais le pareſſeux à bien faire merite préciſément d'eſtre blâmé pour ſa pareſſe, & l'on peut dire que s'il eſt moins coupable que le diligent dont vous parlez, il eſt pourtant moins excuſable; car naturellement dés qu'on eſt aſſez heureux pour avoir formé le deſſein de faire une bonne action il y faut courir, puiſque la pareſſe fait quelquesfois perdre l'occaſion de la faire, ou du moins en oſte tout l'agrément. Je voudrois bien encore ſçavoir, reprit Meliſſe, en quel

rang vous mettez ces Dames qui ſe font attendre par tout, qui arrivent toujours les dernieres; & qui par conſequent attirent les yeux de tout le monde quand elles paroiſſent. Si ces Dames là ſont fort belles, reprit Clarinte, tenez pour certain que la vanité les fait agir ainſi pour ſe faire regarder, ou deſirer, ſelon les lieux où elles vont, & qu'une fauſſe gloire a autant de part à cette pareſſe apparente que la pareſſe même, quoy qu'il y en ait qui ſans vanité & ſans affectation en uſent de cette ſorte par pure nonchalance. Pour la guerre, dit Poligene, la pareſſe n'y vaut rien; j'ay aſſez vêcu pour le ſçavoir; elle n'eſt bon-

ne ny pour les ſoldats, ny pour les Officiers, & la diligence doit eſtre inſéparable de la valeur, conduite toutesfois par la prudence ; eſtant certain que la ſageſſe vaut ſouvent mieux que la force trop impetueuſe, & l'on a vû quelquesfois dans une même Armée des temeraires & des nonchalans punis également, pour des actions toutes contraires. Mais enfin un General d'Armée ſans vigilence n'eſt propre qu'à ſe faire battre, & qu'à eſtre ſurpris, quoy que ce ſoit à luy à ſurprendre les autres. Un Miniſtre d'Eſtat pareſſeux ſert bien mal ſon Maiſtre, car c'eſt proprement à luy à tout voir & à tout ſçavoir pour l'en

instruire, & quiconque eſt dans un poſte ſi élevé, doit ce me ſemble ne s'endormir jamais qu'en penſant à ſon devoir. Cela eſt fort bien dit, repliqua Telamon, mais ſoit par pareſſe ou autrement, je ne voudrois pas eſtre dans un employ ſi penible : & je ne puis oublier deux Vers qui ſont en la bouche d'un grand Roy dans une Tragedie d'Euripide, qui dit en parlant de ſa condition :

A tort on porte envie au rang que nous avons,
Car pour le meriter les peuples nous ſervons.

Mais n'eſt-ce pas un grand

plaiſir à un Roy, reprit Poligene, qui ſçait qu'on le regarde comme le pere de ſon peuple de pouvoir ſe dire à luy-même qu'il a merité ce glorieux titre. Quoy qu'il en ſoit, dit Nerée, je ſuis du ſentiment de Telamon, quoy que je ne ſois pas pareſſeuſe. Pour moy, dit Meliſſe, je ne comprends pas comment les premiers Roys l'ont voulu eſtre, & ſi j'avois eſté à leur place, j'aurois mille fois mieux aimé obeïr toute ma vie que de commander, pour me charger volontairement de tous les ſoins qui ſuivent la Royauté; car toute pareſſeuſe que je ſuis, je conviens que tous ceux qui ont des emplois s'en

doivent acquiter avec honneur, & Telamon & moy ne demandons autre chose que la permission de ne rien faire, puisque par la liberté de nôtre códitiou nous ne sommes obligez à rien qu'à vivre tranquilement selon nostre humeur. Ah! Melisse, s'écria Clarinte, le plaisir de regner glorieusement est bien grand, & je m'étonne qu'une sujette de Loüis Quatorziéme puisse parler ainsi. Au contraire, repliqua-t'elle, c'est la gloire du Roy qui me fait voir la difficulté qu'il y a de bien regner; car en voit-on un pareil dans l'Histoire de nos voisins, ny dans la nostre, ny dans celle de tous les siecles?

Croyez-moy Clarinte, ajoûta-t'elle, les miracles n'arrivent pas ſouvent, & ſi l'on pouvoit voir dans toute l'eſtenduë des ſiecles paſſez & à venir les Rois feneants d'un coſté, & de l'autre les diligens à remplir tous leurs devoirs, Loüis le Grand ſeroit precedé & ſuivy d'un tres-petit nombre, ſans eſtre égalé par aucun ; & je ne vous diſſimule pas que quand j'entends dire tout ce qu'il fait, ou pendant la guerre, ou pendant la paix, j'ay quelque honte de ma pareſſe, & l'admiration que j'ay pour luy me fait faire plus de reflexion ſur ma negligence que vous ne penſez, quoy qu'il n'y ait nul raport entre

les devoirs d'un grand Roy, & ceux d'une perſonne de mon ſexe, & il me prend quelquesfois envie de croire qu'on ajoûte à la verité. Non, non, dit Poligene, que voſtre pareſſe ne ſe faſſe pas un ſi foible retranchement, le Roy eſt mille fois plus grand que tous ſes Panegyriques ne vous le montrent, & depuis qu'il a commencé de regner par luy-même tous les plaiſirs joints enſemble ne l'ont jamais retardé d'un moment pour ſes grandes entrepriſes; on luy a vû quitter dans ſa plus belle jeuneſſe les jeux, les ris, & les Amours pour aller affronter les plus grands perils malgré la rigueur de la plus rude ſai-

ſon, & il ne s'eſt jamais démenty de cette heroïque conduite. Il s'accommode ſans peine à la neceſſité des affaires, & ne veut jamais que les affaires s'accommodent à luy, regardant toujours la juſtice & la gloire pour la regle de ſa vie. Quand il eſt à la guerre il ſe reſoud ſans peine à changer les heures de ſon repos, de ſes repas, de ſes conſeils; pour pouvoir eſtre par tout; il s'abaiſſe, & s'il eſt permis de parler ainſi, il s'égale en quelques occaſions avec les Officiers de ſon Armée, & ſe familiariſe même avec les ſoldats, mais d'une familiarité toute Royale en les connoiſſant, en les faiſant bien aſſiſter quand ils

ſont malades, & en les recompenſant quand ils ſe ſont diſtinguez, & l'on peut aſſurer ſans flaterie qu'en quelque lieu qu'il ſoit il eſt l'ame de ſes Armées & de ſon Eſtat, comme le Soleil l'eſt de l'Univers. Ceſar dans le grand beſoin qu'il avoit de ſes troupes pour réunir en ſa perſonne toute l'autorité de la Republique Romaine, en parlant à ſes ſoldats les appelloit Compagnons, pour leur donner du courage ; & Auguſte commandant à des ſujets ſe contentoit de les appeller ſoldats, pour mieux conſerver le caractere de ſa grandeur ; mais le Roy n'a nul beſoin de harangue militaire pour animer

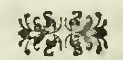
ſes Troupes, ſon exemple ſuffit pour leur faire entreprendre les choſes les plus difficiles, & cette noble fierté accompagnée d'un air libre & dégagé qui paroiſt ſur le viſage du Roy à la guerre, leur eſt un préſage de la Victoire, qui leur fait aſſez mépriſer le peril ſans les y exhorter par des paroles : mais ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que ce même Prince ſi brave, ſi propre à la guerre, ſi heureux en toutes ſes entrepriſes, par des motifs d'une vertu toute heroïque a déja donné pluſieurs fois la paix au monde, & en dernier lieu vient d'accorder une Tréve generale en faveur de l'intereſt de la Chreſtienté, qui

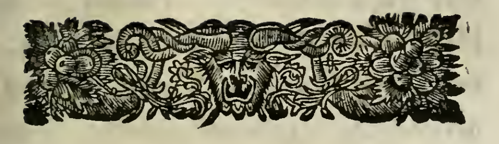
luy devra ſon ſalut, puiſqu'en renonçant à ſes propres conqueſtes, il borne celle des Infidelles, & montre aſſez par une ſi admirable conduite qu'il eſt toujours prompt à pardonner, & lent à punir, ce qui eſt le veritable caractere d'un Heros Chreſtien. Je conviens de tout ce que vous dites du Roy, reprit agréablement Meliſſe en ſe levant, & j'ay tant de peur que Clarinte & Poligene n'aillent chercher parmy les vivans & les morts quelques Princeſſes, ou quelques Dames diligentes pour m'en faire la peinture; que toute pareſſeuſe que je ſuis j'aime mieux me promener que de m'expoſer à eſtre plai-

nement convaincuë que la pareſſe eſt un grand defaut en une perſonne de mon ſexe. Deffendez-vous donc, Telamon, comme vous pourrez, ajoûta-t'elle en le regardant nonchalemment, car je ne veux plus vous deffendre. Ah! Madame, s'écria-t'il en la ſuivant, ſi vous m'abandonnez je ſuis perdu, & j'aime mieux eſtre diligent à vous ſuivre, que de demeurer icy pour eſtre vaincu par des gens qui ne me feroient point de quartier dés que vous n'y ſeriez plus. Non, non, dit Clarinte en riant, & en ſe levant comme le reſte de la Compagnie, vous ne nous échaperez pas, & nous ſçaurons pourſuivre des

ennemis qui fuyent, au lieu de se soumettre genereusement ; car dans une guerre juste c'est aux rebelles à poser les armes, & à demander pardon. Mais à qui sommes-nous rebelles, reprit Melisse en tournant negligemment la teste vers Clarinte? A la raison & à la vertu, repliqua cette aimable femme, à qui vous obeïssez en toutes choses, excepté en celle que nous vous reprochons. Cette Conversation entre-coupée, où chacun continua de parler selon son humeur, fut tres-agreable, on se promena fort tard, les Hautbois joüerent admirablement; le repas du soir fut encore plus magnifique que ce-

luy du matin ; la Lune nous éclaira pour le retour, Nerée & Telamon revinrent avec moy, & malgré tout ce que nous avions dit, Telamon réva la moitié du chemin, & sembla ne se vouloir pas corriger : Mais je suis pourtant fortement persuadée que Melisse & luy feront quelque reflexion sur cette Conversation, & que s'ils ne se corrigent ils en auront du moins quelque envie.





DE
LA TYRANNIE
DE L'USAGE.

UNe Dame de grande qualité d'une Province éloignée, belle, jeune, & de beaucoup d'eſprit, appellée Roſelie, n'eſtoit jamais venuë à Paris, parce qu'ayant perdu ſon pere & ſa mere au berceau, on l'avoit confiée à une Tante qu'elle avoit, qui avoit un fort grand

merite, mais qui eſtant mal ſaine n'avoit pas eſté en eſtat de l'amener à la Cour. Cette aimable perſonne eſtant mariée vint à Paris, & eut la curioſité de voir toutes les Maiſons Royales, & en general tout ce qu'il y a de rare & de curieux dans la premiere Ville du monde, ou aux environs. Comme elle eſt tres-agreable, & qu'elle eſt parente de pluſieurs perſonnes de la premiere qualité hommes & femmes, il y eut preſſe à faire des parties avec elle ; car la Dame auprés de qui elle avoit paſſé ſon enfance, & le commencement de ſa premiere jeuneſſe, ayant eſté long-temps dans le monde, Roſelie n'avoit

nul air d'une Provinciale ; de ſorte que ſe connoiſſant à toutes les belles choſes, elle aimoit la Muſique, la Peinture, les beaux Jardins, & en un mot tout ce qui peut raiſonnablement plaire aux yeux ou à l'eſprit. Aprés avoir eſté enchantée de toutes les beautez de Verſailles, ſoit pour les Baſtimens, les Jardins, les Eaux, & la magnificence des Meubles, charmée de tous les agrémens de Saint Cloud, & même ſurpriſe de la vaſte & belle veuë de Saint Germain: aprés, dis-je, s'eſtre promenée pluſieurs fois aux Thuilleries, Roſelie qui n'avoit pas ſongé à voir le Louvre, le regardant comme une ancienne

beauté negligée, s'avisa pourtant un jour d'y aller avec trois de ses Amies, & deux hommes de beaucoup d'esprit, & même d'un esprit cultivé. On luy montra donc le Louvre tel qu'il est, on le luy representa tel qu'il a esté, & on luy fit même entendre ce qu'il sera si quelque jour le Roy veut en achever le dessein, qui est le plus grand dessein qui fut jamais. Mais comme elle fut à l'Apartement des Bains, où l'on voit les Portraits de tous les Rois de France & d'Espagne, & d'un grand nombre de Reines & de Princesses de toutes ces diverses Cours, elle s'estonna de l'extrême diversité de leurs habil-

lemens, & ſe trouvant un peu laſſe, elle propoſa de s'aller entretenir en un lieu d'où l'on découvre & la Ville & la campagne, & dont tous les objets ſont magnifiques ou agreables; & comme elle avoit l'eſprit remply de ce qu'elle venoit de voir, & qu'elle diſoit toujours les choſes d'un air divertiſſant: Je vous avouë, dit-elle à une de ſes Amies appellée Dorinice, que je ne puis aſſez m'eſtonner de l'exceſſive & bizarre diverſité d'habillemens que nous avons veus; car enfin il me paroiſt qu'en inventant une mode en quelque ſiecle, & en quelque Nation que ce ſoit, on n'a deû avoir pour but que de la ren-

dre propre à la magnificence, & à tâcher de faire qu'elle ſieye bien : Cependant cela n'eſt pas ainſi, car il y a de ſi ridicules habillemens parmy ces Peintures, que les plus belles perſonnes paroiſſent preſques laides. Il me ſemble même, ajoûta-t'elle plaiſamment, qu'il y a en chaque ſiecle une mode de phiſionomie, comme d'habillemens. Cela eſt fort bien remarqué, dit Themiſte, & ſi l'on prend garde à Clodion le Chevelu, à Clovis, à Clotaire le Cruel, qui fit tant maſſacrer de ſes plus proches parens, & qui eut ſix femmes, à Chilperic ſi méchant, quoy que de temps en temps il fiſt le devot, & à

je

je ne ſçay combien de Dagoberts, & à pluſieurs autres des premiers temps, on verra en effet qu'ils ſont fort differens en phiſionomie de ceux des derniers ſiecles. Cela eſt fort bien remarqué, dit Perinthe, & le ſiecle de Charlemagne cómence à changer d'air; car ce Prince eſtoit de fort bonne mine. Celuy de François Premier, reprit Roſelie, & la ſuite des Valois, ajoûta-t'elle, ont encore quelque choſe de plus poly. Cela eſt certain, reprit Celinte, mais il faut avoüer que quoy que Henry Quatre dans ſes Portraits, & dans ſes Statuës, ait un air guerrier & humain tout enſemble qui plaît beaucoup, & que Loüis

Treize fust fort bien fait, le Roy, dans cette longue suite de Roys, les efface tous, soit en beauté heroïque, en grandeur, en majesté, & en charmes inexplicables; & dans cette grande quantité de Portraits que nous venons de voir vous n'en verrez aucun qu'on luy puisse comparer. En un mot il les surpasse en tous ces avantages exterieurs, comme en toutes sortes de vertus militaires ou pacifiques, & il paroist enfin estre le Roy de tous ces Rois. Tout le monde convint de ce que dit Celinte: Mais, interrompit Dorinice, l'usage ne fait pas cette diversité de phisionomie, c'est la nature. Il y contribuë du moins, repli-

qua Themiste, car c'est l'usage qui rend tout un siecle grossier, ignorant & rustique, ou qui le rend sçavant & poly, & c'est pour l'ordinaire l'esprit & les mœurs qui donnent l'air & la phisionomie rude ou douce; car tous les hommes naissants avec les mêmes organes, c'est l'usage étably pendant leur éducation qui les rend tels qu'on les voit. De grace, dit Roselie à Themiste, répondez à ma premiere pensée, pourquoy a-t'on inventé de si bizarres habillemens, & comment a-t'on suivy ceux qui les ont inventez? C'est Madame, reprit Themiste, la Tyrannie de l'usage, si l'on peut parler ainsi, qui a fait cela en dépit du bon sens;

car il n'y en a point de si puissante, ny de si universelle. En effet, tout le monde luy cede, les sages luy resistent quelque temps, & se rendent les derniers; mais ils se rendent enfin, & ils ne seroient pas même sages de luy resister toujours. Vous m'en direz ce qu'il vous plaira, dit Roselie, mais il y a lieu de s'estonner qu'on invente des choses si opposées. On voit même par ces Peintures que de temps en temps les Dames ont voulu imiter les hommes ; car on en voit qui ont des fraizes aussi bien qu'eux ; cependant c'estoit un usage tres-incommode, sur tout en Esté. Les femmes à Venise, reprit Themiste, se

ſont bien délivrées de cette incommodité là, car elles ont tout le ſain entierement découvert. Cela eſt vray, reprit Perinthe, & les Eſpagnoles au contraire ont les épaules toutes nuës belles ou laides, & elles ont pourtant des manches ſi longues & ſi étroites qu'on ne ſçait jamais ſi elles ont les bras beaux. Encore, dit Roſelie, ſi la commodité ſe trouvoit à tous ces habillemens antiques j'aurois patience, mais ces vertugades & ces vertugadins dont on garde encore quelque uſage en Eſpagne, ſont les plus bizarres machines du monde. Mais ce qui m'eſtonne le plus, ajoûta-t'elle, c'eſt la diverſité des

coiffures ; car tantoſt on ne voit preſques pas de cheveux, tantoſt on en voit de tout droits ſur une eſpece de moule de fil d'archal qui laiſſe voir les oreilles, ce qui n'eſt pas toujours un fort bel objet ; tantoſt on ne porte que ſes propres cheveux nonchalamment rangez : Une autre mode vient en ſuite qu'on n'en porte que d'empruntez, ajuſtez avec un art qui n'imite point la nature. Mais ſans aller dans les ſiecles éloignez, pourſuivit-elle, j'ay oüy dire qu'autrefois c'eſtoit une incivilité au commencement du Regne du Roy d'entrer en une viſite ſerieuſe avec une coiffe ſur ſa teſte, ou d'aller en cornet-

te voir ſes Amies, & qu'on en faiſoit de grandes excuſes. Cela eſt vray, dit Dorinice, mais ce qui m'eſtonne le plus eſt que celles qui ont des viſages longs & étroits, ſans nul embonpoint, ſe haſtent de prendre la mode de celles qui l'ont rond, qui ont de belles jouës, le cou bien fait, & la gorge belle. Cela vient de ce que j'ay dit, reprit Perinte, de cette tyrannie de l'uſage. En effet, dit Celinte, peut-on luy reſiſter, & ne ſeroit-on pas plus déguiſée ſi on s'opiniâtroit à eſtre ſinguliere en ſon habillement, quelque avantageux qu'il pût eſtre, qu'on ne l'eſt à ſuivre l'uſage, quoy que deſavantageux à ce que l'on

eſt ; & ſi un Courtiſan s'aviſoit de porter un de ſes longs chapeaux à petit bord, dont j'ay vû à des Balets avec des Aigrettes toutes droites, des plumes de Heron, un cordon de demy pied de large, de groſſe broderie d'or & de perles, on ſe moqueroit de luy, quoy que cela le fiſt paroiſtre plus grand. Et qui verroit au contraire porter des toques plates, des toques rondes, & d'autres encor montrer leur teſte chauve, comme on en voit dans ces anciens Portraits que nous venons de voir, on paſſeroit pour extravagant ; & pour moy, quoy que la nouvelle coiffure me donne un air un peu rude,

que les rubans trop ſur le devant de la teſte ne me ſient pas bien, que je n'aye pas les cheveux laids, je les coupe ſans regret pour eſtre à la mode. Je luy cede auſſi, dit Roſelie, parce que je ſuis perſuadée qu'il ne faut eſtre ſinguliere en rien, mais je ne luy cede pas avec excés, ny avec diligence. Une choſe aſſez curieuſe à remarquer, dit Perinthe, c'eſt que l'habit le plus modeſte des femmes de toutes les Nations, eſt celuy des Sultanes du Serrail du Grand Seigneur, car on leur voit fort peu de cheveux, elles ont la gorge cachée, & n'ont jamais les bras découverts, & toutes les autres Turques,

outre tout ce que je viens de dire, ſont voilées. Cela eſt fort bien remarqué, dit Themiſte; mais la jalouſie a introduit cet uſage en ce païs-là, car les hommes ne ſouffriroient pas une autre mode ny à leurs femmes, ny à leurs eſclaves. Vous m'en direz ce qu'il vous plaira, reprit Roſelie, je m'eſtonneray toujours des modes bizarres en habillemens. Je vous aſſure, Madame, reprit Themiſte en riant, que la Tyrannie de l'Uſage s'eſtend même aux païs où les hommes n'ont pas d'habillemens, & que c'eſt plûtoſt un effet de l'uſage, que de la chaleur du païs, car le Soleil les brûleroit moins s'ils

estoient habillez. C'est porter cette Tyrannie bien loin, dit Roselie en riant aussi, je pense pourtant que vous avez raison. Mais de tous les usages ridicules qui furent jamais suivis, reprit Celinte, c'est celuy que j'ay vû dans un Livre de Voyages, qui marque qu'en je ne sçay quel païs les maris gardent le lit quand leurs femmes sont accouchées, & je conviens qu'il faut que vostre Tyrannie de l'Usage ait introduit celuy-là, car la raison & la nature y repugnent absolument. Je vous assure encore une fois, Madame, reprit Themiste, que ce n'est pas en cela seulement que l'usage est un Tyran, car

il l'eſt en toutes choſes. Comme la belle Architecture, ajoûta-t'il, eſt venuë tard en France, tous les vieux Châteaux de nos peres, dont on en voit encore quelques-uns, eſtoient des manieres de cachots, les portes eſtoient baſſes & étroites, les murailles épaiſſes, & les feneſtres ſi petites qu'à peine y pouvoit-on paſſer la teſte, & on m'a fait voir une feneſtre grillée à Savigny qui n'a qu'un pied en carré, qui eſtoit cependant à la chambre de la Maiſtreſſe d'un de nos Rois. Mais ce que vous dites, reprit Themiſte, eſtoit plûtoſt une ignorance de la Nation, qu'un effet de l'uſage. L'illuſtre Manſar, re-

prit Dorinice, a pourtant fait voir en France ce que c'eſt que la belle Architecture. Cela eſt vray, reprit Perinthe, mais il eſtoit reſervé au Roy de faire paroître en effet des chefs-d'œuvre d'Architecture; nous en voyons les regles anciennes & modernes dans de grands & beaux Livres; mais rien de veritablement grand n'a eſté executé que quand le Roy a eſté luy-même l'ame de ſes baſtimens; & ce qu'on voit à Fribourg, à Straſbourg, pour les fortifications, & en dernier lieu à Verſailles, prouvent aſſez ce que je dis; ſans parler des Invalides, & de ce qu'on fait à Saint Cyr pour ce grand & Royal établiſſement

des pauvres Demoiſelles du Royaume, qui eſt univerſellement loüé de tout le monde. Cela eſt en effet fort loüable, dit Roſelie, car de jeunes filles mal élevées ſont en de plus grands perils que les jeunes Gentilshommes, & il ſeroit fort à deſirer que toutes les grandes & heroïques qualitez du Roy devinſſent en uſage pour tous les Rois qui le ſuivront; mais on n'oſeroit l'eſperer qu'en la ſeule perſonne de Monſeigneur. L'uſage, reprit Themiſte, ſe trouve à la guerre comme ailleurs, & je ſuis perſuadé, ajoûta-t'il en ſoûriant, qne c'eſt luy qui a en partie changé la fronde de David, & la maſſuë d'Hercules

en ſabres & en bombes. Mais les bombes, repliqua Perinthe, ſont une nouvelle invention dont le grand uſage ne peut devenir fort commun; car il n'y a que le Roy ſeul qui puiſſe l'employer avec un grand ſuccés, & faire tomber les bombes ſur ſes Ennemis comme la greſle tombe du Ciel: Mais la choſe du monde où l'uſage eſt le plus abſolu, & où il devroit moins l'eſtre, c'eſt ſur les Ouvrages de l'eſprit, & ſur les mots & les expreſſions des Langues. Que ſont devenuës, pourſuivit Themiſte, ces paroles qu'on trouve dans les vieux Livres François, pieca ja, jadis, en dementiers, pour dire, mais

cependant; de grands moyens, pour dire de grands biens, ains, ainçois, maints & mainte, qu'on ne souffre plus qu'en grands Vers & rarement, & cent autres que je ne raporte pas. Tout cela, reprit Roselie en riant, est demeuré avec les Triolets, & les Anagrammes des vieux Gaulois. N'a-t'on pas vû, reprit Perinthe, l'usage faire faire une foule de Rondeaux, parce que Voiture les avoit ressuscitez, car ils estoient morts avec Marot & Melin de Saint Gelais. Ne voit-on pas même que la fameuse défaite des Bours-Rimez de Sarrazin ne les a pas exterminez entierement, & qu'il en renaist tous les

les jours, les Pointes & les Antitheses ont aussi esté bannies depuis long-temps. Mais ne voyez-vous pas, dit Dorinice, qu'au lieu de ces mots que l'usage avoit introduits, & qu'un autre usage a bannis, on voit naistre de nostre temps le grand air, le bel air, le bon air, le sçavoir faire, le fameux faire attention, si suivy, & quelquesfois si mal placé, l'expression de manege, qui a quité la chevalerie pour devenir une expression figurée des Courtisans adroits ; celle d'un bon commerce, qu'on a dérobée aux Marchands, pour exprimer que ceux à qui on l'aplique sont gens avec qui on peut vivre commodement. Le

même uſage nous a encore donné le mot de vif, qu'on ne connoiſſoit pas il y a dix ans, & qu'on met preſentement à propos, & hors de propos; car on n'entend autre choſe, ſinon il eſt vif pour ſes Amis, il a de la vivacité pour ce qu'il aime, & cela ſe varie de cent manieres differentes. Mais, reprit Roſelie, puiſque le mot de maniere vous eſt échapé, définiſſez-le moy parfaitement; car on dit mille fois elle a des manieres fines, des manieres nobles, des manieres delicieuſes, des manieres agreables, des manieres bruſques, contraintes, dégoutantes, groſſieres, choquantes, & autres ſemblables en bien

ou en mal, & le bon & le mauvais air ne signifient-ils pas la même chose. Je ne le crois pas, répondit Celinte, & le mot de maniere dit beaucoup davantage que celuy d'air; le dernier ne signifie que je ne sçay quoy qui paroist en un instant, que la nature donne, que la Cour perfectionne, & qu'on ne peut bien définir; Mais les manieres font entendre que toutes les paroles, & que toutes les actions de la personne à qui on les attribuë sont agreables, plaisent, & doivent plaire. On peut avoir bon air, poursuivit-elle, sans nul art, & sans y penser; mais pour avoir les manieres charmantes, il s'en faut faire

une heureuſe habitude, la raiſon y a ſa part, & la nature toute ſeule ne les peut donner. Il y a donc de la difference, dit Dorinice, entre les façons & les manieres. N'en doutez pas, dit Roſolie, les façons ont un grand penchant à eſtre priſes en mal, & hors de dire de quelque perſonne fort jeune; elle a les plus jolies façons du monde, pour exprimer quelques graces purement naturelles, ce ne peut eſtre une loüange; car façonniere eſt une veritable injure, & je mettrois volontiers les façons avec les minauderies; mais pour l'expreſſion de maniere elle eſt noble, & elle exprime naturellement ce qu'elle veut

faire entendre ſoit en bien, ſoit en mal. Ce que Roſelie dit eſt fort delicatement exprimé, dit Themiſte, & l'on peut encore ajoûter, qu'on ſe ſert de cette expreſſion fort heureuſement pour exprimer les differentes manieres des Peintres. Mais de grace, reprit Roſelie, puiſque nous ſommes en humeur de raiſonner ſur la politeſſe de noſtre langue, faites-moy bien entendre ce que c'eſt que l'aſcendant, car j'ay un Amy qui met l'aſcendant à tout. Comme la belle Dorinice a dit fort agreablement, repliqua Themiſte, que la chevalerie a introduit le mot de manege, & qu'on a emprunté des Mar-

chands le mot de commerce, l'Aſtrologie ordinaire a fondé celuy d'aſcendant dont vous parlez, & c'eſt en renverſer ſouvent le veritable ſens; mais cette expreſſion n'eſtant pas d'un uſage auſſi frequent que celles dont on a parlé, parce qu'il y a peu de perſonnes à qui on la puiſſe juſtement appliquer, il ne la faut pas tant approfondir. Il eſt pourtant vray qu'il y a certains eſprits ſuperieurs aux autres, qui par je ne ſçay quelle noble confiance qu'ils ont en leur propre merite, ſe rendent maîtres de la Converſation par tout où ils ſe trouvent, & qu'ils ont même un aſcendant univerſel ſur tous ceux avec

qui ils ont quelque affaire à traiter. Cela ſe trouve encore quelquesfois eſtre un des grands avantages de la beauté, & j'ay vû dans ma premiere jeuneſſe une Dame qui faiſoit le plus grand ornement de la Cour, triompher de toutes les autres beautez blondes ou brunes, par cet aſcendant dont on vient de parler ; car un certain air de confiance, de fierté, & d'une noble audace, luy attiroit tous les regards quand elle alloit au Bal, où elle vouloit toujours arriver la derniere, auſſi bien qu'à ces Sermons où la mode & la cabale cauſent quelquesfois la foule autant que l'éloquence des Predicateurs ; car

ce n'eſt jamais le grand nombre des Auditeurs qui peut juger équitablement de la beauté des Sermons : En un mot la Tyrannie de l'Uſage eſt ſi grande qu'elle s'eſtend juſques aux choſes les plus ſaintes ; Mais pour n'imiter pas cet uſage peu reſpectueux, il ne faut parler que des uſages ordinaires. D'où penſez-vous, ajoûta-t'il, que viennent ces vices qu'on attache à certaines Nations, les Loix ne les authoriſent en nulle part; cependant l'yvrognerie, par exemple, n'eſt pas une inclination naturelle, ce n'eſt que l'uſage qui l'a introduite parmy les Peuples qu'on en accuſe; il en eſt ainſi des au-

tres dereglemens ; & pour pouvoir parler avec plus de liberté des ſiecles fort éloignez, la raiſon ne pouvoit pas avoir étably parmy les Egyptiens l'extravagante coûtumé de repreſenter leurs Dieux avec des figures de beſtes, il faloit de neceſſité que leurs faux Docteurs abuſant de la ſimplicité des peuples euſſent introduit ce ridicule uſage ; & pour prouver que ce ne pouvoit eſtre que cela, les habitans de la Thebaïde du même temps ſe moquoient des Egyptiens & des animaux qu'ils adoroient, & ils ſoûtenoient avec raiſon que rien de mortel ne pouvoit eſtre Dieu, & que celuy qui l'eſtoit, qu'ils

appelloient *Cnef* en leur langue, n'avoit point eu de commencement, & n'auroit jamais de fin. Il eſt vray, reprit Perinthe, que puiſque dés ce temps-là il y avoit des peuples capables de connoiſtre un ſeul Dieu, il eſt juſte de conclure que l'uſage introduit malignement par quelques raiſons de politique, avoit fait recevoir cette folle coûtume dont vous venez de parler, & je ſuis perſuadé que ceux à qui il appartient de pouvoir établir & authoriſer l'uſage, doivent autant ſonger à regler leur imagination que leur jugement, parce que c'eſt elle qui leur preſente les fauſſes images qui les ſedui-

ſent, & qui les portent à favoriſer des coûtumes impertinentes. Je ſuis encore perſuadé, ajoûta Themiſte, que s'il y a eu des Amazones, ce fut le caprice de l'uſage qui les fonda; car la nature & la raiſon ne veulent pas que les Dames ſoient expoſées aux fatigues de la guerre, puiſqu'elles ſçavent vaincre par leurs propres charmes, ſans s'expoſer contre toute bien-ſeance & contre toute raiſon: On pardonne à Homere ſa Pentaſilée, à Virgile ſa Camille, à l'Arioſte ſa Bradamante & ſa Marphiſe, & au Taſſe ſa Clorinde; ce ſont de belles figures dans des Tableaux faits à plaiſir, dont on peut avoir

vû quelques originaux tres-imparfaits en toute l'estenduë des siecles : Mais de s'imaginer un grand Empire d'Amazones, cela est assez difficile à concevoir, ou s'il y en a eu, l'usage, par quelque bizarre cause l'a indubitablement fondé, comme je l'ay déja dit. Je vous assure, dit Roselie en riant, que l'usage presque par tout le monde a étably une coûtume qui n'est pas toujours commode aux Dames ; car selon les justes loix de la Religion, les femmes doivent estre les compagnes de leurs maris : cependant l'usage est assez étably, que la gloire des honnestes femmes consiste à les reconnoî-

tre pour maiſtres abſolus ; & en effet, ſoit parmy les Chrêtiens, les Mahometans, ou les Idolâttes, parmy les Barbares, où parmy les peuples civiliſez cela eſt ainſi, excepté en ce bizarre païs, ajoûta-t'elle en riant, où les hommes ſont en couche au lieu de leurs fémes. Ce n'eſt pas, pourſuivit-elle, qu'il n'y en ait quelques-unes qui ſont les maiſtreſſes abſoluës de leurs maris ; mais quand cela eſt ainſi, il leur en coûte leur reputation : mais pour moy qui en ay un parfaitement honneſte homme, je ne veux que du credit auprés de luy, & il m'en donne autant que j'en veux avoir. Toutes n'ont pas le même

avantage, dit Dorinice en souriant, & je n'oserois m'en vanter; mais je me soûmets sans peine à l'usage dont vous parlez. Je n'en dis pas tout à fait autant que vous, répondit Celinte, car je me soûmets par raison, mais ce n'est pas toujours sans chagrin. A ce que je voy, dit Themiste, voila l'usage bien étably, puisque de Trois Dames qui sont icy, il n'y en a pas une qui n'éprouve son pouvoir en une chose tres-considerable. Mais cependant il faut avoüer que le Christianisme est tres-avantageux aux Dames, & que l'usage presques par tout ailleurs les mal-traite cruellement: Car de quel droit le

Grand Seigneur retient-il trois ou quatre cens femmes enfermées dans ſon Serrail, & par quelle juſtice tous les Grands de ſa Cour ont-ils autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, la nature, ny la raiſon ne peuvent authoriſer cette coûtume, & ce n'eſt que la Tyrannie de l'uſage que la volupté dépravée authoriſe, qui a étably cette multiplicité de femmes, & la captivité des Sultanes du Serrail. Les Dames ne ſont guere plus heureuſes en la Chine & au Japon, dit Perinthe, par la jalouſie exceſſive de leurs maris, dont ils ne ſe cachent pas. En effet, ajoûta-t'il, au lieu d'apprendre à danſer aux Da-

mes de ce païs-là, & à marcher de bonne grace, on leur ſerre les pieds en naiſſant avec des bandelettes qui les eſtropient de telle ſorte qu'elles ne peuvent ſe promener, ny s'éloigner de leurs maiſons, de ſorte que les maris n'ont qu'à les faire garder chez eux. Du moins, dit Dorinice en ſoûriant, les maris jaloux de ce païs-cy déguiſent leur jalouſie quand ils le peuvent, & prennent d'autres pretextes de ſe plaindre de leurs femmes, comme de leur exceſſive dépenſe en habillemens, & au jeu. Mais le grand jeu aux Dames, reprit Roſelie, eſt encore un déreglement de l'uſage; car comme generalement

parlant elles ne peuvent augmenter le bien de leurs maiſons que par une honneſte épargne, n'ayant pas d'employ pour en acquerir, il n'eſt pas juſte qu'elles le diſſipent par un jeu exceſſif. Parce que vous n'aimez pas à joüer, reprit Dorinice, vous en parlez comme les maris en parlent; mais la pluſpart des femmes ſi elles ne joüoient pas ne pourroient faire nulle dépenſe, & il y en a qui ne ſubſiſtent que du jeu. Je plains fort ces Dames là, reprit Roſelie, & je les trouve en grand danger, ſi ce n'eſt qu'elles ſoient aſſurées de gagner toujours; car une Dame malheureuſe au jeu, & qui perd

plus qu'elle ne peut payer ſans ſon mary, eſt expoſée à de tres-bizarres avantures; cependant cet uſage eſt en beaucoup de lieux; mais pour moy je veux que le jeu ſoit un amuſement ſans chagrin, & qu'on puiſſe toûjours dire chez ſoy ce qu'on a perdu, parce que dés que la perte eſt aſſez grande pour en faire un myſtere, je blâme la Dame, & je la trouve expoſée à plus d'une ſorte de peril. Mais les grandes joüeuſes, dit Celinte, diſent que quand elles joüent petit jeu elles joüent ſans plaiſir. Qu'elles en choiſiſſent donc un autre, repliqua Roſelie, puiſqu'il y en a ſans doute à meilleur marché, l'Opera,

la Comedie, la Musique, la promenade & la Conversation, ne peuvent jamais apauvrir, ny échauffer le sang jusqu'à détruire la beauté, & le trop grand jeu est un commerce, & n'est pas un divertissement. En effet, ajoûta-t'elle en riant, un Marchand qui apprend qu'un Vaisseau qui luy revenoit des Indes a esté pris par des Pirates, n'est pas plus irrité ny plus affligé que quelques joüeuses le sont quand elles ont beaucoup perdu, & j'en connois une que je n'ay jamais pû corriger du grand jeu, qui quoy qu'assez belle naturellement, devient laide quand elle a fait une grande perte. Elle dit à

ſon retour chez elle qu'elle eſt malade pour cacher ſon chagrin, elle gronde tout le monde, ſans en excepter ſon mary, elle trouve que ſes domeſtiques font tout de travers ; elle reprend ſes enfans ſans ſujet, quoy qu'ils ſoient fort jolis; elle ne veut rien payer de ce qu'elle doit, & feroit volontiers mourir tous ſes domeſtiques de faim pour joüer. Tout le monde en connoît quelqu'une de cette eſpece, dit Themiſte, & je plains & les Dames & leurs maris de ce déreglement là ; mais il y a lieu d'eſperer que la Tyrannie de l'Uſage ne fera que le tolerer en quelques Dames, & ne le rendra jamais univerſel.

Mais le jeu exceſſif des hommes n'eſt-il pas blâmable, reprit Celinte. Tout excés, répondit Themiſte, eſt generalement parlant digne de blâme ; mais le grand jeu des Dames eſt ſans excuſe, & celuy des hommes en peut avoir; car à la guerre & à la Cour il y a des occaſions de grand jeu, où la bien-ſeance, & quelquesfois même l'ambition engagent les Officiers & les Courtiſans ; de ſorte qu'on ne le peut pas blâmer auſſi univerſellement qu'aux Dames: Mais il y a une ſuite aſſez ordinaire du grand jeu qui a toujours eſté blâmée, & qui le ſera toujours, c'eſt la fourbe & la tromperie que le grand jeu

a fait naiſtre; car on ne ſe ſeroit jamais aviſé de vouloir tromper pour peu de choſe: il eſt vray que cela ne peut jamais eſtre un uſage public, quoyqu'il ait pourtant fait mille efforts pour le devenir; & ſi le Heros qui a ſi ſagement banny les Duels ne l'avoit reprimé par une juſte indignation, il ſe feroit étably. Mais ſçavez-vous bien, interrompit Perinthe en ſoûriant, qu'il y a une Tyrannie de l'Uſage qui eſt particuliere à la France, & à quelques Eſtats voiſins, & qui, ſelon toutes les apparences, durera toujours. De grace, dit Dorinice, apprenez-là nous: C'eſt celle de mettre des mouches ſur le viſage des belles,

reprit Perinthe en riant, car l'Antiquité ne l'a jamais connu, & l'Affrique & l'Aſie ne le connoiſſent pas encore, & cet uſage qui eſt ſi univerſel aux lieux où il eſt étably, n'a nul fondement en la nature; il eſt ſans plaiſir & ſans utilité, & je ſuis perſuadé que la premiere mouche du monde de cette eſpece, fut miſe pour cacher quelque legere rougeur du teint de quelque belle perſonne, & que ſon miroir luy ayant dit que le noir en relevoit la blancheur, elle en mit en ſuite ſans nul ſujet; de ſorte que cette premiere mouche a fondé des millions de mouches à perpetuité. Durant quelque temps, ajoûta Perinthe, les meres ſe-

veres voulurent s'oppoſer à cet uſage ; les Predicateurs parlerent contre, mais enfin l'uſage eſt demeuré le maiſtre abſolu, & elles ſont en paiſible poſſeſſion de toutes les beautez de la plus belle partie de l'Europe : Et pour porter la paſſion des mouches auſſi loin qu'elle peut aller, ajoûta Perinthe, on a inventé certaines coiffes ſemées de mouches volantes, ſi l'on peut parler ainſi, en faveur de celles qui n'oſent en porter d'appliquées ſur leur viſage ; de ſorte que comme je viens de le dire, les mouches regnent paiſiblement. Tout ce que vous venez de dire eſt fort plaiſamment penſé, reprit Roſelie,

Roſelie en riant,&je ne m'imaginois pas qu'on pût faire une ſi jolie Hiſtoire des mouches, pour ne pas dire une ſi delicate Critique. Pour moy, dit Dorinice, je les ſouffre, & j'en mets quelquesfois, mais je ne les aurois pas inventées. Les Eſtrangers, dit Themiſte, qui viennent des païs où cet uſage n'eſt pas étably, ſont fort ſurpris de voir un eſſaim de mouches ſur le viſage d'une Dame; car il y en a qui en mettent une ſi grande quantité, qu'on peut ſe ſervir de cette expreſſion. Ah! pour celles qui en mettent trop, dit Roſelie, ou qui les placent bizarrement, elles ſe trompent ſi elles penſent qu'elles leur ſient bien.

Encore, reprit Celinte, s'il n'y avoit que les jeunes & belles personnes qui s'en servissent on auroit patience, mais on en voit de laides, de vieilles & de bazannées, qui en ont plus que les autres. Le rouge dont les Dames se servent, poursuivit-elle, a plus de fondement que les mouches; car quand il est bien mis il imite du moins la nature, & pour estre bien il faut qu'on ne s'en àpperçoive pas; car dés qu'on le connoît il passe presque pour fard, & une femme fardée est un objet fort desagreable. Il y a pourtant des pays, reprit Themiste, où la Tyrannie de l'Usage l'a étably, comme en Espa-

gne, quoy que ce soit la plus dangereuse coûtume du monde, car le fard vieillit avant l'âge toutes celles qui en mettent long-temps. Pour moy, dit Roselie, je n'ay jamais mis ny blanc, ny rouge, ny n'en mettray de ma vie. Vous en parlez bien à vostre aise, reprit Celinte, vous qui avez le plus beau teint du monde. Mais le fard, reprit Roselie, ne le fait pas beau à celles qui naturellement ne l'ont pas, & le dessein qu'elles ont de plaire n'a garde de réussir; car elles font mal au cœur, & je ne puis assez m'estonner que l'usage ait pû s'en établir en quelque part, car le fard est également detesté des Maris

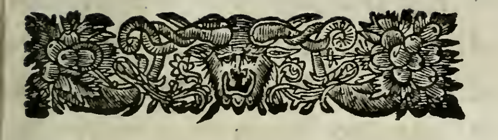
& des Amans, & de quiconque a de la raiſon. Mais que dira Themiſte, reprit Celinte, de ces gens de Canada, & de quelques parties des Indes où les peuples ſe peignent, où pour mieux dire ſe barboüillent de blanc, de rouge, de vert & de jaune. Je diray, reprit-il, que c'eſt un des plus bizarres effets de la Tyrannie de l'Uſage, & que ce ſont des Barbares qui le ſuivent. Mais encore, dit Roſelie en adreſſant la parole à Themiſte, pour tirer quelque utilité de voſtre Tyrannie de l'Uſage, que vous nous avez ſi agreablement repreſentée, dites-nous juſqu'où il s'y faut ſoûmettre, & s'il faut qu'en l'âge où je ſuis je me fixe pour tou-

jours à ma forme de vie, à mes habillemens, à mon langage, & qu'universellement parlant je sois toujours ce que je suis à cette heure. Nullement, Madame, reprit Themiste, & je soûtiens même qu'il faut se renouveller pour conserver sa reputation; car si on s'opiniâtroit à suivre précisément les manieres de sa premiere jeunesse, on se trouveroit étranger en son propre pays; & un François de quatre-vingts ans se trouveroit presqu'aussi different d'un François de vingt-cinq, qu'un Americain l'est d'un Europeen. Mais que faut-il donc faire, reprit Dorinice? Je vous l'ay déja dit, repliqua Themiste, il faut

se renonveller soy-même, mais par raison, & peu à peu, & en cela il faur imiter la nature; car à le bien prendre nous ne sommes jamais precisément les mêmes depuis le premier moment de nostre vie jusqu'au dernier, & il se fait en nous un changement qui nous est imperceptible. Cependant il faut resister avec force à tous les usages criminels; mais pour tous les indifferents, il faut s'y accommoder avec prudence, & ne les suivre jamais ny trop tost, ny avec excés, & tâcher de les redresser doucement, quand on a assez de reputation dans le monde pour le pouvoir faire avec succés; & c'est pour cela qu'il est de si

grande importance que les Rois, les Princes, les Magiſtrats, les peres de famille, & mêmes les perſonnes de grand eſprit & de grande reputation ne donnent que de bons exemples; car l'imitation eſt le reſſort le plus puiſſant dont l'uſage ſe ſert pour établir ſa tyrannie; car ceux qui ne ſe conduiſent pas par raiſon ſe laiſſent conduire par l'imitation, & pourvû qu'ils puiſſent dire qu'ils font ce qu'un autre fait, ils ſont en repos de leur conduite. Cela eſt vray, dit Dorinice en ſe levant, & ſi j'avois eu le malheur d'avoir des Amies peu raiſonnables dans le commencement de ma vie, je ſens bien que j'en aurois peut-eſtre

imité quelques-unes qui parlét assez legerement des defauts d'autruy. Toute la compagnie se levant comme Dorinice, loüa fort Themiste de leur avoir apris le pouvoir de la Tyrannie de l'Usage, & forma le dessein de luy resister en tout ce qui pouvoit blesser la vertu ou la bien-seance. Mais aprés tout, ajoûta Roselie, il faut se tenir pour dit que dans deux ou trois cens ans nos habillemens paroistront aussi bizarres que ceux que nous avons vûs nous le paroissent; mais ceux qui les blâmeront ne nous feront non plus de mal que nous en faisons aux Princes qui ont porté ceux qui ne nous plaisent pas.



DE
LA COLERE.

DE grace, dit la ſage Paſithée à la belle Arpalice, dites-moy s'il eſt vray que la colere d'un de nos Amis, qui s'eſtoit engagé à une partie de campagne avec vous, ait eſté auſſi extraordinaire qu'on le dit: car comme ma Niece, ajoûta-t'elle en ſoûriant, & en regardant Clariſte, y eſt un peu ſujette, je ſeray fort aiſe que

vous me representiez la colere de celuy dont je parle avec les couleurs qui luy conviennent. Mais ma colere, reprit agreablement Clariste en soûriant aussi, ne fait jamais mal qu'à moy-même, & l'on dit tout le contraire de celle d'Agenor. Toute la compagnie, qui estoit composée de personnes choisies, soit pour les Dames, ou pour les hommes se joignit à Pasithée, pour obliger Arpalice de raporter cette avanture. Imaginez-vous donc, dit cette aimable femme, qu'un de mes parens que vous connoissez tous, m'avoit priée d'aller pour trois jours à sa belle maison de campagne, & comme la

journée eſt un peu grande, j'acceptay l'offre qu'Agenor me fit de m'attendre à une maiſon qu'il a preciſément à moitié chemin, où je laiſſerois mon carroſſe & mes chevaux, & me ſervirois de ſon équipage. Je ne mis pas tout à fait ſur mon compte l'offre qu'il me fit, car je menois avec moy une belle fille, qui eſt ma parente, dont on ſçait qu'il eſt fort amoureux, & qu'il pretendoit épouſer. Il nous reçût chez luy avec beaucoup d'honneſteté, & nous donna un grand repas; mais nous remarquâmes qu'une ſœur qu'il a, qui faiſoit les honneurs de ſa maiſon, le craignoit fort, & que tous

ceux qui ſervoient trem-bloient dés qu'il les regardoit. Il fit même une choſe que l'exacte civilité ne permet pas; car il gronda tout haut ſon Maiſtre-d'Hoſtel ſur ce que l'entre-mets n'eſtoit pas aſſez diverſifié, ny aſſez délicat, & ſur ce qu'on attendit un moment à ſervir le fruit; diſant même des choſes aſſez dures pour un homme du monde qui a de l'eſprit; mais j'attribuay cela à la paſſion qu'il a pour Cleone, devant qui il vouloit que tout allaſt admirablement bien chez luy; de ſorte que je l'excuſay, & peut-eſtre que Cleone luy en ſçût bon gré. Une heure aprés avoir dîné nous partîmes; je re-

marquay avant que de monter en carroſſe qu'il avoit un attelage parfaitement beau; je luy avois toujours vû des chevaux noirs mediocrement beaux, & je luy voyois ſix chevaux gris pommelé admirables. Comme je ſçay que Cleone eſt naturellement peureuſe en carroſſe, je luy demanday ſi ce n'eſtoient pas des chevaux neufs, & ſans me dire ny oüy, ny non, il me dit ſeulement que je n'euſſe point de peur, qu'il avoit le meilleur cocher du monde, & qu'il n'avoit jamais verſé. Nous montâmes donc en carroſſe Cleone & moy, & je remarquay qu'il fut dire quelque choſe à ſon cocher d'un air

menaçant ; je sçûs le lendemain qu'il luy avoit dit qu'il prît bien garde à luy, & que s'il nous versoit il s'en repentiroit toute sa vie. J'ay sçû encore que ce qui le faisoit parler ainsi, estoit que son Cocher luy avoit dit le matin qu'il y avoit un de ses chevaux neufs fort ombrageux, & qu'il luy conseilloit de le changer, ou de luy donner le temps de le corriger avant que de s'en servir; mais comme l'amour l'aveugla, & qu'il ne pût se resoudre de rien changer à ce qu'il m'avoit offert, il se moqua du discours de son Cocher. Un Valet de chambre à cheval en menoit un en main, car nous devions

aller le jour ſuivant à la chaſſe avec des Dames du voiſinage de celuy chez qui nous allions. Nous allâmes donc fort bien juſqu'au milieu d'une grande plaine, où malheureuſement un cheval mort ſe trouva au bord du chemin du coſté qu'eſtoit le cheval ombrageux, qui dés qu'il l'apperçût ſe cabra avec tant de violence qu'il rompit les reſnes qui le tenoient, & ſe détachant même du timon, courut à travers champs à toute bride; le Poſtillon fut renverſé, & le Cocher ſurpris & ſaiſi de frayeur, à cauſe des menaces de ſon Maiſtre, ne pouvant retenir les autres chevaux effrayez, nous verſâmes

ſans qu'il y euſt de ſa faute. Une des vîtres fut briſée en cent pieces, & un morceau de cette glace égratigna la main gauche de Cleone ; de ſorte qu'Agenor voyant la belle main de ſa Maiſtreſſe ſanglante; car elle avoit tiré ſon gand pour racommoder quelque choſe à ſa coiffure, la fureur s'empara de ſon eſprit, & ne ſçachant ce qu'il faiſoit il ſe jetta hors du carroſſe, & mit l'épée à la main pour aller ſans doute à ſon cocher; mais ce pauvre mal-heureux ſe croyant mort s'il ne fuyoit, monta diligemment ſur le cheval de main dont j'ay parlé, car le Valet de chambre qui le menoit nous voyant

verſez eſtoit décendu en diligence pour aider à nous relever, & avoit baillé les deux chevaux à tenir à un laquais qui eſtoit parent du cocher ; ſi bien que ce garçon ne luy diſputant pas ce cheval, il ſe mit à fuyr avec une vîteſſe incroyable. Tous nos laquais & le Valet de chambre ayant relevé le carroſſe, Agenor mit ſa Maiſtreſſe à terre en luy demandant mille pardons, & me laiſſant dans le carroſſe ſans me regarder, monta ſur le cheval du Valet de chambre ; & courut à toute bride toujours l'épée à la main aprés le cocher, ou pour le ramener, ou pour le tuer s'il ne vouloit pas revenir ; mais comme le

cheval que montoit le cocher estoit beaucoup meilleur que l'autre ; & qu'il avoit eu quelques momens d'avance , il ne le put joindre ; car ayant passé un bac qu'il avoit trouvé prest à partir. Quand son Maistre arriva au bord de la riviere le bac estoit de l'autre costé , de sorte qu'Agenor fut contraint de retourner sur ses pas. Mais comme pendant qu'il couroit comme un furieux il passa un carrosse vuide devant nous,qui par bon-heur alloit passer devant la porte de la maison où nous allions, je persuaday à Cleone , aprés avoir vû que sa blessure n'étoit rien , & avoir envelopé sa main de son mouchoir , de

nous ſervir de ce carroſſe en donnant de l'argent au cocher, qui accepta noſtre offre avec joye, & je chargeay le Valet de chambre d'Agenor de luy dire que nous l'allions attendre; qu'il vint à cheval nous trouver; & que nous luy demandions la grace du cocher s'il le ramenoit. Ce garçon tout tremblant nous dit qu'il n'oſeroit luy dire cela, & je fus contrainte de le faire écrire par Cleone ſur un morceau de lettre, avec un crayon que je porte toujours ſur moy. Vous pouvez penſer quel chagrin eut Agenor de n'avoir pû ramener ny punir ſon cocher, & de ne nous trouver plus; ſa fureur fut ſi terrible qu'il batit

tous ſes gens ſans ſçavoir pour-quoy ; il voulut même tuer ce malheureux cheval échapé qu'un de ſes laquais avoit re-pris , mais le laquais le laiſſa aller & s'enfuit luy-même. Agenor leut pourtant ce que Cleone avoit écrit, & cela l'a-paiſa un peu , comme nous le ſceûmes le lendemain. Il fut ſi honteux de ſon emportement, qu'il penſa ne venir pas nous trouver ; mais comme il vit un peu de ſang ſur ce petit mor-ceau de papier , où nous n'a-vions pas pris garde qu'il y en eut, cela luy donna de la curio-ſité , & l'inquietude de ſçavoir ſi la main de ſa Maîtreſſe eſtoit fort bleſſée, & le determina à venir à cheval où nous eſtions,

& a laisser son équipage à la conduite de ceux qu'il venoit de battre, sans leur donner nul ordre. Il avoit encore l'esprit si troublé de colere qu'il s'égara, & nous ne l'attendions plus. Je fus la premiere qui l'aperçûs par une fenestre quand il décendit de cheval, & je vis qu'il avoit encore la fureur dans les yeux; le maistre de la maison fut le recevoir, & comme la blessure de Cleone n'estoit rien, & qu'un peu de baume qu'on y avoit mis en avoit arresté le sang, & appaisé la douleur, nous estions toutes disposées à nous moquer de la colere d'Agenor. Cleone me dit même tout bas qu'elle n'épouseroit jamais

un homme de temperamment colere ; qu'elle laisseroit à ses parens le soin de s'informer de la qualité & du bien de celuy qu'ils luy destineroient, mais que pour elle, sans leur en parler, elle s'informeroit s'il estoit colere, ou s'il ne l'étoit pas, & prendroit sa resolution selon cela. Agenor s'étant rassuré sur ce que mon parent luy avoit dit que la blessure de Cleone estoit presque guerie, & qu'elle ne souffroit plus de mal, entra plus tranquilement que je n'eusse crû, & comme il a bien de l'esprit, quoy qu'un peu emporté même sans colere, il nous demanda mille fois pardon, & nous voulut persuader

qu'il euſt eſté tres-coupable s'il eut pû voir ſans émotion la belle main de Cleone couverte de ſang par la faute d'un de ſes gens ; il trouva même moyen de parler à Cleone ſans eſtre entendu que d'elle, & je ſuis preſque perſuadée que quelquesfois la colere eſt contagieuſe ; car Cleone, qui eſt naturellement fort douce, & qui avoit écrit ce que j'avois voulu, s'irrita de tout ce qu'il luy dit ; & comme elle prit ſur le champ la reſolution de s'en défaire, elle ſe ſervit de toutes les occaſions qu'il luy en donna pour l'éloigner d'elle. Le lendemain on ne fut point à la chaſſe à cauſe de Cleone, dont la main s'eſtoit un peu

enflée la nuit; on joüa, & Agenor parut encore fort colere au jeu, quelque effort qu'il fist pour s'en empescher. Les gens d'Agenor qui vinrent le trouver le jour suivant conterent aux nostres la fureur de leur maistre; Cleone le sçût, & pour conclusion elle le pria de ne songer plus à elle, & il en fut si irrité qu'il partit un matin dés la pointe du jour, sans dire adieu à personne, & je ne croy pas qu'il ose jamais retourner voir sa Maistresse. Quand il fut party, & que je voulus un peu appaiser Cleone, parce que ce party-là est tres-avantageux pour elle du costé du bien, la colere la prit, toute douce qu'elle est; quoy,
dit-elle,

dit-elle, vous voudriez que j'épousasse un homme qui dans une partie de plaisir, & pour un accident le plus ordinaire du monde veut tuer des hommes & des chevaux, & qui devient si furieux qu'on ne le peut reconnoistre; jugez de grace ce qu'il feroit s'il devenoit jaloux: Non, non, dit-elle avec un chagrin fort agreable, je ne veux point de mary colere, j'en aime mieux un infidelle, un prodigue, & même un avare, qu'un furieux. On peut se vanger d'un infidelle en le méprisant; on peut aider à un prodigue à manger son bien, & avoir sa part du plaisir, & conserver du moins sa vie avec un avare,

dans l'esperance d'estre riche s'il meurt le premier ; mais avec un homme colere comme Agenor, il tuëroit sa femme dans un festin, comme Alexandre tua un de ses Amis. En un mot je ne pus rien gagner sur Cleone. J'envoyay un de mes laquais ordonner à mon cocher de m'attendre à un lieu que je luy marqué, & mon parent me donna son équipage pour l'aller joindre. Nous sceûmes qu'Agenor n'avoit pas passé chez luy, & qu'il estoit revenu à Paris tout droit, & depuis cela nous ne l'avons pas vû. Il faut avoüer, dit Pasithée, que voila un horrible emportement. Je conviens qu'il est trop fort,

dit Poliandre, qui eſt naturellement colere, mais il faut pourtant avoüer qu'un homme fort amoureux qui voit ſa Maiſtreſſe bleſſée, ſans ſçavoir bien preciſément ſi elle l'eſt beaucoup ; qui la voit ſans ſecours, & hors de pouvoir de la mener en lieu pour en trouver, & tout cela par la faute d'un de ſes gens, ne ſeroit pas excuſable d'eſtre tranquile. Je demeure d'accord, dit Liſimene, que la tranquilité n'eût pas eſté à ſa place, mais il faloit commencer à ſe repentir de n'avoir pas crû ſon cocher lors qu'il luy avoit conſeillé de ne ſe ſervir pas d'un cheval ombrageux ; il ne faloit pas effrayer cet innocent en met-

tant l'épée à la main, il faloit tout au plus, s'il fuyoit, envoyer le Valet de chambre aprés luy, & l'assurer qu'on luy pardonnoit, & il faloit demeurer auprés de Cleone pour la plaindre; enfin il ne faloit rien faire de ce qu'il fit, & il faloit faire cent choses qu'il ne fit pas; aussi souhaitay-je pour le punir que son cocher ne luy ait pas rendu son cheval. Vostre souhait ne peut estre accomply, dit Arpalice; car ce pauvre miserable le renvoya le soir même à sa maison de Paris. Mais du moins, dit Clariste, suis-je persuadée que la colere des Dames ne va pas jusques-là. Je conviens, dit Lisimene, qu'elle ne fait

pas faire des choſes ſi violentes, mais elle leur en fait faire quelquesfois de plus ridicules. La patience, dit Paſithée, eſt une des vertus qui ſied le mieux à une Dame, elle ne gaſte point la beauté, elle s'accommode ſans peine avec la modeſtie de ſon ſexe; elle conſerve toute la liberté de la raiſon, elle n'agrandit pas les ſujets de plainte qu'on peut avoir, & ſert plutoſt à appaiſer le cœur qu'à l'irriter. Ah Madame ! s'écria Liſimene, que je vous aime de loüer une vertu ſi neceſſaire aux femmes, que le deſtin a fait naiſtre pour paſſer preſque toute leur vie dans la dépendance de quelqu'un, & de n'eſtre pas

de celles qui ſe mettent en colere en tout temps, en tous lieux, devant toutes ſortes de perſonnes, & pour toutes ſortes de choſes ; car il eſt vray que je ne trouve rien de plus beau que de ſe mettre au deſſus d'une certaine eſpece de colere d'habitude, où la pluſpart des femmes ordinaires ſont ſujettes, car elle leur fait faire quelquesfois de ſi bizarres choſes, que la folie ne fait guere pis. Il eſt vray, reprit Paſithée, que c'eſt une dangereuſe couſtume à prendre, & pour ſoy & pour autruy, que de ſe fâcher aiſément. Il me ſemble, ajoûta agreablement Liſimene, que les belles doivent avoir plus de ſoin de s'en

corriger que les autres ; car lorſque la colere eſt exceſſive elle défigure la beauté même. En effet, pourſuivit-elle, je vy il y a quelques jours une femme qui devint laide preſque en un inſtant par un emportement de colere, & qui le fut plus de quatre heures. On luy avoit donc donné quelque grand ſujet de ſe fâcher, dit Clariſte. Nullement, reprit Liſimene, & cette avanture eſt auſſi biſarre en ſon eſpece que celle d'Agenor, & j'ay quelque envie de la raconter. Je vous en conjure, dit Paſithée, en faveur de Clariſte. Il eſt vray, reprit cette belle fille en rougiſſant, que j'ay quelque diſpoſition naturelle à cette

fâcheuſe paſſion ; mais je ne penſe pourtant pas que je donne jamais ſujet à la belle Liſimene de faire un agreable recit des emportemens de mon eſprit. Pour moy, dit Poliandre, je ne puis eſtre en general ennemy de la colere, & je ſuis perſuadé que le même temperamment qui nous y porte fait ordinairement le grand courage, & peut inſpirer quelquesfois une vertu qui luy paroiſt oppoſée ; car ces gens qui ſont ſi inſenſibles qu'on ne ſçait quand on les fâche, ou quand on les oblige, ne ſont patiens que par foibleſſe, au lieu que le grand courage rend patient par vertu. Il me paroiſt aiſé de répondre à ce que vous dites,

repliqua

repliqua Pasithée, mais je seray bien aise que Lisimene nous apprenne ce qu'elle avoit commencé de dire, & puis nous examinerons cette passion en elle-même, car la compagnie me paroist fort propre à cela. Poliandre & Philiste soûtiendront volontiers le party de la colere, Timante qui sçait toutes choses aidera à Lisimene, à Arpalice & à moy, à défendre la bonne cause, & Hermogene tiendra le milieu entre ces deux sentimens; car il est sensible & sage. Mais, reprit Clariste, la sensibilité & la colere sont deux choses fort differētes. J'en conviens, dit Pasithée; mais comme les exemples font trouver en suite les raisons plus fortes, je

prie Lisimene de nous dire celuy qu'elle en a vû. Il est vray, repliqua cette aimable femme, que je dois une partie de ma moderation à l'impatience de deux ou trois personnes de ma connoissance, & principalement à celle dont je veux vous parler. Cette Dame, qui est fort vive & fort gaye naturellement, estoit de la plus belle humeur du monde le dernier jour que je la vy; elle avoit l'esprit libre, enjoüé, complaisant & agreable: Ce qui faisoit une partie de sa bonne humeur, c'est qu'elle s'estoit trouvée le matin plus belle dans son miroir qu'à l'ordinaire, & que deux de ses Amies & moy le luy avions dit, tant

qu'une promenade que nous avions faite dans ſon Jardin avoit duré. En effet, il eſt certain qu'elle avoit ce jour là le teint plus repoſé, les yeux plus brillants, & plus doux, & les lévres plus incarnates. Aprés nous eſtre promenées elle nous mena dans ſa chambre ; mais à peine eut-elle relevé ſa coiffe qu'elle ſe mit devant ſon miroir pour ſe confirmer ſans doute dans l'opinion avantageuſe qu'elle avoit de ſa beauté, & ce qu'il y eut de rare fut qu'elle le trouva ſi effroyablement terny qu'elle ne s'y voyoit que comme l'on ſe voit à travers un broüillas fort épais ; de ſorte que ne démeſlant pas d'abord s'il y avoit

effectivement du broüillas dans sa chambre, quoy qu'il fist fort beau dans son Jardin, elle se tourna brusquement du costé où nous estions ses Amies & moy, si bien que comme nous vîmes son action chagrine, & que nous devinâmes aisément ce qui la causoit, parce que nous estions vis-à-vis de son miroir aussi bien qu'elle ; nous en rîmes, & je luy dis en raillant que cet accident estoit une punition du plaisir excessif que sa beauté luy donnoit. Mais à peine eus-je dit cela, que je la vis rougir de dépit, & que sans me répondre elle appella brusquement une de ses femmes pour luy demander qui avoit

terny son miroir. Mais au lieu de demander cela doucement à cette fille, qui estoit jeune, & qui paroissoit fort craintive, elle changea d'abord de voix, de visage, & d'action; & cette même personne qui un moment auparavant avoit le teint reposé, les yeux doux, & l'air modeste, ne fut plus rien de tout cela; car sans donner nul loisir à cette fille de luy dire ce qu'elle luy demandoit, elle supposa qu'elle avoit tort de s'amuser à le luy demander, & qu'elle le sçavoit bien sans qu'elle le luy dist: Elle ajoûta que c'estoit sans doute qu'elle se croyoit belle, & qu'au lieu de faire tout ce qui regardoit son ser-

vice, elle ne faiſoit autre choſe que ſe regarder dans ſon miroir. Elle ajoûta d'un air railleur, qu'elle ſe trompoit en ſe croyant belle, elle luy demanda pour qui elle le vouloit eſtre, à qui elle vouloit plaire, & elle luy dit tant de choſes hors de raiſon que je mourois de honte pour cette perſonne, & pour l'honneur de mon ſexe; & quand cette pauvre fille, toute tremblante, vouloit répondre quelque choſe pour ſe juſtifier, ſa Maîtreſſe luy deffendoit de parler, & recommençoit de la gronder de quelque nouvelle maniere; ſi bien qu'ayant pitié d'elle je la voulus excuſer. Mais à peine eus-je ouvert la

bouche que la colere de cette Belle irritée changeant d'objet, elle se tourna vers moy, & me dit que si je l'excusois je la ferois si insolente qu'elle ne s'en pourroit plus servir, ajoûtant paroles sur paroles, sans donner le temps à personne de parler. Cependant les lis & les roses de son beau teint se confondirent de telle sorte qu'on ne les discernoit plus du tout ; car elle estoit toute rouge, le blanc de ses yeux n'estoit plus même tout à fait blanc ; & comme elle les a grands naturellement, la colere les faisoit paroître trop grands & trop ouverts. Ils estoient troubles & égarez ; elle regardoit comme si elle

n'eût pas bien vû ; ſa bouche avoit changé de forme à force de crier, elle rediſoit cent fois la même choſe, & elle reſſembloit bien plus à une Bachante en fureur qu'à ce qu'elle a accoûtumé d'eſtre: pourtant il ne s'agiſſoit preſque de rien, & il ſe trouva même qu'aprés qu'elle eut bien grondé, bien crié, & bien dit des extravagances inutiles, elle connut qu'elle n'avoit nulle raiſon de s'eſtre miſe en colere; car lorſqu'elle eſtoit décenduë à ſon Jardin où nous l'avions trouvée, elle avoit ordonné qu'on parfumât bien ſa chambre pour ſon retour, afin d'oſter l'odeur du vernix d'un Tableau qu'on luy avoit

raporté le matin ; si bien que comme on luy avoit obey trop ponctuellement en brûlant beaucoup de parfums, & d'eau de fleur d'orange, son miroir s'estoit terny ; & comme cette pauvre fille, si bien grondée, n'avoit pas songé à s'y regarder, elle ne s'en estoit pas apperceuë : La Maistresse connut donc à la fin qu'elle n'avoit rien fait de ce qu'elle avoit pensé, & que par consequent elle avoit tort de s'estre tant emportée ; mais quoy qu'elle le connust, le trouble de son ame ne s'appaisa pas encore, au contraire, une secrette honte de sa foiblesse l'irritant tout de nouveau, laissa dans son cœur une disposition à la

colere pour tout le reste du jour, elle répondit aigrement à tous ceux qui luy parlerent, elle gronda toutes les femmes qui la servoient, & elle les gronda devant tous ceux qui vinrent chez elle, sans considerer si cela estoit civil ou non, & je croy même qu'elle s'emporta jusqu'à faire une action menaçante à un petit More qui la servoit, parce qu'un colier d'argent qu'il portoit n'estoit pas bien tourné; de sorte que de ma vie je ne fus si surprise que je le fus de voir un si grand emportement pour si peu de chose; & combien la colere avoit changé cette belle personne; enfin j'éprouvay en cette occa-

ſion que rien n'eſt plus propre à guerir de la colere que de la voir en autruy. Vous repreſentez ſi bien cette bizarre colere, repliqua Clariſte, & vous la faites paroiſtre ſi ridicule, qu'encore que naturellement je ſois capable d'en avoir, je ne puis craindre qu'elle m'oblige jamais à faire rien de pareil; & à vous parler ſincerement je trouve la colere exceſſive d'Agenor beaucoup plus excuſable que celle-là. Comme je ſuis toujours favorable aux Dames, reprit Hermogene en ſoûriant, je ne ſuis pas de voſtre avis, & une fort belle perſonne qui au lieu de ſe voir dans ſon miroir, ny voit qu'un broüillas qui luy cache

ſa beauté, merite plûtoſt d'eſtre excuſée qu'un furieux comme Agenor ; mais j'avance ſeulement en faveur de la ſenſibilité de mon cœur, dont on me fait ſouvent la guerre, que ſi on conſidere cette paſſion en elle-même on trouvera qu'elle ne merite pas tant de blâme, & que le temperamment qui la cauſe eſt celuy qui d'ordinaire dóne le grand courage, comme la dit Poliandre. En effet, pourſuivit-il, un homme raiſonnable ne la fait jamais éclater que parce qu'il eſt ſenſible ou à l'injuſtice, ou à la gloire, puiſqu'elle n'eſt proprement qu'un pur effet de la ſenſibilité de ſon cœur, de la delicateſſe de ſon eſprit, & de la juſteſſe de ſon

discernement: Car la colere en un homme ſans eſprit & ſans jugement, eſt plûtoſt brutalité que colere. En effet, dit Poliandre, le moyen de ſouffrir une injuſtice quand on a l'eſprit équitable ſans en avoir le cœur émû, ou de ſouffrir une injure ſans colere, ſi on aime la gloire avec ardeur. Il eſt pourtant à remarquer, dit le ſage Timante, que tous les orgueilleux ſont fort coleres, & que le veritable magnanime ne l'eſt pas, parce qu'il n'eſt jamais ſurpris de nul évenement, & qu'il ſe tient toujours preparé aux plus fâcheux qui luy peuvent arriver. On peut même remarquer que preſque toutes les paſſions

inſpirent des deſirs agreables ;
& que la colere ne peut inſpirer
que des deſirs de vengeance
qui ne ſont jamais trãquiles; en
effet une grande colere ſe con-
vertit ordinairement en fureur,
& la ſeule difference qu'il y a,
c'eſt que la ſimple colere paſſe
plus promptement que la fu-
reur qu'elle fait naiſtre, & l'on
peut même dire ſans menſon-
ge, que la colere precede tou-
jours la cruauté, quoy qu'elle
n'en ſoit pas toujours ſuivie, &
il ne faut pas trop s'eſtonner de
ce que je dis, puiſque ce n'eſt
jamais le plaiſir qui la fait naî-
tre, & l'on peut avancer hardi-
ment qu'elle naiſt preſque tou-
jours du dépit & de la douleur.
Mais, interrompit Poliandre,

ce grand Philoſophe que vous eſtimez tant a parlé avantageuſement de la colere, & il a même dit qu'elle donnoit de la vigueur à la vertu. Ariſtote a ſans doute fait trop d'honneur à la colere, reprit Timante; s'il ne l'eût pas authoriſée, Alexandre n'eût peut-eſtre pas tué Clitus, ny fait expoſer Liſimachus à la fureur d'un lion; c'eſt pourquoy on ne ſçauroit apporter trop de ſoin à reprimer la colere de ceux qui peuvent tout ce qu'ils veulent; car lors qu'elle regne dans le cœur de ceux qui regnent ſur les autres, elle peut avoir de terribles ſuites. Ne croit-on pas ſouvent, pourſuivit-il, qu'elle s'oppoſe à la clemence, & fait quelquesfois paſſer une vertu

heroïque pour une foiblesse. Ne voyons-nous pas encore dãs l'Histoire que presques toutes les grandes revolutions des Estats ont eu leur veritable cause dans la colere ; & ce qui fait voir combien cette inclination est dangereuse, c'est que ce même Lisimachus, dont nous venons de parler, qui estoit échapé à la colere de son Maistre, & à la fureur d'un Lion, devint dans la suite, quand il vint à regner, & colere & cruel. Ce qui fait, ajoûta-t'il, qu'elle porte à la cruauté est qu'elle agrandit & grossit tous les objets qui la peuvent faire naistre; elle trouble l'esprit, elle aveugle le jugement, elle est de tous les âges, elle naist de toutes cho-

ſes ſenſibles & inſenſibles: la haine, l'amitié, l'amour, les plaiſirs même la font naître, & elle s'attache juſques aux beſtes, qui ne doivent jamais eſtre un objet de colere. Les joüeurs y ſont plus ſujets que les Amans, parce que pluſieurs paſſions ſe joignent en une, & c'eſt ce qui fait jetter les cartes & les dez dans le feu, & faire cent choſes ridicules & tres-inutiles. Les malades dont le mal affoiblit quelquesfois la raiſon, ſe mettent en colere pour des bagatelles dont ils ont honte quand ils ſe portent bien. Elle eſt même, ſi l'on peut parler ainſi, une ſource inépuiſable de querelles, & ſa malignité eſt ſi grande qu'el-

le ne peut jamais faire aucun bien, & peut causer mille maux; en un mot elle peut servir à se faire craindre, & ne peut jamais servir à se faire aimer, & c'est ce qui fait que je m'estonne qu'on n'aporte pas plus de soin à la vaincre. Je ne suis pas surpris, poursuivit-il, qu'on trouve de la difficulté à surmonter l'amour; car cette passion est environnée de mille plaisirs faux ou veritables: je ne suis pas non plus estonné qu'on ne puisse se défaire aisément de l'ambition, qui remplit l'esprit de mille esperances agreables; qu'on ait même quelque peine à renoncer à l'avarice, qui fait voir des tresors immenses à acquerir à ce-

luy qu'elle possede ; & je ne le suis pas non plus qu'un prodigue continuë de l'estre , car la prodigalité, tant qu'elle dure, produit des plaisirs en foule, & cache la pauvreté qui la doit suivre ; mais pour la colere qui naist & meurt sans plaisir , & qui ne manque presques jamais d'estre suivie de repentir, je ne puis m'empescher d'estre surpris qu'on ne la combatte point. Tout ce que dit Timante est admirable, dit Pasithée. J'avouë ingenument , reprit Clariste , que je n'ay jamis esté en colere que je ne me sois repentie aprés d'avoir dit ou fait quelque chose que j'eusse bien voulu n'avoir ny fait ny dit. Mais

du moins, interrompit Poliandre avec un soûris un peu forcé, la colere n'eſt-elle pas une paſſion traîtreſſe, qui ſe cache au fonds du cœur comme l'envie, & beaucoup d'autres; elle eſt ſincere, elle eſt comme le feu qu'on ne peut preſques jamais cacher, elle ne trompe que celuy qu'elle maîtriſe, quand elle luy fait dire plus qu'il ne veut. Mais contez-vous cela pour rien, dit Arpalice, pour moy je ne ſuis pas de voſtre avis, & ce qui me rend les paſſions plus redoutables, c'eſt que je connois bien qu'elles trompent ceux qui en ſont poſſedez : Et ce qui me fait encore haïr la colere, c'eſt que les gens dé-

fians & ſoupçonneux y ſont plus ſujets que les autres ; car enfin il faut que la colere ait quelque raiſon fauſſe ou veritable qui la faſſe naiſtre, & le mal eſt que quand la volonté la laiſſe croiſtre elle va toujours plus loin que la raiſon ne veut. Vous aſſujettiſſez donc les paſſions à la volonté, reprit Poliandre. N'en doutez pas, repliqua Timante, car tout eſt poſſible au ſage, comme on l'a dit mille fois. Tous les maux du corps ne ſont pas volontaires, il faut les ſouffrir quand ils viennent ; mais pour toutes les maladies de l'ame, ſi la volonté ne les flattoit pas, & qu'elle s'y oppoſaſt, elles ne ſeroient

jamais fort grandes. Ne trouvez-vous pas, dit Hermogene, que la colere porte à la médisance? Ah! pour cela, dit Clariste, j'en conviens, & j'avouë à ma confusion, que quand quelqu'un m'a mise en colere, j'écoûte du moins paisiblement ce qu'on dit contre ce quelqu'un-là, & que je puis laisser dire cent petites choses que je ne souffrirois pas qu'on dist si je n'estois pas irritée. Pour moy, poursuivit Arpalice, je trouve que l'occasion la plus honneste de se mettre en colere, est contre ceux qui médisent de nos amis, mais encore faut-il s'y mettre avec moderation, & il ne faut pas à son tour médire

du médiſant, & je voy bien que quand la colere pourroit eſtre utile, il eſt dangereux de l'employer, parce qu'elle eſt ſouvent plus nuiſible à celuy qui s'en laiſſe poſſeder, qu'à ceux qu'elle veut punir. Encore, interrompit Paſithée, ſi les gens ſujets à la colere ne s'y mettoient que pour des choſes où ils auroient intereſt, & qu'il n'y eût que l'excés qui la rendiſt blâmable, elle ſeroit moins injuſte, mais ils s'y mettent quelquesfois pour des ſujets qui ne les regardent point du tout, & cela me paroiſt tres-ridicule, c'eſt pourtant un defaut ordinaire de tous les opiniâtres qui aiment à diſputer. Il eſt vray, dit Cla-

riſte, que je connois une Dame qui diſputa aigrement il y a deux jours en une Converſation où je me trouvay, parce qu'ayant dit qu'une de mes Amies avoit de fort beaux cheveux, elle s'en fâcha, & ſoûtint avec un grand chagrin qu'elle les avoit trop dorez. Ah ! pour celle-là, dit Poliandre, il la faut excuſer ; car vous parliez devant un homme dont elle craint que voſtre Amie blonde ne luy enleve le cœur. Ce qui devroit faire honte, reprit Timante, à tous ces gens qui ſe mettent en colere preſque pour rien, c'eſt que les beſtes ne s'y mettent jamais ſans ſujet ; la faim, la jalouſie, ou la deffenſe de leur

leur vie, sont les seules causes de leur fureur, sans en excepter les Tigres, & ils ne se déchirent jamais les uns les autres de même espece, comme nous voyons que les hommes le font tous les jours. Mais n'y a-t'il pas des professions, reprit Poliandre, ou s'il faut ainsi dire, il est necessaire de faire venir la colere par art, quand on ne la peut rendre effective. Un Orateur qui soûtient un innocent contre un criminel, a besoin du feu de la colere pour animer son éloquence. Je ne suis pas de vostre sentiment, reprit Timante, un Orateur emporté par la colere ne dira que des injures, & ne fera rien qui vaille; un grand desir de

gloire l'animera plus utilement que la colere, & conservant le jugement, une juste & vive indignation suffira pour donner de l'horreur pour le criminel, & de la compassion pour l'innocent: Mais je demeure pourtant d'accord que la representation de la colere plaist aux plus sages, à qui la colere en elle-même fait horreur. En effet la colere en Vers en la bouche d'un excellent Acteur plaist aux spectateurs; les grands Peintres qui ont representé ce que la Fable nous dit du combat des Lapithes sont fort loüables, quand ils nous la font voir dans leurs Ouvrages; je dis la même chose du grand Poëte qui nous a si ad-

mirablement décrit ce combat ſi extraordinaire. Le Sculpteur n'en fait pas moins quād en repreſentant deux de ces Athlettes dont l'Antiquité ſe faiſoit un plaiſir, il peind la fureur ſur le front des combatans, mais cela ne donne nul avantage à la colere effective; car le plaiſir qui naiſt de la repreſentation vient de ce que toute imitation parfaite plaiſt, & c'eſt ſans doute ce qui fait en general le merite des beaux Tableaux, & des belles deſcriptions : il faut pourtant remarquer que la colere n'a jamais eſté repreſentée ny en Vers, ny en peinture pour ſervir de modele, & qu'ainſi ce que Poliandre a allegué ne

ſert de rien à la cauſe qu'il ſoûtient ; mais ce qui fait beaucoup pour celle que je défends , eſt de voir le ſoin qu'ont eu tant de grands hommes de la reprimer en eux-mêmes. Perſonne n'ignore la patience de Socrate, qui parloit peu dés qu'il ſe ſentoit irrité , & que ce Philoſophe admirable, qui fut ſon plus fameux diſciple , ne vouloit pas punir ceux de ſes Eſclaves qui avoient failly lors qu'il ſe ſentoit en colere. Mais vous convenez du moins , dit Poliandre , que ces hommes ſi ſages avoient un commencement de colere. Je demeure d'accord , repliqua Timante, que pour des hommes particu-

liers une courte colere sans excés n'est pas vicieuse ; mais il faut pourtant que le sage soit comme la Loy qui punit sans emportement. En effet, il faut qu'un Magistrat ne soit jamais en colere, car cette passion luy feroit faire mille injustices. Il faut qu'un bon Juge plaigne le criminel & haysse son crime sans le haïr luy-même. Mais la haine & la colere sont deux choses differentes, dit Poliandre. J'en conviens encore, dit Timante, mais tres-souvent la colere fait naître la haine, & c'est une des choses qui la rend plus dangereuse. Un pere qui reprend ses enfans le doit faire sans s'emporter ; les maistres

qui grondent toujours ceux qui les ſervent avec emportement ſont les plus mal ſervis. Un homme qui parle avec aigreur à ſon Amy pour le corriger de quelque defaut, l'irrite & ne le corrige pas, & je ne trouve la colere utile qu'en quelques occaſions militaires. Par exemple, quand un General d'Armée voit ſes troupes rompuës & fuïr en deſordre, il faut les intimider pour les remener au combat, encore y faut-il de la moderation, & les rallier autant par un mouvement de gloire, que par la crainte du châtiment; & pour dire encore quelque choſe de plus fort, l'intereſt même de la Religion ne doit point don-

ner de colere, il faut défendre les Autels avec zele, avec vigueur, & jamais avec emportement ; de ſorte qu'on peut dire hardiment que de toutes les imperfections humaines il n'y en a point de moins authoriſée par la Religion, ny de moins excuſable par la raiſon naturelle, puiſqu'elle n'a nul fondement ny dans l'intereſt, ny dans le plaiſir, & que nous en pouvons aſſurément eſtre les maiſtres quand nous le voulons fortement. Mais encore, dit Poliandre, que faut-il faire pour la retenir ? Il faut, reprit Timante, ſe ſouvenir qu'un ſage Philoſophe fort âgé ayant demandé à Ceſar permiſſion de ſe retirer, & l'ayant obtenuë

luy dit en prenant congé de luy pour luy rendre un dernier ſervice, que quand il ſe ſentiroit en colere il ne dît ny ne fiſt rien qu'il n'eût prononcé les vingt-quatre lettres de l'Alphabet. Ceſar l'entendant parler ſi ſagement le retint par le bras, & luy dit qu'il avoit encore beſoin de ſon conſeil, puiſqu'il luy en donnoit un ſi bon, & qu'il revoquoit la permiſſion qu'il luy avoit accordée : Et en effet, generalement parlant, Ceſar a eſté fort moderé, & ſes dernieres paroles à Brutus furent une marque de moderation, lorſque tout percé de coups il s'envelopa la teſte pour ne le voir pas le poignard à la main

contre luy, ſe contentant de luy dire, & toy auſſi mon fils. Ce que vous dites eſt tres-beau & tres-bien remarqué, dit Hermogene, mais Ceſar ſe laiſſa pourtant emporter à la colere aprés la grande & ſanglante défaite de Varus; car l'Hiſtoire marque que cette paſſion le rendit furieux, & que ſe choquant la teſte contre les murailles, il s'écria plusieurs fois, Varus rends-moy mes ſoldats. Ce que vous dites, reprit Timante, fut plûtoſt un effet d'une douleur exceſſive, dont la cauſe eſtoit heroïque, que d'une veritable colere. Je n'ay garde de blâmer cette colere, reprit Poliandre, moy qui blâme l'ex-

cessive tranquilité de cet autre Prince, qui apprenant la perte du Royaume de Chypre en peignant une perdrix, ne quitta ny la palette, ny les pinceaux qu'il n'eût achevé ce qu'il avoit entrepris de faire avant que cette nouvelle fust arrivée. Ah! pour cette tranquilité là, reprit Clariste, je ne la sçaurois loüer, & la ridicule colere de je ne sçay quel grand Prince qui faisoit foiter la Mer est plus divertissante; aussi bien que celle de Cyrus qui fit diviser un grand Fleuve en tant de ruisseaux. Puisque les bizarres coleres vous divertissent, reprit Hermogene, celle de Caligula vous doit plaire, car il se mettoit

en colere quand il tonnoit lorſqu'il eſtoit au Theatre, parce que cela l'empeſchoit de bien entendre de méchans Acteurs qui recitoient de méchantes choſes, mais à tel point qu'il crioit ſouvent en s'adreſſant à ſon pretendu Jupiter, ou détruis-moy, ou que je te détruiſe: Mais ce Prince là eſtoit un monſtre, dit Clariſte. J'en conviens, dit Timante, & c'eſt pour cela que je loüe Auguſte, qui avoit une moderation admirable, & qui en a donné cent marques éclatantes, ſur tout depuis qu'il regna tranquilement. Et c'eſt une grande loüange à donner à ceux qui ont le ſouverain pouvoir, quand ils ſça-

vent regner ſur leurs paſſions. De grace, dit Clariſte, aprés avoir dit tant de belles choſes contre la colere, apprenez-moy s'il n'eſt pas permis de ſe mettre en colere contre ſoy-même quand on a dit plus qu'on ne vouloit, ou fait quelque action qu'on ſe reproche. Pourvû que cette colere ſoit moderée, reprit Hermogene, qu'elle tienne plus d'un ſage repentir, que de l'emportement, qu'elle ſe renferme dans le cœur ſans éclater au dehors, & qu'une honneſte honte la tempere, je ne la blâmeray pas, mais je blâme fort ceux qui parce qu'ils ont eu tort s'irritent de toutes choſes. Il me ſemble, dit

Arpalice, qu'on a oublié de remarquer que rien ne fait tant perdre le respect que la colere, & que c'est pour cela qu'il ne faut jamais en avoir contre ses Maistres; & l'on peut même dire ce me semble que la colere dans l'ame des sujets est une source de rebellion. Cela est admirablement bien dit, reprit Timante, & s'il estoit permis de permettre la colere, il faudroit du moins que ce fust entre personnes égales, car elle est insolente dans le cœur des inferieurs, & fort dangereuse dans le cœur de ceux qui sont au dessus des autres. Mais y a-t'il rien de plus ridicule, reprit Lisimene, que ces gens qui sont tellement sujets

à la colere, qu'ils s'irritent quand on leur accorde tout ce qu'ils disent. Cela vient, reprit Hermogene, de ce qu'ils prennent la complaisance excessive pour une espece de mépris; & l'on a vû autrefois un homme celebre dire avec chagrin à un autre qui ne le contredisoit pas, parle afin que nous soyons deux. Je ne suis pas de ce goût là, reprit Clariste, car la complaisance raisonnable me charme, & la contradiction m'irrite. Mais, reprit Poliandre, n'excusez-vous pas la colere à ces gens accablez de mille affaires, qui s'impatientent contre ceux qui viennent les importuner de longs discours inutiles pour

le plus petit intereſt du monde. Il faut, reprit Paſithée, leur permettre un peu de chagrin, mais non pas d'emportement. En verité, reprit Liſimene, ſi on n'a un grand eſprit, & un eſprit bien fait pour retenir la colere, c'eſt une dangereuſe habitude, ſur tout pour les Dames. J'ay vû quelquesfois, ajoûta-t'elle, de belles affligées & de belles larmes, mais je n'ay jamais vû de Belle en colere. Je comprends bien, reprit Clariſte, qu'on peut mettre ſon honneur à reſiſter à la colere en de grandes occaſions, parce qu'on s'y peut preparer; mais le moyen de ne s'emporter jamais en quelqu'une de ces rencontres

inopinées, où la raiſon n'eſt point en garde, où l'eſprit eſt ſurpris, & où le cœur s'émeut ſans rien conſulter que luy-même. Pour moy, dit Hermogene, tout ennemy que je ſuis de l'emportement, je ne croiray jamais que la nature nous ait donné des paſſions qui ne puiſſent pas avoir un uſage innocent, & je ſuis fortement perſuadé que comme on peut avoir de l'amour ſans crime, on peut avoir de la colere ſans meriter d'eſtre blâmé, & que ce n'eſt que l'uſage qu'il en faut regler. Et il me ſemble, ajoûta-t'il galamment en ſoûriant, que la belle Liſimene eſt toute propre à eſtre l'Alcion de la colere, ſi l'on peut parler

ler ainſi, & que c'eſt à elle à qui il faut demander des regles pour appaiſer cette tumultueuſe paſſion qui luy déplaiſt tant, & preſqu'à tout le reſte de la compagnie. Ce que dit Hermogene eſt ſi galamment dit, reprit Paſithée, qu'il merite que la belle Liſimene ne le refuſe pas. Je vous aſſure, repliqua Poliandre, que quelque regle qu'elle faſſe contre la colere, j'auray bien de la peine à la retenir. Je ſuis à peu prés de l'avis de Poliandre, reprit Clariſte en riant. Pour moy, dit Artelice, je ne trouveray nulle difficulté à luy obeïr. J'en auray encore moins, reprit obligemment Liſimene, à établir mes pre-

tenduës loix, pour les Dames puiſqu'il ſuffit de leur dir qu'elles imitent la modera tion de voſtre eſprit. En effet pourſuivit-elle, comme il n m'appartient pas de regler le ſentimens de perſonne par le miens, & qu'il m'eſt plus aiſ de propoſer des modeles qu de faire des loix, je propoſ Hermogene pour l'exempl des hommes, comme je pro poſe Arpalice aux perſonne de mon ſexe; car je ſçay d certitude qu'ils ont le cœu fort ſenſible, & que c'eſt l raiſon toute ſeule qui leur a apris le legitime uſage de l colere. Ah! Madame, s'écria Hermogene, vous ne me connoiſſez pas, car ſi vous ſçaviez

l'excés de la ſenſibilité de mon cœur en certaines occaſions, & combien je me le reproche à moy-même, vous chercheriez dans voſtre propre raiſon ce que vous ne pouvez trouver dans la mienne. Pour moy, ajoûta Arpalice, j'avoüe ingenument que je ſuis aſſez maiſtreſſe de mon eſprit, que je ſçay aſſez bien l'art de cacher & de retenir ma colere, & qu'elle ne m'a jamais rien fait dire dont je me ſois repentie quand elle a eſté paſſée. Ah! s'écria Liſimene, que je vous ſuis obligée; car vous venez de faire ce que je n'euſſe jamais fait, je veux dire la plus belle loy du monde; car ſi toutes les Dames la ſuivent elles

ne ſeront ny grondeuſes, ny chagrines ; elles ne fatigueront pas continuellement celles qui les ſervent par des reprimendes trop ſeveres ; elles ne ſe plaindront pas ſans ceſſe de leurs Amies ; elles ne s'emporteront du moins pas en compagnie ; elles ſe reſpecteront elles-mêmes, & elles ne troubleront jamais la douceur & la ſerenité de leurs yeux par une colere trop impetueuſe. Mais ſi vous oſtez tout à fait la colere aux Dames, reprit agreablement Clariſte, je ne ſçay pas comment elles pourront ſe faire craindre & reſpecter de certaines gens dont le monde n'eſt que trop remply ; puiſque ſelon moy, c'eſt

la ſeule choſe qui peut ſervir à leur deffenſe. Par exemple, ſi quelqu'un eſt aſſez hardy pour tenir quelques diſcours à une Dame qui luy déplaiſent, je ſuis aſſurée que ſi elle rougit de dépit, & qu'elle faſſe voir dans ſes yeux quelque marque de colere, que cet audacieux changera de langage, & s'empeſchera de continuer de la fâcher, & qu'au contraire ſi elle eſt ſi douce & ſi patiente qu'elle ne luy donne que de foibles marques de ſon dépit, il la fâchera tout de nouveau, & portera ſa hardieſſe juſqu'à l'extravagance. Vous portez la choſe trop loin, repliqua Liſimene, car quoy que je ſois ennemie de la co-

lere exceſſive, je permets aux Dames de témoigner une noble indignation, & d'avoir d'une eſpece de fierté pour les gens trop hardis, qui tienne plus du mépris, que de la colere; en un mot je veux que la rougeur que leur cauſe la colere ne faſſe que les embellir; que cette tumultueuſe paſſion ne déregle jamais leur eſprit; & qu'elles ſe faſſent plûtoſt reſpecter par une modeſte & ſerieuſe ſeverité, que par un emportement qui ne ſied jamais bien à une perſonne de mon ſexe. Voila, ajoûta-t'elle, tout ce que je puis vous dire; car pour les hommes c'eſt proprement à Timante à en preſcrire des regles, puiſque

le ſenſible Hermogene, tout ſage qu'il eſt, s'en eſt défendu. Aprés tout ce qui s'en eſt dit, reprit Timante, je n'y puis ce me ſemble rien ajoûter, ſi ce n'eſt qu'un honneſte homme ne doit jamais oublier que la colere exceſſive eſt le defaut ordinaire de tous les gens foibles, & que comme le repentir eſt la plus grande mortification de la raiſon humaine, il faut de bonne heure s'accoûtumer à ſurmonter une paſſion qui ne manque preſque jamais d'en eſtre ſuivie, & de faire haïr & mépriſer ceux qui en ſont poſſedez. Mais pour oſter toute ſorte de pretexte, pourſuivit Timante, à ces gens d'un temperem-

ment porté à la colere, qui ſoûtiennent hardiment qu'on ne peut vivre dans le monde ſans eſtre forcé d'en avoir & de la témoigner. Je veux montrer à la compagnie, non pas un modele, car on n'appelle point ainſi ce qui ne ſe peut imiter, mais un ſi grand exemple de moderation, qu'il eſt capable de faire honte à tous ceux qui ſe laiſſent emporter à cette violente paſſion. Je devine aiſément, interrompit Hermogene, que c'eſt du Roy dont vous voulez parler, & je vous avoüe par avance qu'il m'a mille fois fait rougir de confuſion en remarquant cette tranquilité merveilleuſe qu'il conſerve en mille occa-

ſions,

sions, où nul autre que luy ne la conserveroit ; & si Cesar dont on a pourtant parlé avantageusement ressuscitoit, il rougiroit comme moy. Auguste même, poursuivit-il, qui a tiré tant de gloire de sa moderation, se verroit surmonté par luy pour cette grande qualité, comme il l'est en toutes les autres. En effet, dit Timante, comme on doit beaucoup plus d'obeïssance & de respect aux Rois que tous les autres hommes ne s'en doivent les uns aux autres, ils peuvent aussi avoir plus aisément mille justes sujets de colere : cependant j'avance hardiment que depuis que le Roy regne on ne l'a jamais vû dans

aucun de ces excés de colere, que tous les particuliers ont tant de ſujet de ſe reprocher, s'ils repaſſent ſur leur vie ordinaire; & l'on peut aſſurer que dans le ſervice public ou particulier, il n'y a pas un de ſes Courtiſans ſi facile à ſervir que luy. Ce n'eſt pas que dans les grandes occaſions il ne ſoit capable d'une juſte indignation, mais il la retient, il l'examine, & il en juge comme de celle d'un autre, & ne la laiſſe paroiſtre ny agir au dehors que comme il luy plaiſt, tant il eſt maiſtre de luy-même; & cette ſage moderation eſt une qualité ſi loüable, & de ſi grande conſequence pour un Roy qui peut

tout ce qu'il veut, que je doute qu'on luy doive preferer la valeur même, toute heroïque qu'elle eſt; parce qu'au fonds la moderation en ces occaſions n'eſt qu'une grande & ſuprême juſtice, qui eſt proprement la premiere de toutes les vertus, comprenant & embraſſant toutes les autres, & ſur tout la premiere vertu des Rois; faits pour juger & pour gouverner les Hommes. Ah! Timante, s'écria Clariſte, je renonce à la colere pour toute ma vie, & je croy que tous ceux qui vous ont entendu doivent faire la même choſe. Toute la Compagnie loüa Clariſte de ſa bonne in-

tention , & la Converſation finit par un grand Eloge du Roy , qui dura le reſte du jour.





DE L'INCERTITUDE.

TRois Dames infiniment aimables, & un de leurs Amis ayant resolu de passer le jour ensemble, furent quelque temps en une agreable contestation pour choisir entre la Comedie Italienne, l'Opera, & la promenade ; à la fin ce dernier plaisir l'emporta sur les autres, & Amalthée, chez qui cette agreable dispute se passoit, ordonna

qu'on mist les chevaux à son carrosse. Cependant comme ces Dames se preparoient de décendre pour y monter, une des trois, qui s'appelle Amerinte, dit aux deux autres en soûriant, & d'un air infiniment agreable ; mais est-il bien certain que nous voulons nous promener ? car comme nous avons dans nostre compagnie une Amie & un Amy qui font profession d'Incertitude, j'ay ce me semble raison de le demander. Pour moy, reprit Amalthée, je réponds que j'ay resolu de ne rentrer point à Paris sans m'estre promenée jusques à la nuit. Toute incertaine qu'on me reproche d'estre, dit

Iſidore, je conſens à la promenade. Et pour ce qui me regarde, reprit Timandre en riant, quand je n'en aurois pas d'envie, je me contraindrois pour une Amie incertaine auſſi aimable qu'eſt Iſidore. Mais du moins, reprit la belle & ſage Amalthée, faut-il reſoudre où nous irons. Vous avez raiſon, dit Amerinte, mais c'eſt aux incertains à en convenir. Ne parlez pas pour moy, repliqua Timandre, car je renonce à l'Incertitude pour tout le jour, ſi ce n'eſt que je ſuive celle d'Iſidore. C'eſt donc à vous, dit Amerinte en la regardant, à dire où nous irons, mais je vous demande en grace que vous

ne choisissiez pas le Cours, sur tout à l'heure qu'il est, car j'aime à faire un meslange de conversation & de promenade, & le Cours ne le permet guere. Vous avez raison, dit d'abord Isidore : Mais, ajoûta-t'elle aussi-tost aprés, il y a pourtant assez de plaisir quand on est en humeur paresseuse, de se promener en carrosse sans beaucoup parler de suite; on laisse parler les autres, on ne les écoûte pas, on s'amuse de ce qu'on voit, on laisse la compagnie si la fantaisie en prend, & l'on resve à des choses qui sont à cent lieuës de là. C'est donc, reprit Amalthée, à la plaine de Grenelle, ou au bois de Vincennes que vous

voulez que nous allions. Nullement, reprit Isidore, j'aimois fort Vincennes avant que le bois fust coupé ; mais avant qu'il y ait assez d'ombre pour me plaire, je ne seray plus en estat de me promener ; & pour la plaine de Grenelle je ne la trouve belle que quand on y fait des Reveuës. Choisissez donc, reprit Amalthée, quelqu'une de ces belles Maisons d'autour de Paris un peu éloignée, parce qu'on y a plus de liberté qu'aux Tuilleries, & on n'en a pas même assez à Ramboüillet. Vous n'avez pas tort, repliqua Isidore, car on y trouve toujours quelques gens de connoissance dont on n'a que faire. Mais sans rien

decider, ajoûta-t'elle, montons dans mon carrosse, & laissons le vostre, mon cocher connoît tous les beaux lieux des environs de Paris, il ne faut que luy commander d'en choisir quelqu'un, & d'aller toujours jusques à ce que nous trouvions quelque endroit qui nous plaise assez pour décendre ; mais soit que nous nous arrestions, ou que nous ne nous arrestions pas, je vous prie de me laisser la liberté de réver. Nous vous la donnons, dit Amalthée, mais vous nous ferez plaisir de ne vous en servir guere, car vous parlez toujours fort agreablement. Cela est fort bien dit, repliqua Timandre, & il n'y a nul sujet d'incertitude lors

qu'il s'agit de loüer la belle Isidore. Il fut donc resolu de se promener au hazard, Amerinte & Amalthée se mirent au fonds du carrosse, & Isidore & Timandre au devant, & le cocher eut ordre d'aller où il croiroit qu'il feroit le plus beau. A ce que je voy, dit Amerinte, le hazard nous a bien placez, car Amalthée & moy, qui sommes ennemies de toute incertitude, nous trouvons l'une auprés de l'autre; & Isidore & Timandre, qui disent souvent que tout est douteux & incertain, se trouvent vis-à-vis de nous. Il est vray, dit Timandre, voyant qu'Isidore ne répondoit pas, que cela est bien partagé; mais

ſi j'eſtois ſeul à ſoûtenir le party de l'Incertitude je ſerois bien-toſt vaincu. Il eſt pourtant fort aiſé de le ſoûtenir, dit Iſidore d'un air nonchalant, mais pourtant un peu audacieux, car l'incertitude eſt une choſe qui n'eſt pas volontaire, parce qu'elle eſt en quelque ſorte de neceſſité. En effet, dés qu'on veut ſe bien ſervir de ſa raiſon, & s'appliquer à regarder les choſes de prés en elles-mêmes, on connoît qu'on croit fort douteuſement la pluſpart de ce qu'on penſe croire avec le plus de certitude, & que dans la conduite de la vie on ſe laiſſe entraîner par une inclination aveugle, ou à un uſage

qu'on suit par paresse, sans sçavoir pourquoy: mais si on se donnoit la peine d'examiner bien son propre cœur, on ne sçauroit quelle resolution prendre. Cela est si bien dit, reprit Timandre, que tout incertain que je suis je me range au sentiment d'Isidore sans crainte de me tromper. N'allez pas si viste, reprit-elle agreablement en soûriant, car ce seroit renoncer à nos maximes, qui ne nous permettent pas de nous assurer trop à nos propres sentimens. Ah! ma chere Isidore, interrompit Amalthée, vous me faites trembler, car à qui vous fierez-vous si vous ne vous fiez pas à vostre propre raison, ou

à celle d'un Amy tel que Timandre, que vous avez choisi. Je vous assure, repliqua-t'elle, que je ne choisis rien, & que l'amitié de Timandre & de moy ne porte que sur quelque conformité de sentimens que nous avons. Mais si cette conformité cesse, dit-elle en riant, nostre amitié pourroit bien cesser aussi, & cela fait que je ne finis jamais les lettres que j'écris par cette protestation si commune d'estre toute ma vie ce que je suis; car encore que je n'aye pas assez vêcu pour faire une fort longue experience de l'Incertitude du cœur humain, je suis de l'opinion d'un ancien proverbe Espagnol, qui dit:

De las cosas mas seguras la mas segura es dudar.

Il est vray, ajoûta Timandre, qu'entre les choses les plus assurées la plus assurée est de douter comme le dit vostre Espagnol, car qui ne decide rien n'est jamais trompé. Mais, reprit Amalthée, n'est-ce pas estre trompé que de douter d'une chose certaine. Mais surquoy établissez-vous vostre certitude, dit Isidore, on ne juge de rien que par les sens, & les sens nous trompent tous les jours dans les choses les plus communes. En effet, poursuivit-elle, les couleurs de l'Arc-en-ciel que je trouve

ſi belles, & cette agreable nuance du cou des pigeons, ne ſont pas des couleurs effectives à ce que m'a fait comprendre Timandre. Les montagnes éloignées que nous voyons d'icy, ajoûta-t'elle, nous paroiſſent des nuages; une Rame dans l'eau nous paroît courbée quoy qu'elle ſoit droite; les belles perſpectives nous abuſent; comment donc, puiſque nous ne pouvons pas nous aſſurer à nos propres yeux, nous aſſurerons-nous à noſtre pretenduë raiſon, que l'imagination ſeduit ſi facilement, & que les paſſions aveuglent? auſſi eſt-ce pour cela que je m'abandonne à l'incertitude, ſans m'attacher fortement

ment à quoy que ce ſoit. Pour moy, dit Amalthée, je ſuis abſolument oppoſée à vos ſentimens, car je croirois eſtre folle, & le deviendrois en effet, ſi je ne m'aſſurois à rien, & de tous les eſtats de la vie où l'on ſe peut trouver, l'Incertitude eſt le plus cruel; & cela eſt ſi vray, que l'eſperance n'a rien de doux pour moy, parce qu'elle eſt toujours accompagnée de quelque incertitude. Je ſuis de l'avis d'Amalthée, dit Amerinte, & un malheur certain me donneroit je crois moins de peine qu'une infortune que je verrois toujours preſte à m'arriver, ſans eſtre aſſurée de m'en pouvoir garantir, quoy qu'il

ne fust pas impossible. Mais quand l'incertitude de l'esprit, reprit Amalthée, n'auroit point d'autre defaut que d'estre cause de l'inégalité de l'humeur, & de la bizarre conduite de ceux qui en sont capables je ne la pourrois pas souffrir, & nous connoissons tous un homme que l'incertitude de son cœur & de son esprit a rendu ridicule. Ceux qui l'ont vû dans sa premiere jeunesse disent que dés qu'il commença de paroître dans le monde, il crût que pour se distinguer & faire voir qu'il avoit plus d'esprit qu'un autre, il faloit s'affranchir de tous les plus justes devoirs, & suivre son inclination en tou-

tres choſes ; & doutant de tout ce qui le pouvoit contraindre, il vêcut par ſa raiſon chancelante dans un fort grand déreglement ; cherchant les plaiſirs par tout, & ne les trouvant que tres-imparfaits par tout où il les cherchoit. Il eſt vray, dit Timandre, que Melicrate, que je reconnois à la peinture que vous en faite, a eſté tel que vous le repreſentez : mais tous les incertains ne ſont pas faits comme luy ; car en ne s'aſſurant pas aveuglement à tout comme vous faites, on ne va pas du blanc au noir, comme Melicrate, qui aprés avoir eſté tel que vous le dites, devint tout d'un coup devot

jusqu'à la superstition, & prit un air si austere, & devint si sauvage & si rigoureux censeur de tout le reste du monde, qu'un honneste homme Chartreux est bien plus sociable que luy. Mais, reprit Amalthée, quoy que je n'aime jamais l'extremité à rien; comme il avoit esté fort déreglé je luy eusse pardonné son austere retraite s'il y estoit demeuré; mais par un pur effet de l'Incertitude dont vous faites profession, sa devotion se refroidit, & aprés estre devenu de libertin devot, il devint durant quelque temps de devot hipocrite, n'osant se dédire d'abord, & on m'a assuré que dans la Province où

il s'eſtoit retiré il redevint libertin comme au commencement de ſa vie; mais que par bonheur pour luy une grande maladie l'a fait mourir avec quelque ſorte de repentir, où je ne voudrois pas m'aſſurer: Jugez donc ſi l'Incertitude n'eſt pas une tres-dangereuſe choſe & pour cette vie & pour l'autre. Comme Amalthée achevoit de parler, le caroſſe rompit au bout d'une route fort agreable, qui conduiſoit à une fort belle maiſon du ſage & ſçavant Ariſtene, que ces quatre perſonnes connoiſſoient fort, de ſorte qu'eſtant obligées de décendre, elles furent fort aiſes que cet accident fuſt arrivé en un endroit

où l'on pourroit le reparer. Elles furent donc le long de cette belle route, & ſans changer de converſation, Amalthée demanda à Iſidore & à Timandre s'ils vouloient bien qu'Ariſtene jugeaſt de leur conteſtation. Ah ! Amalthée, reprit Iſidore en riant, des gens qui doutent preſque de tout ne veulent eſtre jugez ſur rien ; mais nous parlerons pourtant de tout ce qu'il vous plaira ; car les incertains ne ſont pas les plus grands ennemis de la complaiſance. Je conviens, dit Timandre, de ce que dit la belle Iſidore ; car pour eſtre veritablement complaiſant, il faut ne s'attacher jamais fortement à rien, &

c'eſt ce qui fait que les incertains ne ſont pas ſi ſouvent opiniâtres que les autres. Mais vous ſoûtenez pourtant opiniâtrement voſtre incertitude, dit Amerinte. Comme Iſidore alloit prendre la parole, la porte de la cour s'ouvrit, & Ariſtene parut ſur un Perron magnifique, qui les reconnoiſſant les fut recevoir avec beaucoup d'honneſteté & beaucoup de joye, & les fit entrer dans une grande ſale, & en ſuite dans une fort belle chambre. Iſidore luy dit l'accident qui eſtoit arrivé à ſon carroſſe, il commanda à ſes gens d'y donner ordre, aprés quoy il fit aſſeoir la compagnie, attendant que le Soleil

permît de se promener plus commodément. Mais comme Amalthée vouloit essayer de guerir Isidore de son incertitude qu'elle croyoit dangereuse, elle apprit à Aristene qu'ayant eu une contestation en chemin ils l'avoient pris pour Juge. J'en conviens, dit Isidore ; Mais c'est à condition, dit-elle à Aristene fort agreablement, que si vous ne me persuadez pas vous me permettrez de demeurer dans l'Incertitude que je ne puis m'empêcher d'avoir, & que Timandre ne condamne pas ; & j'espere qu'estant aussi éclairé que vous estes, & aussi sçavant, vous avoüerez que vous croyez de bonne foy beaucoup de

de choses fort douteusement. Je conviens sans peine, dit Aristene, que par la foiblesse de l'esprit humain, & par mon peu de lumiere en particulier, j'ignore une infinité de choses ou que je ne connois du moins que par conjecture; mais j'assure en même temps que l'incertitude universelle est un defaut qui peut porter au plus grand des crimes. A ce que je voy, dit Isidore en regardant Timandre, en cherchant un Juge équitable, nous trouvons un redoutable ennemy : Mais n'importe, ajoûta-t'elle, ne refusons pas de soûtenir nos sentimens. Pour moy, Madame, reprit Timandre en riant, quand je le voudrois je ne

pourrois pas faire autrement; car ayant toujours blâmé celuy qui en souffrant des douleurs incroyables, s'écrioit qu'il avoit beau souffrir, & qu'il n'avouëroit jamais que ce qu'il sentoit fust douleur, je n'ay garde d'abandonner le party de l'incertitude, qui ne m'expose à nulle peine. De grace, dit Isidore à Aristene, n'allez pas vous imaginer que je veüille mesler la Religion dans l'incertitude que je défends, car je ne la porte pas jusques-là; je ne pretends la porter qu'aussi loin que la raison humaine peut aller, & ne l'étendre que sur les connoissances naturelles, sur la conduite de la vie, sur les passions,

& ſur les vices & les vertus. Ah! Madame, reprit Ariſtene, l'incertitude dans l'eſtat même que vous la repreſentez, met l'incertain dans un grand peril, car il eſt tres-mal-aiſé de donner des bornes à l'incertitude : c'eſt proprement une Ignorante audacieuſe, qui en diſant qu'elle ne decide rien, decide tacitement de tout, puiſqu'elle fait profeſſion de ne rien croire de tout ce qu'elle ne peut connoiſtre parfaitement. En un mot, Madame, l'incertitude, pour ne vous pas flater, eſt le premier fondement de l'atheïſme ; tous les libertins du monde en conviendroient s'ils avoient de la ſincerité ; & il

ne s'en trouveroit pas un ſeul qui oſaſt dire avoir une preuve convainquante de ſon atheïſme, de ſorte qu'il ſeroit contraint d'avoüer que c'eſt un ſimple doute qui luy a fait ſecoüer le joug de la Raiſon, de la Foy, & de la Religion, & qui l'a porté en ſuite à s'abandonner au déreglement de ſes paſſions. Cependant rien n'eſt plus terrible que de voir que ſur un ſimple doute, & ſur un doute mal fondé, on renverſe tout ce que la Religion a de plus ſaint, & qu'un libertin ignorant traite de fous tous les Martyrs, & tous les grands hommes que l'Egliſe a eus; car je le repete encore une fois, le doute tout ſeul eſt la

cauſe du libertinage ; & le comble de la folie humaine eſt de ne vouloir croire que ce qu'on comprend parfaitement par ſoy-même. Je vous ay déja dit, reprit Iſidore, que je ne pretends pas porter l'incertitude juſques aux Autels, & que je ne veux la ſoûtenir que pour les choſes qui ſont de la juriſdiction de la raiſon naturelle. J'en dis autant que la belle Iſidore, ajoûta Timandre, & pour parler de l'incertitude que nous entendons, il faut laiſſer reſpectueuſement la Foy dont il ne s'agit pas, & nous tranſporter, s'il faut ainſi dire, au temps des Dieux, & à l'enfance du monde, ſi l'on peut parler ainſi.

J'y consens, dit Aristene, & vous verrez pourtant qu'en commençant de parler de l'incertitude par où il vous plaira, vous vous retrouverez toujours au bord du precipice dont je viens de vous parler ; mais je suis pourtant prest d'aller par le chemin que vous me montrerez. Puisque cela est, dit Isidore en soûriant, ne me permettrez-vous pas de douter long-temps, & peut-estre toujours, de l'amour & de l'amitié qu'on me dira avoir pour moy. Pour l'amour, reprit Aristene, comme je ne suis plus assez jeune pour y prendre un grand interest, je croy que les Dames font parfaitement bien de ne croire

pas legerement ce qu'on leur dit ſur ce ſujet là ; car puiſque le plus ſage des Philoſophes de l'Antiquité a dit, *que la beauté eſtoit une courte tyrannie* ; c'eſt en cet endroit que l'incertitude de la ſincerité & de la conſtance des Amans eſt permiſe aux Dames. Je ſuis plus de ce ſentiment là qu'Iſidore, reprit Amalthée, car l'Amour eſt une paſſion fort incertaine. J'en dis autant, dit Amerinte, mais j'ajoûte que pour l'amitié rien n'eſt plus incommode qu'un Amy ſoupçonneux, & j'aimerois je croy mieux un ennemy genereux qu'un amy de cette eſpece. Il eſt pourtant bien dangereux, dit Iſidore, de ſe laiſſer tromper aux apparen-

ces, & un peu d'incertitude eſt ſouvent un grand ſecours pour nous faire découvrir le fonds du cœur de ceux qui font ſemblant d'avoir de l'amitié pour nous. Pour moy, dit Ariſtene, qui ne veux de l'incertitude à rien, & qui veux de la prudence à tout: Je conviens qu'il ne faut pas livrer ſon cœur étourdiment à ceux qui ſe diſent eſtre de nos Amis, & qu'il faut ſe donner le temps de les bien connoître pour n'eſtre pas trompé par de ſimples apparences; mais aprés que la raiſon & l'experience nous ont perſuadé qu'un Amy eſt ſincere, vertueux & tendre, il faut renoncer aux ſoupçons, & s'aban-

donner à cette ſage amitié, qui eſt ſans doute le plus grand & le plus ſenſible des biens de la vie des perſonnes raiſonnables. Mais ce plus grand bien dont vous parlez, reprit Timandre, n'a pas eſté univerſellement reconnu pour tel parmy les plus ſçavans de l'Antiquité, & il y a eu autant de diverſité en leurs opinions, qu'il y a eu de Philoſophes: les uns l'ont mis à la ſanté, aux richeſſes, à la ſcience, à la vertu, ſans la bien définir; les autres au plaiſir, & les incertains à la tranquilité de l'eſprit, qu'ils ont pretendu ne pouvoir bien établir qu'en doutant preſque de tout. Le mot de preſque, dit Ariſtene, eſt

bien placé où vous le mettez, & il seroit tres-dangereux de ne l'y mettre pas. Vous allez déja trop loin, dit Isidore; mais je demande simplement si on peut bien connoître les vertus; car par exemple, je connois un homme qui passe pour liberal parmy ceux qui ne le connoissent pas comme moy, & cependant il ne donne jamais rien que par un interest caché, qui me permet d'avancer hardiment qu'il ne fait nulle liberalité que par un mouvement d'avarice. Il y a beaucoup de ces gens là par le monde, reprit Amalthée, mais il ne faut pas pour cela douter en general s'il y a de la liberalité: Et selon vos maxi-

mes, ajoûta-t'elle en riant, il faut que vous doutiez des vices comme des vertus, & que quand vous verrez un vieil avare qui se refuse tout pour amasser des tresors dont il n'aura pas le temps de joüir, vous doutiez de son avarice. J'en doute aussi, repliqua-t'elle, mais j'avouë ingenument que je doute un peu plus des vertus que des vices. Cela n'est pas dans nos maximes, reprit Timandre, car le doute parfait ne s'asseure absolument à rien. Mais vostre doute parfait, reprit Amerinte en riant, est la plus imparfaite chose du monde; car à quoy sert donc la raison humaine, & le Sçavoir? A faire connoistre, dit

Timandre, qu'on ſçait tout ce qu'on ſçait fort douteuſement, & qu'un grand art de conjectures eſt le plus ſolide fondement de la pluſpart des connoiſſances que les hommes penſent avoir. Je vous avois bien dit, reprit Ariſtene, que vous reviendriez de vous-même au bord du precipice dont je vous ay parlé d'abord, car ſi vous ne voulez jamais croire que ce que vous connoîtrez parfaitement par voſtre raiſon toute ſeule, vous ſerez un veritable Philoſophe Pyrrhonien, qui douterez également des autres & de vous-même, auſſi bien que du paſſé, du preſent, & de l'avenir, & du Ciel comme de la Terre.

Comme j'ay lû beaucoup d'Ouvrages, dit Amalthée, du ſçavant la Mothe le Vayer, ſi ma memoire ne me trompe, il n'eſtoit pas ennemy de cette ſecte. Cela eſt vray, reprit Amerinte, mais il luy donnoit des bornes, & il ne parloit pas toujours douteuſement; car parlant en un endroit contre cette Philoſophie qu'on dit eſtre ancienne & renouvellée, qui veut que les Atomes ayent composé le Ciel & la Terre; il avance fort affirmativement qu'il croiroit auſſi-toſt qu'un nombre infiny de lettres de l'Alphabet broüillées dans un ſac, & jettées au hazard, auroient composé l'Illiade d'Homere, ou la

plus belle des Tragedies de Seneque, que de croire que des Atomes auroient formé le monde aussi admirable qu'il est. Ce sentiment là, dit Aristene, estoit celuy de deux excellens hommes qui l'avoient precedé, & qui est assurément fort juste. Pour moy, reprit Amalthée, j'ay lû cet endroit avec plaisir: Car telle que vous me voyez, ajoûta-t'elle en soûriant, j'ay tant entendu parler d'Atomes autrefois, à un Amy que j'avois qui avoit beaucoup de sçavoir, & beaucoup de vertu, & qui aprés s'estre mis les Atomes dans la teste, les mit de telle sorte en celle de plusieurs autres de ses Amis & des miens, que je ne

leur entendis parler d'autre chose durant quelque temps, car ils renonçoient à tout pour s'en entretenir entr'eux, & ils m'en importunoient souvent. Je me souviens même d'un jour entre les autres, ajoûta-t'elle, qu'estant chez une personne d'une grande qualité, d'un esprit admirable, & d'une politesse sans égale, elle entreprit de luy en faire la guerre galamment, estant persuadée que cette Philosophie estoit un peu dangereuse; & comme ceux qui se trouverent chez elle cherchoient à luy plaire, la conversation devint fort agreable, car on n'en parla pas en Philosophes, & cela se tourna tout autrement. Il y eut

même des Vers ſur ce ſujet là faits ſur le champ, qui ne laiſſoient pas d'eſtre fort jolis. De grace, dit Iſidore, dites-nous-en quelques-uns ; j'en entendis parler alors, & vous avez une memoire qui n'oublie jamais rien : Et comme je ne ſuis pas ennemie des Atomes, quoy qu'il ne m'appartienne pas de les bien connoiſtre, vous me ferez plaiſir d'en parler, & vous ne déplairez pas à Timandre ; car avant que d'eſtre tout à fait incertain, il avoit un peu voyagé au païs des Atomes. J'avouë, repliqua Timandre, qu'ils m'ont diverty, mais ils ne m'ont pas plainement perſuadé : cependant je conſens avec plaiſir que voſtre

curiosité soit satisfaite. Ma memoire, reprit Amalthée, ne me sera peut-estre pas si fidelle que vous le croyez, mais au hazard d'y changer quelque chose, je vous diray qu'il y avoit plusieurs Dames en cette compagnie, & quatre ou cinq hommes: je ne nommeray que Lysis à qui d'ordinaire on faisoit la guerre sur les Atomes; & comme on croyoit que cette Philosophie l'avoit guery de quelque inclination pour une Dame qui estoit presente, un homme de la compagnie recita le Madrigal que je vay dire, en se tournant vers cette Dame.

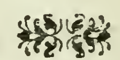
Pour les foibles appas d'une science vaine,
Un infidelle Amant vient de rompre sa chaîne,
Et ne soûpire plus pour vous,
Il contemple en repos le Ciel, la Terre, & l'Onde,
Et charmé des ressorts qui font mouvoir le Monde,
Il perd à raisonner ses momens les plus doux.
Aimable Iris vostre cœur en murmure,
Pardonnez-luy son changement,
Quel plaisir d'avoir pour Amant
L'Amant de toute la Nature?

Ah! pour cela, dit un homme

de la compagnie qui avoit fait un Madrigal durant qu'on recitoit celuy-là, il faut que j'en recite un à mon tour, & en effet il recita celuy-cy d'un air fort enjoüé.

Les Docteurs sont changeans, il
faut qu'on s'en défie,
Des Atomes legers remplissent
leurs esprits,
Et dés qu'ils sont charmez de leur
Philosophie,
Ils n'aiment plus Climene ny
Cloris.
Ils se forgent mille phantômes,
Aussi sont-ils sujets à mille chan-
gemens;
Comme ils sont Amans des
Atomes,
Ils sont des Atomes d'Amans.

Cette penſée, continua Amalthée, fit rire toute la compagnie, & décontenança un peu Lyſis, qui ne voulut pas faire de Vers pour luy-même; mais un de mes Amis intimes qui faiſoit des Vers avec une facilité merveilleuſe du temps qu'il en vouloit faire, le fit parler malgré luy en luy attribuant le Madrigal que je vay dire, qui a un ſens galant, & une raillerie delicate.



Depuis que j'ay donné mon eſprit
aux Atomes,
Je mépriſe grandeurs, Couronnes,
& Royaumes,

Tous ces vastes objets sont petits à
mes yeux,
A de plus nobles soins je partage
ma vie,
Et je fais en soufflant, l'air, la Ter-
re, & les Cieux;
Mais s'il faut l'avoüer, trop ai-
mable Sylvie,
Quand je vous adorois je faisois
beaucoup mieux.

Ce Madrigal est fort joly, dit Isidore, mais n'y en a-t'il pas encore d'autres, car je n'aime pas assez les Atomes pour n'en souffrir pas une raillerie aussi ingenieuse que celle-là. Puisque cela est, reprit Amalthée, ce même Amy dont je vous ay parlé en fit encore un pour un homme de merite de la

compagnie, qui sembloit vouloir suivre Lysis dans ses sentimens. Le voicy.

J'embrasse la Philosophie,
Je l'écoûte, je m'y confie,
Elle endurcit mon cœur aux charmes les plus doux,
Elle est severe à qui s'engage.
Mais belle Philis entre nous
Ne l'estes-vous pas davantage?

Tout cela est tres-agreable, reprit Isidore; mais celuy qu[i] faisoit parler les autres ne par[-]le-t'il pas pour luy-même. I[l] parla sans doute, reprit Amal[-]thée, parce que la principal[e] Dame de la compagnie le luy ordonna, & il obeït en ce[s]

termes ; car en ces ſortes de Converſations ſpirituelles & enjoüées , les expreſſions galantes ſont permiſes, & puis le deſſein de celuy dont je parle eſtoit de faire entendre qu'il n'eſtoit pas de la ſecte des Atomes. Voicy donc ſon Madrigal qu'il prononça en ſoûriant en ſe tournant vers la Dame qui luy avoit ordonné de parler pour luy.

Mille Atomes de feu qui partent de vos yeux
Ont reduit, belle Iris, tout mon cœur en Atomes,
D'un ſi terrible effet & ſi prodigieux,
Deſcartes ou Lyſis feroient bien quatre Tomes,

Moy qui ſuis un Atome entre ces grands Doćteurs,
Sans pouvoir l'expliquer je le ſens comme un autre;
Mais en un mot, Iris, ſi j'avois mille cœurs,
Je les tiendrois payez d'un Atome du voſtre.

Quand les Atomes, reprit Iſidore, n'auroient fait faire que ces Madrigaux là, ce ſeroit dommage qu'on n'eût jamais parlé d'eux. Pour les Atomes, reprit Ariſtene, je conſens qu'on les regarde comme la cauſe de ces agreables & ingenieux Madrigaux, & de mille autres delicates railleries qu'on en peut faire aiſément; mais qu'on me veüille

veüille perſuader que je ſuis moy-même ſorty des Atomes, je n'en croiray rien. Vous avez raiſon, dit Amerinte, car encore que j'aye une Amie belle & pleine d'eſprit, à qui un diſciple du fameux Rohaut enſeigne cette Philoſophie malgré mes conſeils, je n'ay jamais pû concevoir que des Atomes en s'entre-choquant ayent pû former ce nombre inombrable de choſes ſi bien reglées, ou au Ciel, ou à la Terre, & ſi ce n'eſtoit qu'une Converſation de Philoſophie ne convient jamais bien à des Dames, je ſerois fort aiſe d'en entendre parler à Ariſtene, afin de pouvoir diſputer contre l'Amie que j'ay dit qui apprend malgré

moy la Philoſophie à la mode. J'ay pourtant, ajoûta-t'elle agreablement, un petit ſcrupule d'amitié à vous conſulter auparavant; mais pour en bien juger il faut que vous ſçachiez que ſans avoir jamais vû une illuſtre Niece de ce fameux Philoſophe qui a en noſtre ſiecle reſſuſcité les Atomes, ſi l'on peut parler ainſi ; j'ay pour ſon eſprit, pour ſon cœur, & pour ſa vertu toute l'eſtime qu'elle merite, & toute l'amitié dont je ſuis capable ; & ce qui me plaiſt infiniment en cette illuſtre fille, c'eſt qu'encore qu'elle ſçache tout ce qu'une perſonne de ſon ſexe peut ſçavoir, & qu'elle écrive d'un tour galant & poly & en Proſe &

en Vers, & que sa generosité égale son esprit, èlle conserve une modestie qui releve toutes ses autres bonnes qualitez. Je demande donc au sage Aristene si je ne suis pas en quelque sorte blâmable, de le prier de parler contre les sentimens d'un homme dont la memoire luy est & luy doit estre tres-precieuse. Il est aisé, reprit Aristene, de répondre à vos deux objections, & pour commencer par la derniere, sçachez aimable Amerinte, qu'il est des Philosophes comme des Advocats, tant qu'ils plaident ils parlent avec chaleur pour soûtenir leurs sentimens, ils se querellent même quelquesfois, & à la fin de

leurs plaidoyers ils se loüent, ils s'embrassent, & sont Amis comme auparavant ; de sorte que vostre Amie ne seroit pas telle que vous la representez si elle trouvoit mauvais qu'on fust d'un sentiment contraire à son illustre parent. Et pour répondre à vostre premier scrupule, je conviens qu'en nostre temps une Dame trop Philosophe n'est pas un caractere qu'il faille prendre; mais les Dames qui ont un esprit fort élevé peuvent tout sçavoir sans sortir de la bienseance de leur sexe, à plus forte raison entendre parler les autres, & nous voyons que dans l'Antiquité il y a eu plusieurs femmes celebres par

leur ſçavoir. Axiothée, qui eſtoit du Peloponeſe, ayant lû quelques Livres de Platon en fut ſi charmée qu'elle fut en habit d'homme entendre Platon luy-même, & fut long-temps inconnuë parmy tous ces Philoſophes, comme Achiles parmy les filles de Lycomede. Cela eſt ainſi, reprit Timandre, & c'eſt Themiſtius qui le raporte; & il y eut même une fameuſe Courtiſane, appellée Laſthenia, qui ſans ſe déguiſer alloit apprendre la Philoſophie. J'en conviens, dit Ariſtene, & elle donna de l'amour à un parent de Platon, qui eſtoit auſſi ſon diſciple, & cette paſſion fut plus forte que ſa Philoſophie. Mais il y

eut une femme plus ſage, appellée Arria, qui fut avec Albinus ſon mary écoûter Platon; Diogenes Laërce luy dédia ſon Livre de la Vie des Philoſophes, comme on l'apprend par un paſſage de la Vie de Platon même. Mais entre toutes les femmes qui dans les ſiecles éloignez ſe ſont appliquées à la Philoſophie, la plus celebre fut la fille d'un excellent Mathematicien d'Alexandrie, appellé Theon, elle s'appelloit Hipatia; il l'inſtruiſit dans ce que la ſcience dont il faiſoit profeſſion a de plus élevé, & elle ſurpaſſa ſon pere de beaucoup. Elle eſtoit belle, modeſte & vertueuſe, mais ce qui fit ſa plus grande gloire,

c'eſt que Sineſius, qui de Philoſophe Payen devint une des grandes lumieres de l'Egliſe, avoit eſté ſon diſciple, & qu'il tint à honneur de l'avoir eſté: Et j'ajoûte à la gloire de voſtre ſexe, dit Ariſtene en regardant Amalthée & Amerinte, que les Dames que j'ay nommées, & pluſieurs autres que je ne nomme point, choiſiſſoient la Philoſophie qui enſeigne qu'il y a un Dieu, car elles ſuivoient celle de Platon. Je pourrois, ajoûta Ariſtene, vous nommer un tres-grand nombre de Dames ſçavantes en tous les ſiecles ſuivans, & en toutes les Nations, mais je me ſuis contenté d'en nommer quelques-unes du tems de la Philoſophie

Payenne dont les Atomes ſont décendus; & je ne vous ay rien dit de l'illuſtre Athenaïs, ny de cent autres qui ont fait honneur à leur ſexe en divers temps, & de pluſieurs autres qui luy en font encore aujourd'huy. Mais puiſque tant de femmes celebres, dit Amerinte, ont voulu ſçavoir la Philoſophie, il n'y aura donc pas un grand mal que nous en entendions un peu parler au ſage Ariſtene, pour empêcher que l'incertitude d'Iſidore n'aille ſe fixer aux Atomes dont elle entend parler tous les jours au Maiſtre de mon Amie, qui eſt auſſi la ſienne; car je repete encore une fois que je ne puis jamais penſer qu'ils ayent fait toutes

les merveilles dont le monde eſt composé ; eux, dis-je, qui avec tout leur cas fortuit n'ont pas ſçû faire une route droite dans nos Foreſts, puiſque dans toutes celles du nouveau Monde, dont j'ay lû les Relations, on n'a trouvé que des bois ſans nuls chemins. Mais, reprit Timandre, cet Eſtre intelligent, tout-puiſſant & eternel qu'il faut croire, qui a tout creé, n'en a pas fait non plus qu'eux. Il eſt aiſé de répondre à cela, dit Ariſtene, & il ne faut que conſiderer que Dieu ayant creé l'Univers pour ſa propre gloire, & pour l'uſage de l'homme, l'a pour ainſi dire expoſé à ſon induſtrie ; il n'a pas ignoré que les hommes en

abattant du bois pour baſtir, pour conſtruire des Vaiſſeaux, & pour ſe chauffer, ſe feroient des routes & des chemins; car enfin pour faire qu'il y ait aſſez de bois au monde pour la neceſſité des hommes, il faut qu'il y en ait trop, & cela eſt encore un effet de la Providence, puis qu'on brûle quelquesfois en un jour un arbre qui a eſté cent ans à croître. C'eſt encore une choſe admirable à remarquer, dit Amalthée, que les païs qui n'ont pas de bois n'en ont que faire, ou parce qu'ils ne ſont pas fort peuplez, ou parce qu'il n'y fait point de froid. Je vous aſſure, interrompit Timandre, que quoy qu'en qualité d'in-

certain je n'aſſure rien, j'avouë toutesfois qu'il faloit avoir beaucoup d'eſprit pour avoir propoſé avec quelque vrayſemblance la ſcience des Atomes, & que ſi la Religion s'en pouvoit accommoder, il y auroit aſſez de plaiſir à s'imaginer ces petits corps éternels, indiviſibles, dont les figures differentes ne peuvent eſtre perceptibles que par la raiſon; & qui ſe mouvant continuellement dans l'infinité des ſiecles, allant & venant au hazard, venant enfin à ſe rencontrer, & à s'accrocher, ſelon leurs figures, & à former un grand corps, qui à proportion de leur poids eſtant ramaſſez ſont décendus en bas

pour former la terre, & que ceux qui estoient ronds, polis & legers rencontrant leurs semblables furent poussez en haut par leur mouvement fortuit, pour y former tous les Cieux & tous les Astres, ayant plus ou moins d'élevation selon leur figure & leur pesanteur; & que les Atomes les plus menus & les plus déliez s'échapant de tous les autres Atomes, formerent l'eau qui coula & s'étendit au hazard par toute la terre. Mais, interrompit Amalthée, dites-moy de grace, dit-elle à Timandre, qui a donné des bornes à la Mer depuis que ces pretendus Atomes l'ont formée; car je voy bien que vous estes si in-

certain que vous n'avez pas encore tout à fait renoncé aux Atomes: apprenez-moy donc, je vous prie, qui a donné des bornes à la Mer, qui dans toute l'estenduë des siecles est demeurée dans les limites que Dieu luy a prescrites. Quelle folie, interrompit Aristene, sans donner loisir à Timandre de répondre, de s'imaginer que le hazard tout seul, par un mouvement d'Atomes sans Moteur, comme les grands libertins le disent, ou avec Moteur, comme les nouveaux Philosophes mitigez l'expliquent, puissent avoir fait le Monde tel qu'il est: Il faut toute la vie d'un excellent Sculpteur pour apprendre l'art

de faire une belle Statuë, qui ne represente que la superficie d'un homme ; & l'on a la hardiesse de supposer que cette admirable machine du corps humain, qui agit, qui marche, qui a des sens, qui servent à luy faire connoître tout l'Univers ; & une raison qui devroit le porter à adorer ce qu'elle ne peut connoître parfaitement, de supposer, dis-je, audacieusement que ces miserables Atomes crochus, comme on nous les represente, en s'accrochant les uns aux autres, ont fait tout ce que nous voyons de merveilleux en l'Univers, & ont fait même originairement, selon cette Philosophie, nostre propre

raiſon. Pour moy , dit agreament Iſidore en ſoûriant, j'avouë que quoy que ce chaſteau de cartes ſoit aſſez joly , comme Timandre l'a repreſenté, & comme le Maiſtre de mon Amie Philoſophe le dit, que quand je voy ces petits Atomes, que les rayons du Soleil me font apercevoir lorſqu'ils entrent dans ma chambre, ils me paroiſſent bien étourdis par leur agitation continuelle, pour avoir fait tant de belles choſes. Mais ne voyant rien de bien clair d'ailleurs, ajoûta-t'elle , je n'ay pas vû d'abord tant d'impoſſibilité à tout cela. Pour moy , dit Amerinte, à qui il n'appartient pas de parler de Philoſophie , aux termes des Philoſophes, quand

je voy quelquesfois Timandre & un autre de mes Amis joüer aux Eſchets, qui eſt un jeu où l'on ne perd jamais que par ſa faute; quand je les vois, dis-je, employer tout leur eſprit, toute leur attention, toute leur prévoyance, & tout leur jugement à placer à propos toutes ces diverſes pieces qui peuvent les faire perdre ou gagner, & qu'infailliblement celuy qui perd a fait quelque faute qui l'a fait perdre, je ſuis épouventée qu'on puiſſe ſuppoſer que le Soleil & la Lune, les Planettes, & toutes les Eſtoiles du Firmament, ayent eſté formées & placées par un cas fortuit; car enfin nous ne voyons rien dans

l'Hiſtoire à l'honneur du hazard, que ce Peintre qui en jettant ſon éponge de dépit contre un Tableau qu'il faiſoit, repreſenta mieux l'écume qui paroiſt quelquesfois proche du mors d'un Cheval, qu'il ne l'auroit pû faire avec un pinceau, encore n'eſt-on pas trop aſſuré que cela ſoit vray : mais il ne s'eſt jamais vû qu'un Peintre en jettant ny ſes pinceaux, ny ſon éponge, ait fait, je ne dis pas une figure reguliere mais un œil, une main, ny la moindre partie d'un corps naturel. Que l'on confronte, ajoûta-t'elle, les premiers Tableaux de quelques-uns de nos grands Peintres avec leurs derniers qui ſont des

chef-d'œuvres, on verra qu'il leur a falu un grand temps pour apprendre toutes les regles d'un ſi bel Art, pour bien executer ce qu'ils ont apris, & l'on verra par conſequent qu'il eſt tres-ridicule de croire qu'un aſſemblage fortuit d'Atomes ait tout fait regulierement par un mouvement aveugle. Les Nuës, pourſuivit-elle, qui ſont ce me ſemble une eſpece d'Atomes pouſſez par le vent qui les conduit au hazard, n'ont jamais offert à nos yeux que des figures chimeriques. Il me paſſe même dans l'eſprit, ajoûta-t'elle, que s'il eſtoit poſſible de reduire le Ciel & la Terre en Atomes, il y en auroit tant qu'ils ne pourroient

où ſe placer, & que les eſpaces imaginaires en ſeroient remplis. Et puis, pourſuivit Amalthée, d'où vient que depuis plus de cinq mille ans tous les Atomes qui ſont répandus dans tout l'Univers n'ont fait nulles productions nouvelles, & qu'ils ſont toujours auſſi étourdis qu'Iſidore nous l'a dit ſi agreablement. Pour moy, reprit Amerinte, je me perſuade qu'il y a un point de connoiſſance à la raiſon, comme un point de veuë à nos yeux, au de là duquel on ne peut rien diſcerner diſtinctement, ny rien connoître avec certitude que par des conſequences infaillibles. Mais ces conſequences infaillibles,

reprit Timandre, qui ne portent que ſur l'art des conjectures, doivent à mon avis authoriſer les incertains. Nullement, reprit Ariſtene, car il y a des conſequences ſi infaillibles, qu'on peut avancer hardiment qu'on connoiſt quelquesfois mieux ce qu'on ne voit pas par ce qu'on voit, que ce qu'on voit de ſes propres yeux. Vous avez raiſon, dit Clariſte, & nos yeux mêmes voyent tous les jours des objets qu'ils ne diſtinguent pas, quoy qu'ils ne ſoient pas éloignez. En effet, ajoûta-t'elle, quand j'ay monté ma montre, & que j'entends le bruit qu'elle fait, je ſuis bien aſſurée qu'elle va; cependant quel-

que attention que j'apporte à en regarder l'aiguille, mes yeux n'aperçoivent point qu'elle avance, & ce n'eſt qu'aprés un peu de temps que je vois qu'elle a avancé: Peut-il y avoir de connoiſſance plus certaine que celle qu'on a en cette occaſion ſans le ſecours de nôtre veuë ? Cela eſt fort bien remarqué, dit Ariſtene : Mais pour dire quelque choſe de plus précis, pourſuivit-il, les plus ſimples, ſans nulle ſcience acquiſe, ne peuvent pas douter en voyant le lever & le coucher du Soleil, & le mouvement regulier des Aſtres, que le monde ne ſoit un globe, ou qui tourne ſur ſon propre poids, ou à l'entour du-

quel les Cieux tournent, selon l'ordre immuable qu'ils ont reçû de celuy qui les a créez. Et pour donner un exemple encore plus naturel de la certitude de ce grand Art des conjectures, quand la raiſon s'en ſçait ſervir; on en voit un exemple même dans les Animaux, & les Chaſſeurs voyent tous les jours que des chiens qui courent un liévre trouvant trois chemins n'en flairent que deux, & aprés avoir fait un demy cercle à droit & à gauche s'élancent dans le troiſiéme chemin ſans le ſentir, raiſonnant ſans doute que puiſque le liévre n'a pas paſſé ailleurs, il faut qu'il ait paſſé

là ; & en effet ils y vont, ils y courent, & trouvent & prennent le liévre qu'ils ont chassé. Il y a mille & mille exemples en la Nature où l'on connoist, comme je viens de le dire, avec plus de certitude ce qu'on ne voit pas, que ce qu'on voit. Pourquoy donc les hommes en voyant la structure admirable de l'Univers, & en se voyant eux-mêmes, ne se portent-ils pas plûtost à croire qu'il ont esté créez par un Estre intelligent, eternel, tout-puissant, & immuable, qui merite toutes nos adorations, que de s'imaginer des chimeres impossibles qui conduisent infailliblement au plus grand de tous les crimes, puis-

que la plus noire ingratitude qui ſoit au monde eſt celle qui nous fait employer noſtre propre raiſon à méconnoiſtre celuy qui nous l'a donnée, & a aimer mieux nous anneantir nous-mêmes que de nous élever juſqu'à Dieu, par la connoiſſance de tout ce qu'il a creé d'admirable : & je ſoûtiens hardiment que la raiſon humaine, non dépravée, peut & doit connoiſtre Dieu par ſes ouvrages, & qu'on ne peut jamais penſer raiſonnablement que ces pretendus Atomes, qu'on appelle, pour les faire reſpecter, les principes éternels de l'Univers, puiſſent avoir formé la raiſon humaine; car eſtant, quoy qu'on en diſe,

égaux

égaux en qualité de principes, & n'y ayant proprement de difference entre-eux que leurs figures differentes & leur poids peuvent-ils donner de la raiſon qu'ils n'ont pas. Je ſçay bien, pourſuivit-il, que la Philoſophie renouvellée nous parle d'une *ſubſtance qui penſe*, dont Epicure ne parloit pas; & je n'ignore pas non plus qu'on nous dit qu'elle peut eſtre expliquée par l'Eſprit de Dieu dans le Cahos, ou ſur les Eaux; mais à parler ſincerement cette ſubſtance qui penſe confonduë dans l'infinité des ſiecles, parmy ces Atomes crochus qui ne peuvent rien penſer, ne ſatisfait pas la raiſon, & ne peut paſſer que

pour un expedient assez ingenieux afin de se tirer d'un tres-mauvais pas. Il eût donc autant valu, ajoûta Aristene, donner de l'intelligence aux Montagnes, aux Mers, aux Fleuves, aux Arbres, aux Plantes, que de faire des machines de tous les Animaux qui sont au monde pour se tirer d'un grand embarras, dont on ne sçavoit par où sortir, mais qui a fait tomber dans un autre plus terrible; car la plus petite Guenon du monde par son industrie, & son intelligence, détruit toutes les Machines de ce grand & excellent homme, qui ne laisse pas d'estre tres-digne d'estre admiré pour sa vertu, pour son

ſçavoir, pour l'eſtenduë de ſon eſprit, & pour avoir pû donner de l'ordre & de la vrayſemblance à cette eſpece de Philoſophie, qu'il appelloit quelquesfois luy-même ſon Roman philoſophique : Mais ny luy, ny ceux qui l'ont devancé, ny leurs ſectateurs ne peuvent & ne pourront jamais prouver malgré cette ſubſtance qui penſe, par quelle vertu leurs principes ont pû former la penſée de l'homme, qui le rend capable de vouloir ou de ne vouloir pas ; ny s'excuſer d'avoir employé les derniers efforts de leur raiſon à juſtifier Epicure qui enſeigne à méconnoître Dieu ; & dont les ſectateurs aiment mieux mê-

me s'oster l'esperance d'une seconde vie que de conserver un si grand avantage; en prenant le party opposé à celuy que je soûtiens, qui est aussi ancien que le monde, estant certain que Dieu l'a imprimé dans le cœur de tous les hommes, quand ils ne s'opposent pas à ses lumieres. Aussi a-t'il esté suivy dans tous les siecles, parmy toutes les Nations. En effet la connoissance d'un Dieu se trouve par tout, & cette connoissance aplanit toutes les difficultez. Car dés que je croy un Dieu eternel, tout sage, & tout puissant, il m'est plus aisé de croire qu'il a creé le monde tel qu'il est, parce qu'il l'a voulu, que de penser

que le cas fortuit l'a formé auſſi regulier qu'on le voit. Il ne faut même pas avoir recours au bizarre expedient des Machines pour ſortir d'un pas ſi dangereux; puiſque dés que je conçois un Dieu, je comprends qu'il a pû par ſa toute-puiſſance donner une petite portion de lumiere aux Animaux, ſans leur donner une ame immortelle, & qu'il luy a eſté auſſi aiſé de diſtinguer les Ames, que d'attribuer des vertus toutes oppoſées à toutes ces fontaines medicinales dont l'Univers eſt ſemé: dont les unes ſont chaudes, les autres froides, dont quelques-unes ſe corrompent, & les autres ne s'alterent jamais, quoy

qu'elles ſoient en quelques endroits à ſi peu de diſtance les unes des autres, qu'on peut preſques dire qu'elles ſortent d'une même ſource ; eſtant toutes deſtinées pour conſerver ou rétablir la ſanté des hommes. En un mot la connoiſſance d'un Dieu ſatisfait la raiſon & la tire de mille embarras, ſans la porter à nul danger. Un Philoſophe Payen, au raport de Plutarque, reconnoiſſoit une puiſſance ſans bornes aux Dieux qu'on adoroit de ſon temps ; car il avançoit que celuy qui choiſiſſoit une victime pour la ſacrifier eſtoit conduit par une puiſſance intelligente & divine, répanduë par l'Univers, &

qu'au moment du ſacrifice il ſe faiſoit un tel changement dans les entrailles de la victime, que ce qui y eſtoit auparavant n'y eſtoit plus, & que ce qui n'y eſtoit pas ÿ eſtoit, ajoûtant que cela devoit eſtre facile à croire, puiſque tout obeïſſoit aux Dieux. C'eſtoit une penſée ingenieuſe pour ſoûtenir une extravagance qui eſtoit l'art des Haruſpices, qui expliquoient au peuple le bon & le mauvais préſage des victimes; mais nous apprenons du moins de là que même dans les fauſſes Religions, dés qu'on a crû une Divinité, on n'a pas donné de bornes à ſa puiſſance. Mais, interrompit Iſidore, ne peut-on pas excu-

ſer l'Incertitude, par cette prodigieuſe diverſité de ſentimens & d'opinions, & même par la tromperie que nous font nos ſens, comme je l'ay ce me ſemble déja dit. Mais, reprit Ariſtene en ſoûriant, je voy bien que vous n'avez pas lû l'Ouvrage d'un Philoſophe qui a eſté entre Epicure & le fameux Deſcartes, & qu'on a traduit depuis peu; car il ſoûtient, penſant affoiblir noſtre raiſon, que nos ſens ne ſe trompent jamais, & que c'eſt noſtre eſprit qui ſe trompe, il apporte, pour appuyer ſon opinion l'exemple des ſonges, où l'on croit quelquesfois voir le Soleil qu'on ne voit pas: mais je ſuis perſuadé qu'il ſe

trompe luy-même, car c'eſt l'imagination toute ſeule qui nous repreſente ce que nous croyons voir, & ce qu'elle ne pourroit nous repreſenter, ſi nos ſens ne luy avoient jamais montré les objets dont elle nous montre l'image; mais c'eſt la plus petite des erreurs où ce Philoſophe eſt tombé. En effet la mort qu'il ſe donna luy-même, comme pluſieurs Autheurs l'aſſurent, deshonore ſa Philoſophie, malgré l'étenduë de ſon eſprit. Avoüez du moins, dit Timandre, que la diverſité de loix, de mœurs, & de coûtumes de tous les ſiecles, eſtoit autrefois une excuſe à la ſecte de ceux qui doutoient de tout,

& qui ne croyoient pas plus les Atomes que les autres opinions. Mais la multitude des procés, reprit Isidore en riant, ne montre-t'elle pas que la raison humaine est bien chancelante ; car il est bien plus aisé de connoître si un procés est bon ou mauvais, que de decider de tout ce que nous ne connoissons pas, & de tout ce que nous ne pouvons connoître qu'imparfaitement : cependant il faut de necessité que la moitié de tous ceux qui plaident se trompent. Et vous pouvez ajoûter, reprit Timandre, qu'en ces sortes de choses la grande & prompte decision vient tres-souvent de l'ignorance ; & l'incertitude au

contraire d'un tres-profond ſçavoir. Pour favoriſer mon ſentiment, pourſuivit-il, j'ay ſçû par un homme aſſez avancé en âge qu'il avoit eu un Amy le plus ſage, le plus modeſte qui fuſt non ſeulement entre les Magiſtrats, mais auſſi entre tous les gens de lettres, qui ne pouvoit ſe determiner ſur les queſtions douteuſes, & qui diſoit tant de bonnes raiſons de part & d'autre, qu'on avoit peine à rien decider aprés l'avoir entendu; & il diſoit même à ſes amis intimes, qu'il n'eſtoit jamais ſi aiſe que quand ſon avis n'étoit pas ſuivy, parce qu'il eſtoit certain en ce cas là qu'il n'avoit point fait faire d'injuſtice.

Je reconnois à ce que vous dites , reprit Ariſtene , celuy dont vous voulez parler ; mais ce que vous raportez eſt plûtoſt l'effet d'une grande penetration que d'une veritable incertitude. En mon particulier , dit Amalthée , j'ay un Amy qui écrit admirablement bien en Vers & en Proſe, qui par la raiſon que vous raportez a bien de la peine à ſe determiner ſur ſes Ouvrages , parce qu'il ne les trouve jamais auſſi parfaits que l'idée qu'il en a conceuë ; & ſi je ne l'avois raſſuré par mes loüanges, il auroit quelquesfois ſuprimé de tres-belles choſes, & cela eſt ſans doute cauſé par la raiſon que vous venez

de dire, & par l'amour de la gloire. Cela eſt ainſi, dit Ariſtene, mais c'eſt eſtre plûtoſt difficile à contenter qu'incertain. Ne tombez-vous pas d'accord du moins, repliqua Timandre, qu'une partie des loix de l'Antiquité, faites par les plus ſages de tous les hommes ſe contrediſoient, & que tous les grands Philoſophes eſtoient oppoſez les uns aux autres. Vous pouvez ajoûter encore, dit Ariſtene, qu'ils ſe contrediſoient eux-mêmes; car les plus conſiderables d'entr'eux ont dit des choſes qui font voir qu'ils croyoient un Eſtre intelligent maiſtre du monde, & en ont dit d'autres qui ne convenoient pas à cela;

mais c'eſtoit parce qu'ils n'oſoient parler ouvertement contre les faux Dieux que le peuple adoroit : Cependant ils ne diſoient pas douter de tout, comme ceux que vous imitez, & qui ne demeuroient d'accord que de la vray-ſemblance des choſes. Mais toutes ces ſectes deciſives, reprit Timandre, eſtoient des orgueilleuſes, & celle que je deffens eſtant fondée ſur la foibleſſe & ſur l'ignorance de la raiſon humaine, n'affirmoit rien poſitivement, & ſe contentoit de dire douteuſement, cela peut eſtre, il ne paroiſt pas impoſſible que cela ſoit, je ne le puis comprendre, & ainſi du reſte ſans affirmer jamais rien ; & à

dire la verité je penſe qu'en ces temps-là ils avoient raiſon. Le larcin eſtoit permis à Sparte, & puny par tout ailleurs; les uns mettoient le ſouverain bien à la vertu ſans la bien connoître, les autres à la volupté. De grands Philoſophes avoient paſſé la plus grande partie de leur vie à voyager, eſtant perſuadez que le changement de lieu eſtoit auſſi utile à l'eſprit que le changement d'air à la ſanté. Et Socrates, le plus ſage de tous les hommes, ne ſortoit preſques jamais d'Athenes, & ne ſe ſoucioit pas de voyager. Quelques Philoſophes anciens & modernes ont dit que les Animaux ne devoient pas eſtre en

plus de consideration que des plantes, & même que des choses inanimées, comme on l'a déja dit; & Cimon fils du fameux Milthiade fit élever un tombeau à des chevaux qui luy avoient servy à remporter le prix aux jeux Olimpiques. Aristote bien loin d'en faire des machines, veut qu'on en ait soin; & Plutarque veut même qu'on ait de la reconnoissance pour les chevaux & les chiens qui ont bien servy. Montagne est dans ce sentiment si opposé au premier: Les grands Poëtes ont parlé douteusement de tout comme les Philosophes, Euripide a dit en quelque-part, comme

l'a

la traduit le ſçavant Monſieur Menar.

Qui de nous ſçait mortels ſi mourir
n'eſt pas vivre,
Et ſi vivre n'eſt pas mourir.

La diverſité des ſentimens ſe trouvoit même parmy les braves comme parmy les Philoſophes : le vaillant Ajax diſoit qu'il y avoit de la gloire à tuer ſon ennemy, mais que c'eſtoit l'action d'un voleur de le dépoüiller mort. Un autre Capitaine fort brave n'eſtoit pas de ce ſentiment, & voyant un mort aprés une bataille qui avoit une chaîne d'or au cou, il ſe tourna vers un ſoldat, & la luy montrant luy dit en

riant, prend cela le mort n'en a que faire. Que sçavons-nous même, ajoûta Timandre, si nous sommes bien instruits des sentimens des Philosophes, puisque l'incertitude regne en l'histoire comme ailleurs. Nous en voyons un grand exemple dans un Livre de nostre temps ; car enfin aprés qu'on a publié pendant deux mille cinq cens ans, que Romulus & Amulus avoient esté nourris par une Louve, un Autheur celebre nous prouve que tout cela est une Fable, aussi bien que l'enlevement des Sabines. Mais, interrompit Isidore, j'ay vû dans un beau cabinet ces deux évenemens admirablement re-

presentez dans de fort beaux Tableaux qu'on m'a fait passer pour des Histoires, & non pas pour des Fables. Cela ne laisse pourtant pas d'estre ainsi, reprit Timandre, & le fameux Tite-Live dit en un endroit que de son temps on ne sçavoit pas à Rome avec certitude si c'estoient les trois Horaces, ou les trois Curiasses qui avoient vaincu; & l'illustre Corneille qui en a fait une si belle Tragedie, a pû choisir lequel il luy a plû: N'a-t'on pas vû regner l'incertitude parmy les Romains comme parmy ceux qu'ils appelloient Barbares, puisqu'on a vû qu'aprés avoir banny les Medecins de Rome durant plu-

ſieurs ſiecles ils y furent rapellez. La Nature même, ajoûta Timandre, authoriſe l'incertitude par les effets contraires qu'elle produit : Un homme appellé Demophon qui eſtoit à Alexandre ſuoit à l'ombre, & geloit au Soleil ; & l'on a vû de noſtre temps des gens qui avoient le foye au coſté gauche, & la rate au coſté droit. Permettez-moy, dit Iſidore en ſoûriant, pour authoriſer l'incertitude de vous faire convenir que depuis le commencement du monde on a dit & tenu pour conſtant qu'il n'y a point de feu ſans fumée, & que ç'a toujours eſté le plus inconteſtable de tous les proverbes ; cependant nous

venons de voir à la Foire Saint Germain que ce proverbe eſt faux, & que par une invention fort jolie on peut faire du feu qui ne fume point. Mais de grace, ajoûta-t'elle en riant, ne vous moquez pas de m'entendre citer la Foire Saint Germain aprés tant de citations ſçavantes. Bien loin de me moquer, dit Timandre, je la trouve auſſi convainquante qu'agreable, & elle me rend plus hardy à dire qu'il ne faut pas s'eſtonner ſi voyant tant d'incertitude dans la Nature, dans le paſſé, dans le preſent, & dans l'avenir, cette ſecte douteuſe dans cette ſuſpenſion de connoiſſance, ſe ſoit arreſtée à la ſimple vray-ſemblance, &

peut-on trouver qu'elle euſt beaucoup de tort de ne croire pas tous ces Dieux noircis de crimes que le peuple adoroit alors. Non, répondit Ariſtene, mais ceux qui en eſtoient euſſent mieux fait du moins de dire comme un des premiers Sages de ces premiers temps-là ; car ne pouvant ſouffrir qu'on parlât en détail de toutes ces divinitez chimeriques, il diſoit que quand on parloit des Dieux, il faloit ſe contenter de dire qu'il y en a, & les adorer ſans rien particulariſer ; & cette ſecte avoit un tort inexcuſable de ne croire pas un Dieu comme Socrates, comme Platon, & comme Ariſtote, quoy qu'en diſent leurs

ennemis, & les libertins, & de chercher la tranquilité, comme ils disoient, dans le doute universel, puisque rien n'est si opposé au repos que le doute & l'incertitude. Je suis de ce sentiment là, dit Amalthée, & rien n'est plus opposé à mon humeur. Je dis quelque chose de plus, dit Amerinte, car selon moy rien n'est plus opposé à la raison, & il me paroist même qu'il est tres-difficile qu'elle ne se determine pas, & qu'il luy est plus naturel de juger mal que de ne juger de rien; & puis il faut qu'on demeure d'accord qu'il y a des choses qui sont tellement vrayes qu'elles ne peuvent estre fausses, & que par con-

ſequent l'incertitude generale eſt tres-mal fondée. Sur tout, ajoûta Ariſtene, parce que le doute eſt le premier pas vers le libertinage, comme je penſe l'avoir déja dit, puiſqu'il n'y a point de libertin qui oſe dire qu'il ait des preuves naturelles de ſa pernicieuſe croyance ; & quand il ſeroit vray, ce qui n'eſt pas, qu'on ne pût luy demontrer clairement le contraire de ce qu'il penſe ; il faudroit encore dans un doute égal, il faudroit, dis-je, ſe determiner à croire ce que la foy enſeigne, & ce que la raiſon authoriſe depuis une longue ſuite de ſiecles, & ne hazarder pas l'Eternité ſur un ſimple doute , qui n'a pour fondement

ment que l'ignorance ; car à parler ſincerement l'atheïſme eſt une extravagance dont l'homme ne ſeroit pas capable, ſi ſa raiſon n'eſtoit pas dépravée & obſcurcie par le dereglement des paſſions. Mais comme les préjugez raiſonnables ſont d'un grand uſage dans la connoiſſance des choſes, je m'eſtonne que les libertins ne conſiderent pas, pourſuivit-il en ſoûriant, que parmy tous les décendans d'Epicure, & de toutes les autres ſectes qui ont douté de l'exiſtence de Dieu, & de l'Immortalité de l'Ame, on n'en a preſque point vû qui ne ſe ſoient du moins abandonnez à leurs mauvaiſes inclinations, & pour

l'ordinaire à toute ſorte de vices ; & qu'ainſi il y a lieu de croire qu'ils ne cherchoient à douter que pour ne ſe corriger pas. Qu'on ne me parle point, ajoûta-t'il, de la moderation d'Epicure, il devoit apparemment ſa ſobrieté à ſon temperament mal ſain, & non pas à ſa Philoſophie, & l'horrible licence de la pluſpart de ſes diſciples a deshonnoré ſa doctrine, & en quelque ſorte ſa pretenduë vertu. Comment peut-on même expliquer l'adverſion qu'un grand homme luy reproche d'avoir inſpirée à ſes diſciples pour la pluſpart des Sciences, & des beaux Arts, ſans en excepter l'Aſtronomie & la Mu-

ſique. C'eſt ſans doute, interrompit Amerinte en riant, qu'il regardoit toujours le Soleil, la Lune, & les Eſtoiles comme de la pouſſiere ramaſſée. Cela eſt agreablement exprimé, reprit Ariſtene, & vous pouvez encore ajoûter que ſon adverſion pour la Muſique venoit de la diſcordance perpetuelle qu'il y a entre les opinions de cette ſecte avec la verité & la vertu. Il eſt pourtant certain, reprit Timandre, que de grands hommes, & même de grands Saints, ſont convenus de la vertueuſe moderation de ſa vie. J'en conviens comme eux, reprit Timandre, mais cela même a rendu le poiſon de ſa doctrine

plus dangereux, & le rend encore aujourd'huy. Il me paroît même, poursuivit-il, que cet homme qui cherchoit la tranquilité de la vie à la veuë du neant où il croyoit devoir rentrer, si l'on peut parler ainsi, vouloit pourtant en quelque sorte vivre aprés sa mort, car il solemnisoit avec joye le jour de sa naissance; & il ordonna même par son testament qu'on la celebrât à perpetuité; ce soin là ne me paroît pas d'un Philosophe détaché de tout, & je suis persuadé que la fausse gloire d'estre le chef d'une secte nouvelle seduisit sa raison. S'il eût esté incertain, reprit Timandre, il n'eût pas eu ce pe-

tit mouvement de vanité. Quoy qu'il en ſoit, dit Ariſtene, il y a deux ſortes d'Athées tres-pernicieux, les uns aprés avoir effleuré legerement toutes les diverſes opinions des Philoſophes, ne croyent point de Dieu ſans ſçavoir bien preciſément pourquoy, les autres ne s'en informent guere, parce qu'ils apprehendent d'eſtre perſuadez qu'il y a une ſeconde vie, & que cette verité ne les oblige de ſe corriger, & les uns & les autres ſont aſſurément incertains, eſtant abſolument impoſſible qu'ils puiſſent jamais trouver aucune certitude dans leur déteſtable croyance, comme je l'ay dit, & redit, parce qu'on ne

peut aſſez le redire. En effet on ne voit que trop tous les jours qu'une partie des jeunes gens qui entrent dans le monde ont un penchant au libertinage, & que de tous les exemples qu'on leur peut donner, celuy qu'ils ſuivent le plus facilement, eſt celuy qui les porte à douter de tout ce qu'il y a de plus Saint, ſans ſe donner la peine de rien examiner; de profiter de l'experience de leurs peres; & des conſeils de ceux qui les élevent; au contraire ils les mépriſent bien ſouvent, & écoûtent bien plûtoſt quelques vieux libertins plus coupables encore que les jeunes, qui leurs citent des exemples de ce déreglement

là ; car il y a parmy ces ſortes de gens une tradition de libertinage qui leur ſert à ſeduire les jeunes eſprits ſans ſçavoir, & ſans experience. Mais on peut ſe ſervir contre-eux du ſentiment d'un ſage Philoſophe Payen, qui ne pouvoit ſouffrir qu'on ſe défendît par de mauvais exemples, eſtant en cela du ſentiment du celebre Demoſtene : *Ne m'alleguez point*, diſoit cet illuſtre Orateur parlant à un accuſé, *que ce que vous avez fait s'eſt fait autrefois impunément, puiſque cela même veut que vous ſoyez puny avec plus de ſeverité ; car comme vous n'auriez pas commis ce crime ſi le premier exemple que vous en avez eu avoit eſté ſuivy*

d'une punition ſevere ; il eſt tres-juſte de vous punir ſelon les loix, afin que dans la ſuite vous ne ſoyez pas imité. Ce que vous raportez eſt tres-beau, dit Amalthée, & prouve qu'on ne peut trop loüer le Roy de la juſte indignation qu'il témoigne avoir pour les moindres apparences de libertinage, & il donne de ſi grands & de ſi bons exemples de pieté, que cela rend beaucoup plus coupables ceux qui en ſuivent de mauvais ſur ce ſujet là. On peut même dire, ajoûta Amerinte, que non ſeulement le mauvais exemple fait les libertins, mais qu'il fait auſſi quelquesfois les coquettes, qui ſont aſſez ſouvent un peu li-

bertines ſans le ſçavoir. Ah! pour cela, reprit Iſidore, vous allez trop loin, & je ne pretends pas eſtre ny libertine, ny coquette, pour eſtre un peu incertaine. Je n'ay pas dit cela pour vous, reprit Amerinte, car je ſçay bien que vous n'eſtes ny coquette, ny libertine, & que vous n'eſtes preſque incertaine que par habitude, pour rendre la converſation plus vive par la conteſtation; mais je le dis pour quelques Amies que vous avez, qui eſtiment trop leurs Amis libertins; & je ſoûtiens que quoy que le libertinage ſoit tres-blâmable & tres-dangereux aux hommes, il l'eſt encore plus aux Dames. En effet,

pourſuivit-elle , un honneſte libertin ne ſe portera pas à voler, à trahir ſes Amis , ny à aſſaſſiner perſonne ; mais je vous avouë que je ſuis perſuadée qu'une femme qui auroit le malheur de s'affranchir du juſte joug de la Religion , auroit peut-eſtre quelque peine d'eſtre toujours rigoureuſe à un fort honneſte homme qui ſeroit amoureux d'elle, & qui ne luy demanderoit que d'eſtre écoûté, que d'eſtre plaint, & d'eſtre un peu diſtingué , car c'eſt le langage ordinaire des plus dangereux des Amans. Il eſt vray , dit Amalthée , que le peril ſeroit plus grand pour cette Dame là , que celuy où ſe peuvent trouver les liber-

tins qui n'ont pas renoncé à l'honneur du monde, & qu'en un mot ce caractere là est si detestable, soit aux hommes, soit aux femmes, qu'on ne peut les trop blâmer; & si on vouloit bien observer que tous les mauvais Princes ont esté ou sans esprit, ou sans Religion, & que la pluspart des libertins de condition ordinaire meurent comme des bestes, ou avec des repentirs qu'on peut vray-semblablement croire inutiles, par le peu de temps qu'il leur reste à vivre quand ils se repentent, on se resoudroit à prendre toujours le chemin le plus assuré. Ce que dit la sage Amalthée est parfaitement bien dit, reprit

Ariſtene, & l'incertitude n'a jamais eſté le caractere d'un Heros. En effet, pourſuivit-il, la certitude établie ſur un bon principe eſt proprement ce qui fait l'honneſte homme, l'homme d'honneur, & le Grand homme; puiſque c'eſt cela ſeul qui le fait agir également en tous les divers eſtats où il peut ſe trouver; eſtant toujours le même dans la bonne, ou dans la mauvaiſe fortune, dans l'obſcurité, ou dans l'éclat, dans la vie privée ou publique; au lieu que le mal honneſte homme, incertain & frivole change à tous vents, parce qu'il n'a nul principe certain dans l'eſprit. Auſſi voyons-nous les gens de

cette eſpece ne ſe fixer jamais à rien , s'accommoder au theatre du monde, s'il faut ainſi dire, & au goût de ceux à qui ils veulent plaire , ſoit par des motifs de plaiſir, d'intereſt ou d'ambition. Celuy qui ne parloit guere parle beaucoup , celuy qui paroiſſoit modeſte & juſte devient violent & tyrannique ; celuy qui eſtoit devot en apparence devient libertin ; au contraire le libertin devient hipocrite, ne pouvant devenir homme de bien , & par cent changemens ſans raiſon, il eſt toujours auſſi incertain que la mer dont l'agitation ou le calme ne dépendent jamais d'elle-même ; au lieu que l'égalité

fondée sur une certitude raisonnable est le veritable caractere d'un homme solidement vertueux & accomply. En effet, ajoûta Aristene en regardant Amalthée, nous voyons un grand exemple de cette sage & constante égalité en la personne d'un de vos plus illustres Amis, que son rare merite, & le choix d'un grand Roy, & du plus habile Roy du monde, vient d'élever à la premiere dignité de l'Estat. Je ne parle point icy, poursuivit-il, de ses lumieres, de sa capacité, de ses vertus en particulier, & entre les autres de sa modestie, de sa liberalité, qu'il ne permet pas même de reveler; ny de la genero-

ſité & de l'élevation de ſon cœur ; mais j'avance ſeulement à ſa gloire, qu'en tous ſes divers emplois on luy a toujours vû le même caractere de ſageſſe, de moderation, & d'équité ; ce qui eſt ſans doute celuy d'un veritable Chancelier, ſi bien exprimé par la belle inſcription qu'on a ſi juſtement miſe à une Medaille qui le repreſente ; car par trois paroles de Ciceron bien choiſies on marque qu'il a en partage l'inclination bien-faiſante, compagne de la Juſtice, qui eſt le plus beau caractere du monde pour celuy qui eſt comme le premier dépoſitaire des graces & de la juſtice du Prin-

ce. Ce ſentiment là eſt même heureuſement exprimé par deux figures de la Medaille, dont la principale eſt la Juſtice, & l'autre celle qui diſtribuë les graces, & convient parfaitement au veritable caractere de l'excellent homme dont j'entends parler. On a tres-bien fait, dit Amalthée, de graver cela en caracteres ineffaçables, car je réponds hardiment que cette belle inſcription conviendra toujours à celuy à qui on l'a appliquée, & qu'il gardera conſtamment le caractere qu'on luy a vû depuis ſes premiers Emplois, qui eſt une application toujours égale & uniforme à ce qui merite les plus grandes

dignitez,

dignitez, ſans aucun empreſſement pour y parvenir. De ſorte que bien loin de m'opposer à ce que vous venez de dire, je declare qu'il faudroit encore beaucoup ajoûter à cet Eloge, & ce grand exemple ſi avantageux à la certitude me fait encore plus blâmer les incertains, & me perſuade que la ſeule incertitude loüable, eſt celle qui nous fait douter du mal qu'on dit de noſtre prochain en noſtre preſence, & même de celuy qu'on dit de nos propres ennemis. Ce que dit la ſage Amalthée, reprit Ariſtene, eſt tres-juſte & tres-bien dit. J'en conviens, dit Iſidore, mais j'avouë à ma honte que je ne

ſuis pas trop fâchée, quand j'apprends que les gens que je n'aime pas ont fait quelque choſe de travers, & que je le crois aſſez aiſément, renonçant à l'incertitude en cette occaſion; mais pour vous montrer que je ne ſuis pas une incertaine incorrigible, je m'obſerveray ſur cela à l'avenir. Pour moy, dit Timandre, je ne me déferay pas facilement de toute incertitude, mais je ne l'ay jamais portée juſques à la Religion, & je n'ay parlé comme j'ay fait, que pour donner lieu à Ariſtene de nous dire toutes les belles choſes que nous avons entenduës. En effet je ne me ſuis point laiſſé trom-

per par la multitude des Philosophes Payens qui ont douté de l'existence de Dieu, & de l'immortalité de l'Ame: J'ay pesé les voix sans les compter, & Socrate, Platon, Aristote, Pitagore, & quelques autres qui ont eu connoissance de ces deux grandes veritez, sans oser les enseigner bien clairement, ont esté un grand contre-poids contre la doctrine d'Epicure, & de ceux qui l'ont suivie en y changeant quelque chose. En effet Pitagore si sçavant, si sage & si vertueux, interrogé quand il faloit prier les Dieux, répondit, *à tous les momens*, Un Philosophe Chrêtien auroit-il pû dire rien de

plus beau. Cela eſt fort bien remarqué , reprit Ariſtene; mais le même Philoſophe vouloit encore qu'on ne demandât rien de précis pour ſoy-même , parce que l'homme, diſoit-il, ne peut ſçavoir ce qui luy convient, & il vouloit ſeulement qu'on priaſt la Divinité qu'on invoquoit de donner ce qui eſtoit propre à ceux qui prioient. Cette regle doit pourtant avoir quelque exception , ajoûta Ariſtene, & Veſpaſien fit un jour une tres-belle priere eſtant preſt d'eſtre Empereur , car il demanda à Jupiter qu'il ne commandaſt qu'à des gens ſages , & qu'il n'obeït luy-même qu'à des Sages. Cela eſt admirable,

dit Amerinte, pour un Prince Payen, car je ſuis perſuadée que les fauſſes Religions de ce temps là ne pouvoient guere porter à un ſi beau ſentiment, & la ſeule Religion Chreſtienne enſeigne les vertus ſans tache, & par les commandemens de Dieu, & par les exemples d'un nombre inombrable de Martyrs & de Saints qui ont paru dans l'Egliſe depuis la mort de Jeſus-Chriſt. Cela eſt tres-bien dit, reprit Ariſtene, & quiconque rapellera dans ſa memoire le fil non jamais interrompu depuis la creation du monde juſques à nous, de la connoiſſance de Dieu, qui conſiderera, dis-je, toutes les Propheties

de l'ancienne Loy ſi exactement accomplies dans la nouvelle, la maniere merveilleuſe dont la Religion Chreſtienne s'eſt établie, le prodigieux nombre de Martyrs qui ont répandu leur ſang avec joye, les grands Hommes, & les grands Saints qui l'ont ſuivie & annoncée; la pureté de la Morale Chreſtienne qui ne peut venir que de Dieu, les Miracles qui l'ont confirmée en divers ſiecles, & qui ont eſté ſi inconteſtables, que les Payens même n'ont oſé les mettre en doute, s'eſtant contentez de les contrefaire pour en affoiblir la merveille. Quiconque, dis-je, ſe ſouviendra de tout ce que je dis,

& de mille autres choſes que je laiſſe auſſi fortes que celles-là, s'eſtonnera avec raiſon qu'un petit nombre de libertins, la pluſpart tres-ignorans, ayent la folie & l'audace de ſe vouloir égarer, & je ſuis ravy de voir que Timandre n'ait pas porté le doute juſques-là; car pour Iſidore, j'avois bien connu qu'elle n'avoit qu'une ſuperficie d'incertitude. Mais aprés tout, dit-elle en ſoûriant, il ne me paroiſt pas que Timandre & moy ſoyons tout à fait vaincus, ny que l'Empire de l'Incertitude, ſi l'on peut parler ainſi, ſoit entierement détruit; car à parler raiſonnablement, tout ce que le ſage Ariſtene a ſi bien & ſi forte-

ment dit, ne regarde que la Religion, & nous en convenons ſans reſiſtance, renonçant à toute incertitude ſur ce ſujet là. Ah! Iſidore, reprit Amalthée, ce que vous dites me fait ſouvenir de je ne ſçay quel combat dont j'ay lû autrefois la Relation, qui marquoit qu'on avoit fait des feux de joye dans les deux Armées, car je croyois qu'Amerinte & moy devions la victoire entiere à Ariſtene. Cela n'eſt pourtant pas ainſi, reprit Timandre, & il y a un grand nombre de choſes ſur leſquelles il conviendra ſans doute que chacun peut prendre tel ſentiment qui luy plaiſt, & que les Loix & la raiſon ſoûmet-

tent

rent à la volonté pure & ſimple. Mais ne ſeroit-il point donc à propos, dit agreablement Iſidore en ſoûriant, afin d'établir une bonne paix entre les deciſifs & les incertains, de regler tout d'un coup les limites de ces deux Eſtats qui ont des ſujets par tout le monde; à condition que nous ne ſerós pas auſſi long-temps à en convenir que les Commiſſaires aſſemblez à Ratiſbonne le ſont à regler les limites dont il s'agit entre-eux, malgré le zele & l'habileté du Plenipotentiaire de France qui eſt fort de mes Amis: Cependant pour lever toute difficulté à ce que je propoſe, ajoûta-t'elle, je conſens qu'Ariſtene tout ennemy qu'il eſt de l'in-

certitude, regle les articles de cette Paix, & je ne croy pas que Timandre me contredise. Bien loin de cela, reprit Timandre, je l'en prie, pourveu qu'il nous permette de dire nos raisons; non, non, dit Amerinte, il ne faut point en user ainsi, il faut luy laisser dresser les articles de cette paix, & puis nous les examinerons. Pour mieux faire, dit Amalthée, il faut qu'Aristene ne se charge que des articles pour les decisifs, & que Timandre dresse les autres, & puis nous verrons si on les pourra joindre ensemble. A cette condition, reprit Aristene, j'y consens; car je serois bien fâché, ajoûta-t'il en riant, que

des perſonnes infiniment aimables ſortiſſent en guerre de ma ſolitude, où la paix regne toujours. Cela eſtant reſolu, Ariſtene aprés avoir parlé à Amalthée & à Amerinte, & Timandre à Iſidore, fit entrer Timandre dans ſon cabinet, luy donna de quoy écrire, & écrivit luy-même, pendant quoy deux des Dames s'amuſerent à lire ou à écouter Iſidore qui joüa admirablement d'un Claveſſin qu'elle trouva dans la ſale où elles furent en attendant les articles de cette celebre Paix. On ne dit point ſi Ariſtene & Timandre s'entremontrerent ce qu'ils avoient écrit ſeparément, mais ils ſortirent du cabinet comme les

Dames rentroient dans la chambre, & leur firent voir les articles de cette Paix conceus en ces termes.

Nous les Decisifs & Incertains sommes convenus de ce qui s'ensuit.

I.

QU'on tiendra toujours pour certain sans en douter jamais, tout ce qui regarde la Foy.

II.

Tout ce que les sens montrent également à tous les hommes.

III.

Tout ce que le sens commun leur aprend.

IV.

Toutes les maximes dont les

Nations conviennent, & qui font le droit des gens.

V.

Qu'il faut ſuivre les loix des Eſtats & des Païs où l'on naiſt, & preferablement à tout celles de Dieu, qui ſont les ſeules loix au deſſus de toutes les autres.

VI.

Qu'il faut aimer, ſervir & obeïr à ſon Roy quel que Dieu le donne.

VII.

Qu'il faut ne manquer jamais aux loix naturelles, comme d'aimer ceux à qui on doit la vie, d'avoir de la reconnoiſſance pour ceux qui nous obligent, & de la charité pour tout le monde.

VIII.

Que tout ce qui eſt in-

juste est défendu.

IX.

Et qu'il faut mesme convenir qu'aux choses de la vie qui consistent en action, il vaut mieux en quelque sorte se determiner mal, que de ne se determiner pas, & flotter toujours dans l'Incertitude.

X.

Voila qui est admirablement bien pour les Decisifs, dirent Amalthée & Amerinte; je pourrois pourtant bien, dit Isidore en riant, chicaner sur quelques articles, & sur tout sur celuy du sens commun qui est bien different entre tous les hommes, cependant en consideration du bien de la Paix je signeray cela: Mais voyons les articles des Incertains, poursui-

vit-elle, car je crains un peu que Timandre ne se soit trop relâché.

Articles des Incertains accordez par les Decisifs.

I.

Toute la Phisique sans exception, pour éviter une guerre eternelle, peut estre un sujet d'incertitude.

II.

Toute l'Astrologie, dont les yeux, la raison, l'experience de tous les siecles, n'ont encore presque rien enseigné avec certitude.

III.

Toute la Medecine dont toutes les facultez depuis Hipocrate, ne conviennent jamais parfaitement.

IV.

Que la mesme liberté sera établie dans toutes les sciences, generalement en ce qui ne se pourra decider par les principes établis par les articles precedens.

V.

Qu'Aristene chef, des Decisifs, demeure d'accord qu'il y a beaucoup de choses que chacun peut decider selon son inclination ; par exemple, s'il vaut mieux se marier ou ne se marier pas.

VI.

Si c'est le Ciel ou la Terre qui tournent, si le Quinquina vaut mieux contre la fiévre que les remedes ordinaires.

Eh ! de grace, interrompit Isidore en soûriant, laissez-nous

la liberté de decider entre l'usage du Thé, du Café, & du Chocolat; car encore que j'aye leu avec plaisir le beau & curieux Traité qu'en a fait un illustre Marchand de Lion, je ne suis pas encore determinée sur ce choix-là. Je ne dispute pas cet article, reprit Aristene en riant. J'ay même abandonné, poursuivit-il, en faveur des Dames toute la musique, soit de simphonie ou de voix, & même le choix de tous les honnestes divertissemens, pourvû qu'on n'en fasse pas une occupation continuelle.

Je ne vous liray donc pas cet article, dit Timandre, mais écoutez le reste.

VII.

Que ceux qui aiment la chaſſe choiſiront librement celle qui leur plaira le plus.

VIII.

Et qu'en dernier lieu, pour purger le monde de mauvais Livres dont on eſt accablé, nul ne decidera ſouverainement des Ouvrages d'eſprit qu'il aura faits, & ne ſongera à les faire imprimer ſans les avoir montrez à deux Amis ſçavans & ſinceres; en foy de quoy nous les Deciſifs & Incertains avons ſigné ces articles, promettant les faire ratifier à tous les Deciſifs & à tous les Incertains, pourvû qu'on nous donne un temps raiſonnable pour les en avertir & en avoir réponſe.

En verité, reprit Iſidore en

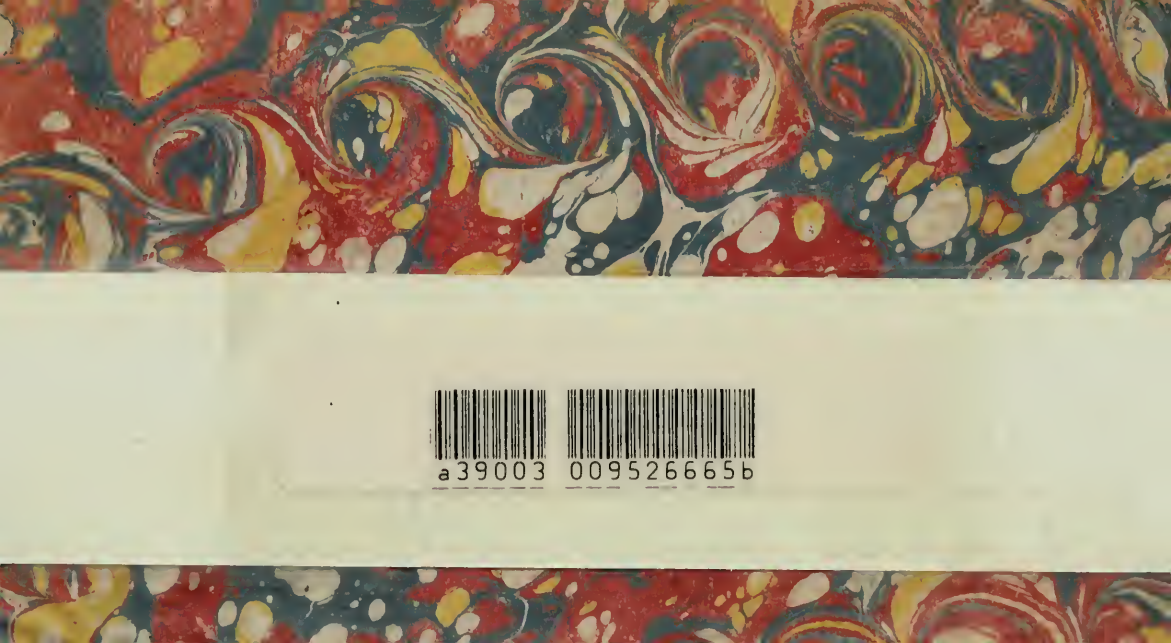
raillant agreablement, il faut donc remettre la ratification de cette Paix jusqu'à la fin des siecles. J'avouë ingenument, dit Amalthée, que je ne pensois pas que l'Empire de l'Incertitude fust si grand. Je suis de vostre avis, dit Amerinte, & je le croyois plus petit. Mais aprés tout, reprit le sage Aristene en soûriant, j'ay quelque envie de dire qu'il s'en faudroit tenir à ce que disoit assez plaisamment un des illustres Autheurs de nostre siecle, quand quelqu'un de ses Amis l'accusoit d'estre opiniâtre; tu te moques repliquoit-il, il n'y a que Dieu seul qui puisse sçavoir si l'homme est opiniâtre ou constant : Et selon

cette maxime, pourſuivit Ariſtene, on pourroit dire ſerieuſement qu'il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe ſçavoir ſi on a raiſon d'eſtre decisif ou incertain. Cela eſt bien dit, reprit Timandre, & d'autant mieux dit, que Salomon & Ariſtote ont dit chacun en leur maniere, que nos doutes croiſſent à meſure que noſtre ſçavoir croiſt. Mais euſſions-nous crû en ſortant de Paris, dit Amerinte, que noſtre incertitude nous euſt fait dire par le ſage Ariſtene tant de veritez inconteſtables. Cependant, ajoûta-t'elle, j'eſpere qu'il eſt permis de douter s'il n'eſt pas temps de nous promener dans un beau jardin que j'ay entrevû du veſtibule, avant que de

nous en retourner. Je ſuis de vô tre avis, reprit Amalthée, & en effet Ariſtene les y conduiſit, & elles trouverent dans un grand Cabinet en dôme, au bout d'une allée au delà du Parterre une collation magnifique & propre, qui fit bien voir que la vertu d'Ariſtene n'eſtoit pas farouche, & cela même ſervit à perſuader à Iſidore & à Timandre, qu'il eſtoit ſolidement vertueux ſans nulle affectation. De ſorte que cette aimable compagnie ne s'entretint en s'en retournant que du merite de cet excellent homme, & Iſidore promit à ſes Amies, de ne ſouffrir jamais que quelques Amis qu'elle avoit diſent rien en ſa preſen-


1124




a39003 009526665b